PENDANT LA MOISSON.

PENDANT

LA MOISSON

PAR

Emile Souvestre.

—



BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

(Rue des Jardins d'Idalie, 1.)

1852

PENDANT LA MOISSON.

PREMIER RÉCIT.

—

Les bannis.

(SIBÉRIE.)

§ 1.

Placée au point de partage des routes qui conduisent au midi et au nord de la Sibérie, la ville d'Ecatherinembourg semble être comme la porte de cette curieuse contrée. Bien que vous soyez en Asie depuis le moment où vous avez franchi l'Oural, vous apercevez encore ici des traces de l'Europe, mais ce sont les dernières. Au delà vous ne trouverez plus rien de la civilisation qui vous a suivi jusqu'alors; et de quelque côté que vous vous dirigiez, en sortant d'Ecatherinembourg, vous trouverez la Sibérie dans toute son originalité, car, au midi sont les

Kirghiz et les Kalmoucks; au nord, les Ostiaks, les Samoïèdes; à l'orient, les Tongouses, les Youkaghirs, les Koriaks; tous peuples également sauvages.

Or, c'est dans cette ville, placée à l'entrée des contrées sibériennes, que doivent commencer les événements dont nous voulons donner le récit.

On était au milieu du mois de septembre de l'année 1766. Le soleil brillait de cet éclat trompeur qui, dans les contrées du Nord, annonce l'approche de l'hiver; ses derniers rayons faisaient étinceler les vitres des grandes maisons de pierre bâties par les négociants ou les employés des mines, et jetaient de longues traînées empourprées sur les toits moussus des petites maisons de bois occupées par les ouvriers.

Une population nombreuse, et portant, outre le vêtement national, les costumes variés de l'Allemagne, de la Grèce, de l'Arménie, parcourait les trottoirs de bois qui bordent, des deux côtés, les rues tirées au cordeau, mais non pavées, lorsque tout à coup il se fit un grand mouvement dans une de ces rues. Les passants s'arrêtèrent, et le cri : *Les brodiaghi! les brodiaghi!* gagna de proche en proche.

Les marchands, avertis par cette clameur, sortirent aussitôt des maisons; les fenêtres se garnirent de femmes, d'enfants, et tous les yeux se tournèrent du même côté.

Presque au même instant apparut au bout de la rue une troupe d'hommes enchaînés deux à deux et conduits par des cosaques : c'étaient les bannis envoyés par le gouvernement russe pour exploiter les mines ou peupler les campagnes de la Sibérie.

Parmi ces bannis, les uns subissaient le juste châtiment infligé aux crimes commis contre la société; d'autres

étaient des condamnés politiques, coupables de complots ou victimes de quelque persécution; le plus grand nombre enfin se composait de *brodiaghi* ou vagabonds, à qui le gouvernement donnait, malgré eux, une patrie. On reconnaissait facilement ces derniers à leurs vêtements en lambeaux et à la nonchalance de leur démarche, ainsi qu'à l'expression insouciante et abrutie de leurs traits.

La troupe, qui était composée d'environ deux cents bannis (moitié du contingent ordinaire de chaque mois*), s'arrêta devant une maison occupée par un des commandants militaires, où l'officier qui dirigeait l'escorte entra pour prendre des ordres. Plusieurs femmes qui s'étaient mêlées aux spectateurs rentrèrent alors précipitamment chez elles, et reparurent bientôt avec du poisson fumé, du mouton et de l'eau-de-vie, qu'elles présentèrent d'abord aux cosaques, afin de les disposer favorablement, puis aux bannis. Quelques marchands s'approchèrent à leur tour pour leur offrir de l'argent.

Cette distribution de secours rompit l'ordre que les condamnés avaient suivi jusqu'alors. Ils se réunirent par groupes, ou s'assirent isolément sur les trottoirs, sans que leurs gardiens songeassent à s'y opposer.

Un de ces malheureux pourtant était resté debout à la place même où il avait fait halte, la tête basse et les bras croisés sur sa poitrine. C'était un jeune homme d'environ trente ans, dont le visage avait une expression ouverte et résolue. Il portait le costume des serfs russes; mais la blancheur de ses mains que n'avait évidemment altérée aucun travail grossier, son air libre, ses mouvements souples et gracieux, prouvaient suffisamment qu'il appartenait à une classe plus élevée.

* On expédie en Sibérie environ 4,500 bannis par an.

Il fut arraché à sa méditation par la voix du vieillard auquel il se trouvait accouplé, et qui, plus fatigué sans doute, s'était assis à ses pieds, à côté d'un chien barbet qui semblait son compagnon.

— C'est donc ici Ecatherinembourg, monsieur Nicolas? demanda-t-il en russe, mais avec un accent qui trahissait son origine française. — C'est ici, répondit le jeune homme; nous voilà arrivés au terme de notre voyage, ou à peu près. — Et ce n'est pas malheureux, reprit le Français; car j'en avais assez de vos bois de sapins et de vos routes pavées de troncs d'arbres! Encore si j'avais l'agilité de mon barbet...; car ce brave Vulcain ne paraît pas plus fatigué qu'au moment du départ; mais un professeur de calligraphie a plus de poignet que de jarret...; et cependant, à l'heure qu'il est, j'ai les membres si roides qu'il me serait impossible de filer le moindre paraphe orné.

A ces mots, le vieillard décrivit dans l'air une arabesque avec la main, comme s'il eût voulu s'assurer du plus ou moins de rigidité de ses muscles.

Le regard de Nicolas s'arrêta sur le bonhomme avec une sorte de compassion, et il dit :

— Pauvre père Godureau! pourquoi avez-vous quitté la France?

Le vieillard plia les épaules en soupirant.

— Ah! vous avez raison, monsieur Rosow; mais on me parlait de Saint-Pétersbourg comme du Pérou; je devais, disait-on, y faire fortune en moins de rien... Je me suis laissé séduire, et je me suis expatrié avec Vulcain... à cinquante-cinq ans!... C'était une impardonnable folie... aussi en suis-je puni, vous voyez. Pour avoir copié une lettre dont je ne comprenais pas un mot, on m'accuse d'avoir pris part à un complot contre l'État, on

fait de moi un conjuré! Comprenez-vous, cher monsieur Nicolas? Pierre Godureau, un homme de cinquante-cinq ans, un professeur de calligraphie, soupçonné d'aspirer au rôle de Brutus!... Ah! si j'avais seulement pu voir le ministre, je lui aurais prouvé son erreur. — Comment cela? — Parbleu! je lui aurais dit de me regarder.

Nicolas ne put s'empêcher de sourire. L'aspect du vieux maître d'écriture était en effet assez caractéristique pour suffire à sa justification. Il avait une de ces figures bénignes et étonnées qui peuvent annoncer une bonne nature de dupe, mais non de conspirateur. Ses gros yeux myopes, son long nez blafard sur lequel se dessinait toujours la trace rouge laissée par les lunettes, sa grande bouche dégarnie, et son menton pendant, donnaient même à l'ensemble de sa physionomie quelque chose de bouffo qui appelait le rire. Quant à son costume, il tenait à la fois du magister et du sonneur de cloches. Il portait un habit cannelle, un gilet dont le fond avait été blanc et sur lequel les taches de tout genre avaient remplacé les fleurs effacées, une culotte noire, et des bas de laine violette. De sa poche sortaient une de ces longues écritoires de basane surmontées d'un garde-plumes, et un rouleau de papier soigneusement enveloppé.

En voyant le sourire de son jeune compagnon d'infortune, Godureau reprit d'un air triomphant :

— Oui, j'aurais dit à Son Excellence de me regarder, et c'est ce que je dirai également au premier commandant militaire que nous rencontrerons... Il est clair qu'il y a erreur.

Nicolas secoua la tête.

— En tout cas, n'espérez point la faire réparer, dit-il; les chefs militaires qui commandent ici sont chargés de garder les bannis, non de vérifier la cause de leur ban-

nissement. — Eh bien! je ferai parvenir une pétition à l'impératrice. — Reste à en trouver le moyen. Vous avez vu comment les cosaques de l'escorte ont accueilli votre proposition à cet égard... — Parce qu'ils sont aux gages du gouvernement; mais je m'adresserai à des gens indépendants... Après tout, il est impossible que l'on ne s'intéresse point à ma situation. Si j'étais un vagabond ou un voleur, comme la plupart de nos compagnons, à la bonne heure...; mais je suis une victime politique, et j'espère bien profiter de notre séjour ici...

Il s'arrêta tout à coup.

— Qu'y a-t-il? demanda Rosow, qui pendant que le vieux maître d'écriture parlait avait allumé sa pipe et se préparait à fumer. — Voyez donc cet homme qui s'est arrêté là, à quelques pas, et qui nous regarde, dit Godureau.

Nicolas se détourna.

— D'après son costume, dit-il, ce doit être un riche marchand de Beresov. — On dirait qu'il veut nous parler, et qu'il n'ose approcher. — Oh! je vois ce que c'est, reprit Nicolas, la fumée de mon tabac l'épouvante. — Comment cela?—C'est un *starovierzi* ou vieux croyant... — Une secte religieuse proclamant que *c'est ce qui sort par la bouche qui souille*? — Et qui en a conclu que la fumée de la pipe était un péché. — Se peut-il? — Vous allez voir.

Le jeune homme éteignit sa pipe et la ramassa; le marchand s'approcha aussitôt. — Vous avez fait une longue route, pauvres gens! dit-il. — De Saint-Pétersbourg ici... calcule combien de verstes, dit Nicolas. — Et botre bourse est sans doute épuisée, reprit le marchand en leur présentant quelques pièces de monnaie.

Rosow rougit.

— Garde ton argent! dit-il avec hauteur; nous ne t'avons rien demandé. — Un professeur de calligraphie n'accepte point d'aumône, ajouta Godureau d'un ton de dignité. — Excusez-moi, dit l'étranger en ramassant son argent; vous accepterez au moins un peu de nourriture.

Ils le remercièrent. Mais le *starovierzi* insista, en disant qu'il pouvait leur faire apporter un quartier de renne et une bouteille de *naliki* *. — Dieu te tiendra compte de ta charité, répliqua Rosow, mais nos rations nous suffisent. — J'aurais voulu pouvoir vous soulager en quelque chose, dit le marchand; car je sais par expérience ce que vous avez dû souffrir dans ce long voyage. — L'as-tu donc fait aussi? demanda Nicolas. — Il y a vingt ans. Je suis arrivé ici les fers aux pieds comme vous; mais Dieu a béni mon négoce, et aujourd'hui Daniel Oldork est cité parmi les riches marchands de Beresov. — Et quelle était la cause de ton bannissement? reprit Rosow. — Un meurtre de jeunesse. — Dieu merci, ce n'est point notre cas, fit observer Godureau; nous n'avons commis aucun crime. — Vous n'êtes donc point des condamnés? demanda Daniel. — Nullement, nullement, monsieur. — Ah! reprit le marchand d'un ton plus froid, et comme si cette découverte eût détruit l'espèce de fraternité qu'il venait d'invoquer, j'avais cru, à votre air... Mais vous êtes alors des *brodiaghi*? — Pas davantage, monsieur, dit Godureau avec une sorte de fierté; ni criminels, ni vagabonds!... nous sommes des bannis politiques.

Tout l'intérêt qu'exprimait le visage du marchand s'évanouit pour faire place à une apparence de contrainte

* Liqueur faite avec de petits fruits sauvages.

et d'inquiétude : Godureau ne s'en aperçut pas; il s'était approché du *starovierzi.*

— Je suis victime d'une erreur, monsieur, reprit-il, d'une fatale erreur.

Daniel regarda autour de lui sans répondre.

— Il suffirait, ajouta le vieux maître, de faire connaître la vérité à l'impératrice...

Le Russe commença à reculer.

— Et puisque vous vous montrez si touché de notre situation, continua Godureau en baissant la voix, vous pouvez me rendre un service important. — Moi! comment?... balbutia Oldork.

Le Français tira de sa poche un papier.

— Il suffit de faire parvenir cette pétition...

Le marchand n'en entendit pas davantage, et, faisant un geste de frayeur, il tourna le dos et s'enfuit.

Godureau demeura le nez en l'air et sa pétition à la main.

— Vous l'avez épouvanté, dit Rosow en riant. — Quoi! pour lui avoir montré cette lettre? — Il ne pourrait s'en charger sans s'exposer à une peine sévère. Je vous l'ai déjà dit, la Sibérie est un enfer dont la cour ne veut pas entendre les cris. Toutes les précautions sont prises, et aucune réclamation, aucune demande de banni ne peut en sortir. Une fois ici, il faut accepter sa destinée à jamais. — A jamais! répéta Godureau; c'est impossible, monsieur, impossible! Il faut que l'on répare l'injustice commise à mon égard... et sans tarder... J'ai cinquante-cinq ans. — Je n'en ai que vingt-quatre, moi, dit Rosow avec une expression mélancolique mais ferme, et vous voyez que je me soumets sans murmurer.

Godureau le regarda.

— Vous avez raison, reprit-il; pendant toute la route

j'ai admiré votre courage, je pourrais ajouter votre générosité... car si vous ne m'aviez aidé... — Comment donc, interrompit gaiement le jeune homme, c'était un devoir! ne vous ai-je point dit que vous me rappeliez mon précepteur français?... un brave abbé qui n'a pu me rendre savant, mais dont je n'oublierai jamais la bonté. La ressemblance de nos situations devait d'ailleurs nous rapprocher; car, moi aussi, je me trouve banni *par suite d'une erreur*... — Dites d'un crime, monsieur! s'écria Godureau avec une indignation plaisante. Faire enlever un parent et l'envoyer en Sibérie pour le frustrer de sa part d'héritage!... Le comte de Passig, votre cousin, est un scélérat. — Peut-être, dit Nicolas; mais comme il est puissant à la cour, et que je suis, moi, un officier obscur, il jouira de sa spoliation sans que personne songe à la dénoncer, et le seul parti qui me reste est d'accepter philosophiquement ma nouvelle position. Aussi ai-je renoncé à toutes mes espérances d'avenir, à tous mes projets d'avancement. Avec cet habit de serf j'ai tâché d'en prendre l'esprit; et le plus sage, père Godureau, serait d'en faire autant. Voyez, Vulcain vous donne l'exemple de la résignation.

Ce retour à son chien sembla arracher le vieux professeur d'écriture à ses préoccupations. Il se tourna vers le barbet, qui se tenait à quelques pas, assis sur ses pattes de derrière et l'œil fixé sur son maître.

— Pauvre Vulcain! dit-il, comment s'habituera-t-il à cet affreux pays?... un chien né dans le centre de la civilisation, monsieur!... car il m'a été donné par une dame de la Halle qui l'avait élevé avec le plus grand soin... Mais à quoi son éducation pourra-t-elle lui servir ici?

Cette pensée ramena le bonhomme à ses tristes ré-

flexions, et il passa la main sur la tête du barbet en sou pirant.

Dans ce moment les officiers reparurent; on ordonna aux bannis de reprendre leurs rangs, et ils furent conduits aux logements qu'ils devaient occuper pendant leur séjour à Ecatherinembourg.

Dès le lendemain, ils commencèrent à connaître leurs destinations. Plusieurs furent envoyés aux mines de l'Oural, d'autres dans les steppes pour s'y établir comme colons. Nicolas et son compagnon partirent pour Beresov, où ils devaient connaître définitivement leur sort.

A peine y furent-ils arrivés, qu'ils y reçurent la visite du receveur des taxes, Michel Kitzoff, qui passait pour le conseiller et pour l'associé du gouverneur.

Kitzoff était un gros homme de petite taille, à la figure couleur de suif, au regard louche, aux cheveux plats, qui entrecoupait toutes ses phrases d'un ricanement saccadé, et dont le costume étroit et râpé révélait l'immonde avarice.

Il se fit connaître aux deux bannis pour ce qu'il était, et se mit à les interroger adroitement. Mais Rosow, qui avait semblé éprouver pour lui, dès le premier coup d'œil, une instinctive répugnance, répondit brièvement à toutes ses questions. Enfin le receveur lui demanda quelle était la résidence désignée pour lui et son compagnon.

— Nous attendons l'ordre, répliqua Rosow. — Diable! diable! reprit Michel; vous pouvez alors être envoyés à l'est... parmi les Tongouses peut-être... un pays où l'on ne boit que de l'eau-de-vie de champignons, et où l'on mange de la terre en guise de beurre*!... eh! eh! eh!

* Le *kamenoyé-maslo*, beurre de roche. C'est une sub-

Le rire nerveux et méchant du receveur fit faire un mouvement d'impatience à Nicolas; mais il le réprima sur-le-champ.

— Un homme peut vivre partout où vivent d'autres hommes, dit-il sèchement. — Pardieu! reprit Kitzoff en ricanant, puisque tu es si résolu, garçon, nous pourrons t'envoyer encore plus au nord... chez les Samoïèdes. Ils t'apprendront à marcher à quatre pattes et à imiter tous les mouvements des ours blancs, de manière à convaincre ceux-ci que tu es un de leurs confrères et à les attirer. — Attirer les ours blancs! s'écria Godureau effrayé; dans quel but, monsieur? — Dans le but de les tuer à coups de couteau et de les manger, mon cher... eh! eh! eh! L'ours blanc est le gibier des Samoïèdes; ils ne vivent que d'ours, de saumon cru et de lichens... avec un peu d'huile de poisson qu'ils boivent pour aider à digérer le tout.

Le maître d'écriture poussa un gémissement d'horreur.

— Du reste, continua Kitzoff, vous n'auriez point encore à vous plaindre; quelle que soit leur résidence, les colons sont libres et travaillent à leurs heures. Mais on pourra vous destiner à la mine de Bolchoïzavod, où il faut faire en six mois le travail de douze. Eh! eh! eh! l'homme le plus robuste n'y résiste guère que trois années. — Mais on veut donc notre mort! s'écria Godureau, que les détails donnés par le receveur avaient frappé d'une stupeur épouvantée. C'est un abus, un abus

stance qui coule des rochers, et que l'on reconnaît à son odeur pénétrante. Elle est jaune, d'un goût assez agréable, et les Sibériens en sont très-friands; mais elle donne la gravelle.

monstrueux! Nous ne sommes condamnés à mourir ni au fond des mines, ni au milieu des ours blancs! On ne peut nous donner aucune des destinations que vous venez d'indiquer, monsieur... ni moi ni Vulcain ne sommes de force à supporter de pareilles épreuves... j'ai cinquante-cinq ans... Est-il donc impossible de réclamer, et n'y a-t-il ici personne qui veuille nous protéger? — Je pourrais parler au gouverneur, dit Kitzoff en clignant des yeux. — En vérité! s'écria Godureau. — Et sur ma recommandation, il vous désignera le séjour que vous préférerez. — Ah! vous serez notre sauveur, monsieur! s'écria le vieux maître d'écriture, en saisissant avec une reconnaissance attendrie la main sale et flasque du receveur.

Celui-ci l'interrompit par son ricanement aigu.

— Oui, oui, dit-il, j'en ai déjà sauvé bien d'autres... et qui m'en ont remercié comme ils le devaient, eh! eh! eh! voyez plutôt.

Il avait tiré d'un portefeuille de peau de phoque plusieurs billets qu'il présenta au maître d'école. Celui-ci en ouvrit un, et lut :

« *Je reconnais devoir à Michel Kitzoff douze roubles dont il se payera par ses mains...* »

Godureau regarda le receveur d'un air ébahi.

— Douze roubles, répéta celui-ci, qui s'imagina que le bonhomme s'étonnait de la somme; je ne puis employer mon crédit qu'à ce prix. — Ainsi c'est un marché que vous nous proposez? reprit Godureau, qui venait seulement de comprendre. — Où tout le profit est pour vous, ajouta le receveur. — Peut-être, dit le bonhomme en rendant à Kitzoff ses billets; mais je ne puis promettre de donner une somme que je n'ai pas. — Je me charge de la trouver, dit Michel, pour vous ainsi que pour votre compagnon.

Rosow haussa les épaules.

— Vous comprenez donc? demanda Godureau. — Parfaitement, dit le jeune homme; le receveur retiendra ces douze roubles sur la pension que nous fait l'empereur. — L'empereur nous fait une pension? — Et nous n'avons à craindre ni le travail des mines, ni l'envoi dans les contrées éloignées dont cet homme nous menace. — Par la raison?... — Par la raison que les bannis politiques ne quittent point les villes. — En êtes-vous sûr? s'écria Godureau soulagé et ravi; mais que disait donc alors monsieur? — Monsieur, répéta Rosow d'un ton moqueur et méprisant, espérait prélever vingt-quatre roubles sur notre peur ou sur notre ignorance, comme il l'a fait sans doute pour beaucoup d'autres; mais cette fois il se sera mis inutilement en frais de mensonge.

Le receveur pâlit; ses yeux louches prirent une expression de colère poltronne impossible à rendre, et son ricanement devint convulsif.

— Des injures, à moi! balbutia-t-il; fort bien... Eh! eh! eh! nous verrons qui se repentira le premier; je vais trouver le gouverneur. — J'espère aussi le voir, dit Nicolas, et je lui ferai connaître ta proposition.

Kitzoff éclata de rire.

— Fais, fais! dit-il; d'autant que tu lui es recommandé. — Moi? — Par ton cousin Passig; eh! eh! eh! Le commandant Lerfosbourg, qui est un des protégés du comte, a ordre de veiller sur toi, de t'enlever tout moyen de réclamer... eh! eh! eh! J'aurais pu faire adoucir les ordres, mais tu n'as point voulu... A la bonne heure!

Et Michel Kitzoff sortit.

Les menaces qu'il avait faites ne tardèrent point à s'accomplir. Malgré leur titre de bannis politiques et leurs réclamations, Rosow et Godureau furent expédiés

le surlendemain dans les contrées du nord, comme colons libres.

Avant de partir, chacun d'eux quitta son costume pour prendre celui des Ostiaks. On leur fit d'abord revêtir une culotte en cuir descendant jusqu'aux genoux, des guêtres rattachées à la culotte par une courroie, des bottes fabriquées avec des pattes de renne cousues par bandes; enfin une *malitza* ou chemise formée de la peau du même animal, ayant le poil tourné en dedans et un gant cousu à chaque manche. Ils passèrent ensuite par-dessus ces vêtements le *parka* ou blouse de fourrure, et par-dessus le *parka* un manteau appelé *gous*, dont le capuchon était orné des oreilles d'un renne et bordé de peau de chien à long poil. Leur habillement fut complété par une ceinture ornée de boutons, à laquelle était suspendu un couteau à manche de bois renfermé dans une gaîne de cuir.

Ainsi affublés, les deux bannis ressemblaient si parfaitement à deux ours, que Vulcain recula en aboyant.

On leur donna à chacun un arc long de six pieds, moitié en bouleau, moitié en sapin, et un carquois plein de flèches, les unes armées de pointes de fer-blanc, les autres sans dard pour les zibelines et les écureuils.

Enfin, après des adieux que Nicolas Rosow s'efforça de rendre gais, chacun d'eux prit séparément la route du canton qui lui était désigné.

§ 2.

Ce que nous avons dit jusqu'ici de Nicolas Rosow doit avoir suffi au lecteur pour lui faire comprendre l'énergie et la souplesse de ce caractère; aussi, loin de se laisser

abattre par sa nouvelle situation, travailla-t-il à en tirer le meilleur parti possible.

Dès son arrivée au lieu de sa destination, des outils lui furent remis, et on lui accorda le droit d'abattre des sapins dans la forêt la plus voisine pour se construire une cabane. Il obtint ensuite des semences, quelques rennes et quelques moutons. Là s'arrêtait la générosité de l'empereur pour les bannis; mais c'était assez; son adresse et son industrie devaient lui procurer le reste.

Il commença par chasser les ours, les renards, les écureuils, les élans, dont il vendit la peau aux marchands de Beresov. Puis, ayant appris à fabriquer des lignes et des filets avec les fibres de l'ortie, il s'adonna à la pêche du *nelma* * le long des cours d'eau. Mais la plus lucrative de ses industries était la poursuite des cygnes sur les bords de l'*Ob*. Vers la fin de l'automne, il tendait perpendiculairement de grands filets dans les clairières des bois qui bordaient le fleuve; puis, profitant d'une forte brume, il montait sur une barque et chassait devant lui les volées de cygnes, qui, en s'élançant pour chercher un abri dans la forêt, rencontraient les filets et demeuraient le cou arrêté dans leurs mailles mobiles. Rosow recueillait aussi dans les bois les groseilles noires, la framboise arctique, et les baies odorantes servant à composer le *naliki*.

La plupart de ces denrées étaient portées par lui à Beresov, lorsqu'il s'y rendait pour payer la taxe au receveur Michel Kitzoff.

Celui-ci, qui n'avait point oublié le mépris avec lequel le jeune homme avait autrefois repoussé ses proposi-

* Espèce de saumon.

tions, essaya d'abord contre lui quelques persécutions ; mais Nicolas mit en défaut sa mauvaise volonté par une obéissance constante aux lois et une exactitude scrupuleuse à remplir toutes les obligations imposées aux colons. Aussi le receveur avait-il semblé renoncer enfin à ses rancunes, et se contentait de quelques railleries lorsqu'il rencontrait le jeune homme sur son chemin.

Ce dernier quitta un matin sa *iourte* avec plusieurs fourrures précieuses qu'il voulait vendre à Daniel Oldork, et prit la route de Beresov, où il n'était point allé depuis longtemps.

On était à la fin du mois de septembre. Les feuilles des bouleaux, emportées par une bise glaciale, tourbillonnaient dans la campagne; les oies sauvages s'envolaient en troupes vers les contrées du sud ; les assemblées en plein air avaient cessé dans les villages pour faire place aux *posedienki* ou veillées ; tout annonçait enfin l'approche du froid. Telle est, du reste, la rapidité des changements de saison en Sibérie, que quelques heures suffisent pour vous faire passer des beaux jours de l'automne aux rigueurs de l'hiver : aujourd'hui on achève de couper l'orge, et deux jours après les campagnes sont ensevelies sous une neige épaisse.

Rosow suivit la route, dont la direction était indiquée par des branches de sapin plantées de loin en loin comme autant de jalons. Il traversait à chaque instant des villages au milieu desquels s'élevaient des mâts garnis d'étroits papiers que protégeaient de petits toits en saillie, et sur lesquels on pouvait déchiffrer encore quelques lambeaux d'ukases ou d'ordonnances impériales; puis des bois de bouleaux parsemés de huttes à demi creusées dans le sol, ou *d'iourtes* élevées auxquelles on arrivait par un escalier de sapin. Quelquefois, en passant près de

celles-ci, une de leurs petites fenêtres garnies de membranes de poisson en guise de vitres * s'ouvrait doucement, et une femme avançait la tête d'un air curieux; mais le plus souvent il n'apercevait que les hommes récoltant sur les bouleaux les excroissances spongieuses qu'ils mêlent à leur tabac, ou les chiens qui se relevaient pour le voir passer.

En approchant de Beresov, il remarqua que les habitants s'attendaient à une invasion prochaine du froid; car tout se préparait pour l'hiver. On apercevait à chaque porte des voitures de grains ou de légumes, attelées de rennes qui attendaient avec impatience le moment où ils retourneraient à leurs pâturages de lichens **. Les rues étaient pleines de paysans russes apportant des provisions de choux fermentés; de Samoïèdes et d'Ostiaks chargés de poissons ou de viande de renne destinés aux bourgeois, qui les conservaient tout l'hiver, sans autre préparation, dans leurs glacières; enfin de colons des bords de l'Ob, proposant des œufs de canards sauvages et des cygnes salés.

Après avoir traversé plusieurs rues, Nicolas arriva enfin à la demeure de Daniel Oldork.

C'était une grande maison solidement construite en bois, très-élevée, et à laquelle on arrivait par de larges degrés. A côté se trouvaient des édifices plus bas, destinés, les uns aux bains, les autres aux magasins de provisions; tandis que derrière s'étendait une ligne de cabanes en planches qui venaient se réunir à l'édifice

* Les Ostiaks se servent pour cet objet de la vessie natatoire de la lotte, qu'ils frottent d'huile.

** Le renne, ne mangeant que sur pied le lichen dont il se nourrit, ne peut rester que quelques heures dans les villes.

principal, de manière à former une vaste cour. C'étaient ces cabanes que le marchand avait l'habitude d'ouvrir pendant l'hiver aux familles sans ressources, qui, en échange de l'abri et de la nourriture, devaient lui donner leur temps et leur travail *.

La maison de Daniel Oldork, comme celles de tous les riches marchands de la Sibérie, était partagée en plusieurs pièces ayant une destination fixe et invariable. Nicolas entra d'abord dans la *chambre de l'hôte*, où se trouvait l'*obras*, c'est-à-dire le lieu consacré aux images des saints, toujours entourées de cierges votifs et de fleurs artificielles. C'était là que les étrangers de distinction étaient reçus. Il passa ensuite devant la porte de la pièce où l'on gardait les vins d'Europe et les autres denrées précieuses; puis, traversant les salles renfermant les peaux de rennes et les marchandises courantes, il arriva à l'appartement occupé par Daniel.

Cet appartement, vaste, mais encombré d'objets de tout genre, offrait moins l'aspect d'une chambre habitée que d'une boutique de marchand de curiosités. On y voyait des peaux de bêtes féroces qui devaient être expédiées pour la Russie, entassées avec des chemises de fil d'ortie et des blouses de membranes de poisson. Les fruits de Boukarie étaient confondus avec les poches de *castoréum* **; les ballots de thé, avec des dents de mamouth; le tabac, avec les bouilloires de cuivre, les sabres rouillés, et les chapelets de boutons. Enfin le tout était entremêlé de vêtements de femmes, de vaisselle et d'us-

* Cet usage existe chez tous les riches bourgeois des villes sibériennes.

** Matière contenue dans deux poches du castor, et dont on se sert comme médicament.

tensiles de cuisine, dispersés de tous côtés et au hasard.

Rosow s'avança au milieu de ce *capharnaüm* jusqu'à la petite table devant laquelle Daniel Oldork se trouvait assis, occupé à régler des comptes avec le receveur Kitzoff.

Celui-ci dressa la tète et reconnut le jeune homme.

— Eh! c'est Nicolas *l'inflexible*, dit-il avec son ricanement habituel : viens-tu, par hasard, me payer ton *iasak*? — Tu l'as déjà reçu, dit Rosow. — Et tu n'es pas homme à le payer deux fois, n'est-ce pas? eh! eh! eh! Alors tu viens offrir quelque marchandise à Daniel?

Pour toute réponse, Rosow prit dans sa ceinture une petite boîte qu'il ouvrit et dont il tira une fourrure.

— Des zibelines! reprit Michel dont les yeux louches étincelèrent; tu as des zibelines de reste, toi, quand la plupart des colons n'ont pu se procurer celles qu'ils doivent à l'impératrice! Pourquoi ne me l'avoir point dit quand tu es venu payer l'impôt? j'aurais acheté ta chasse. — Je ne vends point à ceux qui peuvent me refuser le payement, répliqua Nicolas. — Comment? que veux-tu dire? s'écria le receveur, qui voulut prendre un air offensé; explique-toi, drôle! — Si tu ne comprends point, pourquoi te fâches-tu? répliqua le jeune homme froidement.

Le receveur parut déconcerté et fit un geste de dépit; mais, se maîtrisant aussitôt, il éclata de rire.

— Allons, reprit-il, Nicolas *l'inflexible* sera toujours le même; mais, comme dit le proverbe, il n'y a que le sot qui s'inquiète des paroles d'un fou; eh! eh! eh! Voyons, Daniel, achète-lui sa zibeline... Mais prends garde seulement que le séjour de l'animal dans un taillis touffu a donné à sa peau une teinte jaunâtre, et qu'elle a perdu moitié de sa valeur.

Le marchand allait prendre la peau pour l'examiner, quand un grand bruit se fit entendre à l'entrée de la pièce. On répétait le nom du receveur. Michel Kitzoff se leva et alla au-devant des gens qui le cherchaient.

C'étaient des cosaques de la garnison amenant un colon qu'on leur avait donné l'ordre d'arrêter. Celui-ci marchait au milieu de ses gardiens, accompagné d'un chien que Nicolas reconnut au premier coup d'œil pour Vulcain.

A l'exclamation de surprise poussée par le jeune homme, le maître d'écriture (car c'était lui) se détourna.

— Monsieur Rosow! — Le père Godureau!

Ces deux cris étaient partis presque en même temps. Le jeune Russe s'avança vers le vieux maître d'écriture les bras étendus, pendant que celui-ci, par suite d'une habitude française qu'il semblait avoir conservée en dépit du changement de costume, portait la main au capuchon de son *gous* et se plaçait dans la troisième position pour saluer. Rosow l'embrassa.

— Vous ici, père Godureau! s'écria-t-il. — Et j'étais loin de m'attendre à vous y rencontrer, dit le bonhomme joyeux; aussi ne suis-je point venu volontairement, comme vous voyez.

Il désignait des yeux les cosaques.

— Que vous est-il donc arrivé, mon pauvre camarade? demanda Nicolas avec intérêt; êtes-vous encore *victime d'une erreur?* — Erreur! répéta Michel Kitzoff; qui parle d'erreur? Ce vieillard est un rebelle. — Moi? dit Godureau, dont les gros yeux exprimèrent un étonnement effrayé. — N'as-tu pas négligé de payer l'*isak?* — Il est vrai. — Et ne sais-tu pas que tous ceux qui refusent de payer les deux zibelines dues à l'impératrice doivent être

traités comme des révoltés? — C'est impossible! dit Godureau avec fermeté.—Comment, tu as l'audace de nier les lois! — Je dis que c'est impossible, répéta le maître d'écriture d'un ton absolu : votre impératrice a du sens commun, n'est-ce pas? — Oserais-tu en douter, misérable! — Au contraire, et c'est pour cela même que je la crois incapable de me demander mes peaux de zibeline, à moi, professeur de calligraphie. Je ne suis point chasseur, monsieur, et ce n'est pas à mon âge que l'on apprend à attraper des renards et des écureuils... j'ai cinquante-six ans... Puisque votre impératrice a du sens commun, de votre propre aveu, vous devez en avoir également, vous qui êtes ses représentants. Demandez-moi donc, si vous le voulez, un certait nombre d'exemples de *coulée*, de *bâtarde* ou *d'expédiée*; exigez un impôt de *lettres capitales* ou de *paraphes ornés*. Je puis vous faire des serpents sans fin, des têtes d'oiseaux, des feuilles de lierre; mais, quant à ces peaux de lapins du pays que vous appelez zibelines, il serait tout aussi raisonnable de me demander un éléphant ou un melon de Montreuil.

Le maître d'écriture avait prononcé cette espèce de plaidoyer avec une dignité héroïque, et comme un homme sûr d'écraser ses adversaires sous le poids de leur propre absurdité. Michel Kitzoff parut juger, en effet, qu'il n'y avait rien à répliquer; car il se tourna vers les cosaques et leur ordonna de conduire le vieux maître d'écriture en prison. Celui-ci tressaillit.

— Comment! s'écria-t-il; mais ce n'est point là une réponse, monsieur; je vous ai donné des raisons... — Et ce sont des peaux de zibeline que je te demande, moi, interrompit brusquement le receveur; il n'y a point de choix, l'*iasak* ou le cachot.

Le vieillard voulut encore protester; mais Kitzoff fit

signe à ses gardiens, et ceux-ci allaient l'emmener lorsque Rosow intervint.

— Prends le droit de l'impératrice, dit-il en présentant au receveur la boîte qui renfermait ses deux fourrures de zibeline, et laisse la liberté à ce vieillard.

Kitzoff regarda Nicolas avec étonnement.

— Quoi! tu payes pour lui? s'écria-t-il. — Y trouves-tu donc quelque empêchement? — Aucun, aucun, reprit vivement le receveur, qui, ayant déjà porté Godureau à l'article des colons incapables de payer l'*isak,* comptait bien profiter seul de ce payement inattendu.

Le vieux maître d'écriture voulut opposer d'abord quelques objections à la générosité de son ancien compagnon; mais Rosow l'arrêta court, en lui disant que ce serait un compte à régler entre eux plus tard.

— Hélas! le règlement est tout fait, dit Godureau attendri; je ne serai pas un meilleur débiteur pour vous que pour l'impératrice. J'ai vainement essayé, depuis que j'habite ce pays, d'en prendre les habitudes... j'ai cinquante-six ans... toutes mes tentatives ont échoué. Ma *iourte,* mal construite, est devenue inhabitable dès les premiers mois; le blé que j'avais semé a manqué, les rennes que l'on m'avait donnés ont été dévorés par les loups. J'ai voulu alors avoir recours à la chasse et à la pêche; mais j'apercevais à peine les élans à dix pas, et le poisson échappait toujours à mon filet. Enfin, quand j'ai vu que ma maladresse et mon inexpérience rendaient mes efforts inutiles, j'ai tout abandonné. — Et comment avez-vous vécu? demanda Rosow. — L'été j'avais les fruits des bois, le lait de deux rennes qui me restaient, et les œufs des canards sauvages. — Mais pendant la froide saison? — Je sollicitais une *cabane de pauvre* chez un des marchands de Beresov, et aujourd'hui même, quand j'ai été arrêté, je venais en chercher une.

Rosow regarda le vieillard avec compassion. La figure du bonhomme n'avait plus cette sérénité grotesque, mais bienveillante et honnête, qui donnait à sa laideur même quelque chose d'heureux. La souffrance y avait imprimé une sorte de tristesse inquiète et comme honteuse. Nicolas fut touché de ce changement.

— Pauvre père Godureau, dit-il en posant amicalement la main sur l'épaule du vieillard, vous avez dû bien souffrir depuis une année! — L'hiver, monsieur, l'hiver surtout, reprit le vieillard d'un accent légèrement altéré. Un professeur de calligraphie n'est point accoutumé à manger le pain de l'aumône... Puis, il faut payer l'hospitalité des marchands par un travail assidu, et quand ce travail est celui d'un vieillard, comme moi, il rapporte peu de chose et on vous le fait sentir. Si j'avais été seul, j'aurais encore tout supporté avec patience; j'aurais accepté sans rien dire les débris de poisson et de renne gâté; mais Vulcain a été élevé dans un pays civilisé, monsieur; il dépérissait chaque jour, et quand je demandais pour lui, pour lui seul, une nourriture plus chrétienne, le bourgeois me répondait que j'étais fou...; fou parce qu'on ne peut voir souffrir un vieux serviteur!... Mais à quoi bon parler de tout cela? Il faut que la volonté de Dieu se fasse, et je ne devrais point vous fatiguer de mes bavardages.

A ces mots, Godureau fit un effort comme s'il eût voulu secouer son émotion, et demanda à Rosow si Oldork consentirait à le recevoir pour l'hiver.

— Vous vous résignerez donc à recommencer cette vie d'esclavage et de privations? fit observer Nicolas. — Hélas! reprit le vieux maître d'écriture, je n'ai de choix qu'entre la cabane des pauvres ou ma hutte sans provisions. — Vous vous trompez, dit Rosow amicalement; il

y a, à une demi-journée d'ici, une *iourte* où votre place est marquée. — Comment, quelle *iourte?* demanda le bonhomme. — La mienne, père Godureau. — Quoi! vous voudriez... — Vous prendre en pension avec Vulcain, pour savoir si ma cuisine vous convient mieux que celle des marchands.

Godureau voulut parler, mais il ne le put; tous ses traits s'étaient contractés, et deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues. Il prit la main du jeune homme avec une vivacité pleine de reconnaissance, et la porta à ses lèvres. Rosow retira sa main en rougissant.

— Fi donc! père Godureau, s'écria-t-il; me prenez-vous pour un prince accoutumé au baise-main? Ce que je vous propose est tout simplement une association.

Et comme il vit que le vieillard allait répondre :

— Allons, allons, continua-t-il brusquement, vous acceptez, c'est convenu. Avez-vous quelque affaire à Beresov? — Aucune, répondit Godureau. — Alors, en route!

L'*iourte* de Rosow était assez grande pour recevoir sans peine un nouvel hôte. Le jeune homme indiqua près du foyer une place pour Vulcain, installa le maître d'écriture dans la pièce la plus commode, et l'engagea à prendre du repos. Mais Godureau déclara qu'il voulait contribuer pour sa part au travail commun, et il se chargea de tout l'intérieur, tandis que Nicolas continuerait à s'occuper de la chasse et de la pêche.

Il résulta de cette division de main-d'œuvre un ordre et une aisance qui surprirent Rosow, et dont il rapporta tout l'honneur à son associé.

Mais les efforts de celui-ci pour le bien-être de Rosow étaient le moindre de ses soucis; il désirait et espérait

pouvoir lui donner une plus importante preuve de sa reconnaissance.

Témoin des sombres tristesses qui s'emparaient quelquefois du jeune homme malgré tout son courage, et devinant les souvenirs involontaires qui le reportaient par instants dans sa patrie, au milieu de ses amis, il songeait sans cesse aux moyens de faire réparer l'injustice commise à son égard.

Quoi qu'on lui eût dit, et malgré plus d'une expérience, il n'avait pu renoncer au projet de faire parvenir une réclamation à Saint-Pétersbourg. Sans en rien dire à Nicolas Rosow, il se mit donc à rédiger une requête détaillée en sa faveur, recommençant vingt fois pour la rendre plus claire, plus irrésistible, et épuisant à l'écrire toutes les ressources de son talent calligraphique. Une fois achevée, il la renferma soigneusement dans une bourse de cuir qu'il portait toujours sur lui, attendant du hasard une occasion favorable pour la faire parvenir à l'impératrice.

Cependant l'hiver était venu, et la neige couvrait la terre. Nicolas, qui se rendait assez souvent aux villages voisins, revint un jour avec un ordre adressé à Godureau, et qui lui avait été remis par un des cosaques du gouverneur. Le maître d'écriture était mandé à Beresov pour expliquer son changement de domicile, dont il avait négligé de demander l'autorisation.

Il fut d'abord effrayé de cette sommation; mais Nicolas l'assura que, moyennant quelques fourrures, tout pourrait s'arranger avec le commandant Lerfosbourg, et il fut convenu qu'ils partiraient ensemble, dès le lendemain, pour Beresov.

Le lendemain, en effet, tous deux revêtirent l'équipement d'hiver, pour se mettre en route. Ils commencèrent

par chausser une paire de *souliers de neige*, formés de deux planches ayant six pieds de long sur six pouces de large, légèrement courbées vers la terre, et pointues aux deux extrémités. Ils mirent ensuite en bandoulière une hache pour s'ouvrir un chemin dans les bois ou briser la glace, une *lopatkas* * pour balayer la neige, et un sac de peau d'esturgeon rempli de *porsa* **. Enfin, ils s'armèrent d'un bâton ferré, garni, à six pouces de terre, d'un large rond de bois qui devait l'empêcher d'enfoncer dans la neige. Ainsi fournis de tout ce qui leur était nécessaire, ils partirent suivis de Vulcain, qui marchait silencieux et la tête basse.

Mais à peine furent-ils en chemin que la neige commença à tomber en larges flocons. L'air était calme et froid; les *bobacs* ou marmottes de Sibérie rentraient dans les fentes des rochers en sifflant; et lorsqu'ils passèrent devant les *iourtes* des Ostiaks, les chiens gardèrent le silence.

Rosow parut inquiet de ces signes, qui annoncent habituellement l'orage.

— Nous aurions mieux fait de retarder ce voyage, dit-il en cherchant à observer le ciel terne et blafard; je crains le *pourga* ***. — Peut-être pourrons-nous gagner auparavant Beresov, répliqua Godureau. — J'en doute; voyez cet horizon... En tous cas, hâtons-nous; car si la nuit nous surprenait dans la campagne, nous risquerions fort de ne plus revoir le jour.

Tous deux pressèrent le pas; mais, malgré leurs *ra-*

* Pelle de bois.
** Poisson séché au soleil et broyé en farine.
*** Orage de neige.

quettes *, ils avançaient difficilement. La campagne était silencieuse et déserte. A peine si les *iourtes*, fermées et ensevelies sous leur linceul d'hiver, trahissaient de loin en loin leur existence par une légère fumée. Bientôt même Godureau et Nicolas cessèrent d'en rencontrer. La neige, qui tombait toujours plus serrée, formait d'ailleurs une sorte de nuage qui interceptait la clarté du jour. Deux ou trois fois nos voyageurs crurent apercevoir, dans cette obscurité, des traîneaux qui passaient, emportés par des chevaux ou par des rennes; mais ce fut quelque chose de rapide et d'incertain comme une vision.

Leur marche devenait de plus en plus lente; le jour finit par disparaître, et le vent commença à s'élever. La neige tourbillonnait épaisse et glacée. Godureau, qui avait jusqu'alors marché en silence, s'arrêta haletant, et, portant les deux mains à son visage à demi gelé :

— Je suis à bout! dit-il à Rosow. — Encore un peu de courage, répliqua le jeune homme; au premier bois de sapins nous ferons halte... Vite, vite, père Godureau, car le *pourga* est sur nos talons!

Le vieillard fit un effort, et continua quelque temps à côté de Nicolas. Mais la nuit était venue, et la bise soufflait avec rage.

Nos deux voyageurs suivaient la lisière d'un ravin en se retenant à leurs bâtons ferrés, lorsqu'un cri retentit au milieu des sourds gémissements de l'orage. Tous deux s'arrêtèrent.

— Avez-vous entendu? demanda Rosow. — C'était un appel. — De ce côté. — Presque à nos pieds. — Écoutez!

* Souliers de neige.

Le même cri retentit de nouveau.

— C'est une voix humaine! dit Rosow vivement. — Ne voyez-vous point quelque chose près de ce bouleau? ajouta le vieux maître d'écriture.

Rosow avança vers l'objet indiqué.

— C'est un traîneau dont les courroies sont brisées, dit-il. — Le voyageur qui le montait aura été précipité au fond du ravin. — Il faut que nous l'en tirions! — Mais le moyen d'arriver jusqu'à lui?

Comme Godureau faisait cette question, Vulcain, qui s'était penché sur le précipice en flairant l'air, se mit à aboyer.

— Voyez, votre barbet sent quelqu'un, dit Nicolas.— En effet, on dirait qu'il veut descendre. Ici, Vulcain! — Laissez, il peut nous conduire.

Le chien ne tarda pas, effectivement, à se frayer une route sur la pente du ravin en s'aidant de quelques saillies, et les deux voyageurs le suivirent.

Mais, arrivés vers le milieu du précipice, ils furent arrêtés par un talus de glace escarpé et glissant qu'il était impossible de descendre; il fallut y tailler un escalier à coups de hache. Enfin, parvenus au fond de la fissure, ils aperçurent un homme à demi englouti sous la neige et reconnurent le receveur Michel Kitzoff.

Celui-ci fut presque effrayé à la vue de ses sauveurs; cependant il se rassura en remarquant leur empressement à le secourir. Sa chute avait été aussi heureuse que possible, et ses blessures se bornaient à des meurtrissures. Les deux bannis le remirent sur pied et l'aidèrent à sortir du ravin; mais lorsqu'ils arrivèrent au sommet de la pente, un tourbillon de neige faillit les rejeter dans le précipice. Il y eut un moment où Nicolas lui-même demeura indécis et épouvanté. Le *pourga* régnait dans toute

sa violence, et l'obscurité était si profonde qu'aucun d'eux n'apercevait son compagnon, même en le touchant. Michel Kitzoff se mit à pousser des cris d'effroi mêlés de lamentations et de prières. Mais Rosow, qui avait repris presque aussitôt sa présence d'esprit, lui imposa silence.

— Demeure entre nous deux et tais-toi! dit-il brusquement; tes plaintes ne peuvent servir à personne, et tu ne cours point d'autre danger que nous. — Si l'on rentrait dans le ravin, il pourrait nous servir d'abri, fit observer le vieux maître d'écriture. — Dites plutôt de tombeau, reprit Nicolas : demain la neige aura rempli cet abîme, et aucune force humaine ne pourrait nous en retirer. — Que faire alors? — Gagner une forêt, si nous pouvons en rencontrer. — Essayons, dit Godureau, auquel le péril avait rendu une vigueur momentanée.

Tous trois se mirent en marche. L'intensité du *pourga*, loin de décroître, semblait redoubler à chaque instant, mais silencieusement et pour ainsi dire sans avertissement. On n'entendait ni murmure de vents, ni grondements de tonnerre, ni rumeurs de torrents éloignés; tout était muet, sourd, immobile.

Les deux bannis et leurs compagnons continuèrent quelque temps à s'avancer au hasard, à demi suffoqués par la neige. Enfin Nicolas, qui marchait devant, s'arrêta tout à coup. — Nous approchons d'un abri! s'écria-t-il. — Comment le sais-tu? demanda Kitzoff. — Ne sens-tu pas que le tourbillon a ici moins de force? — En effet. — Il faut que nous ayons à droite une montagne ou une forêt qui nous garantisse.—Vite alors, tournons à droite.

A peine eurent-ils fait quelques pas dans cette nouvelle direction qu'ils respirèrent plus librement. A mesure qu'ils avançaient, la neige s'éclaircissait, enfin elle

cessa; ils étaient arrivés à la lisière d'une épaisse forêt de sapins.

Une lueur qu'ils aperçurent à travers les arbres leur fit presser le pas dans l'espoir de trouver une habitation. Ils arrivèrent à une clairière au milieu de laquelle s'élevait en effet une *iourte* en ruines. Elle était ouverte, et éclairée par les restes d'un feu presque consumé; mais il était facile de la reconnaître, à l'absence de tout meuble, pour une de ces cabanes de refuge destinées aux voyageurs égarés ou surpris par l'orage.

Nicolas se réjouit d'une rencontre qui leur permettait d'attendre le jour à l'abri et sans danger; mais Godureau, qui avait eu besoin jusqu'à ce moment de toute son attention et de toutes ses forces pour suivre ses compagnons, se rappela alors Vulcain et s'aperçut qu'il n'était point avec eux.

Cette découverte causa au vieux professeur un véritable désespoir. Il courut à la lisière du bois, et se mit à appeler son chien avec toutes les inflexions que le barbet avait l'habitude de reconnaître; ce fut en vain. Le vieillard désolé voulait, malgré sa fatigue, retourner sur ses pas; mais Rosow s'y opposa énergiquement, et le ramena presque de force dans l'*iourte* de refuge.

Michel Kitzoff s'y était déjà établi devant le feu sur un lit de ramées. Bien que sa chute eût laissé tous ses membres endoloris, il se sentait disposé à prendre quelque nourriture, et demanda à Rosow un peu de *parsa*, qu'il délaya avec de la neige dans une tasse de cuir. Le jeune homme engagea Godureau à en faire autant; mais la perte de son chien avait ôté à celui-ci tout appétit et tout courage. Nicolas tâcha de le consoler, en lui faisant espérer que Vulcain pourrait être retrouvé le lendemain; puis, étendant à terre des branches de sapin, il se coucha à ôté du receveur et s'endormit.

§ 3.

Une partie de la nuit s'était écoulée. Godureau, cédant à la fatigue, avait fini par s'étendre à côté de ses compagnons de route, et le sommeil le gagna à son tour.

Cependant le souvenir de Vulcain ne l'avait point quitté, et plusieurs fois il s'était éveillé en sursaut, croyant reconnaître ses aboiements. Trompé par cette espèce d'hallucination, il venait de rouvrir les yeux pour la dixième fois peut-être, lorsqu'il vit la cabane éclairée par une lueur vive et rougeâtre. Il se dressa sur son séant, se demandant encore s'il n'était pas le jouet d'un rêve; mais la lumière devint plus étincelante, et un souffle brûlant pénétra tout à coup dans l'*iourte*.

Godureau poussa un cri qui éveilla le receveur et Nicolas.

— Qu'y a-t-il? demandèrent-ils à la fois. — Voyez! s'écria Godureau en leur montrant l'*iourte* illuminée.

Tous deux se levèrent et coururent à la porte; tout un côté de la forêt de sapins était en feu.

Leur premier mouvement fut de s'élancer vers le côté opposé; mais, à peine entrés dans le fourré, ils y rencontrèrent également les flammes qui les forcèrent à rebrousser chemin. Ils coururent dans une autre direction, puis dans une troisième : le feu était partout; et, après mille détours inutiles, ils se trouvèrent à la clairière, près de l'*iourte* de refuge.

Nicolas avait souvent entendu parler de ces incendies immenses allumés dans les forêts de la Sibérie par le frottement des arbres, la foudre, ou le brasier qu'oublie un chasseur; mais c'était la première fois qu'il était témoin d'un de ces désastres, et il en demeura presque aussi saisi que ses compagnons.

La nature du lieu rendait d'ailleurs leur position telle, que l'expérience et la réflexion ne pouvaient servir qu'à leur montrer l'impossibilité du salut. Embrasée dans tout son pourtour, la forêt semblait dessiner un cercle de flammes autour des trois voyageurs Un seul point était demeuré à l'abri de l'incendie, mais là s'élevait un groupe de rochers inaccessibles, et c'était à leur pied qu'avait été bâtie la cabane près de laquelle Nicolas et ses compagnons se trouvaient ramenés.

Ainsi environnés de flammes auxquelles ils n'eussent pu échapper que par ce passage infranchissable, il ne leur restait même aucun essai à tenter. Il fallait se résigner à attendre la mort dans ce cercle de feu qui se resserrait à chaque instant davantage.

Rosow déclara que tout espoir était perdu, et que chacun n'avait plus qu'à penser à son âme.

Godureau se soumit en silence, et s'assit au pied des rochers avec plus de résolution qu'on n'en eût attendu de cette âme pacifique; mais Michel Kitzoff tomba dans un désespoir qui touchait au délire. Il courait comme un insensé au pied des rocs qui fermaient le passage, essayant de les gravir, et poussant des cris de douleur et de rage; puis, convaincu de son impuissance, il revenait à Rosow les mains jointes, les lèvres tremblantes; il lui demandait de le sauver; il lui promettait la richesse, la liberté; il embrassait ses genoux en criant qu'il voulait vivre.

Cette lâcheté inspira à Nicolas un dégoût qu'il ne put cacher.

Garde tes prières pour Dieu, devant qui tu vas paraître, dit-il, et ne songe plus à racheter ta vie, mais à te la faire pardonner. — Est-ce donc vrai? balbutia Kitzoc égaré; n'y a-t-il plus d'espoir? — Aucun. — Mais je ne

veux pas mourir, moi, je ne suis point préparé à mourir... Rosow, au nom de Dieu, au nom de ta mère, tire-moi d'ici!... essaye quelque chose, au moins... Je ne veux pas attendre la mort ainsi; je ne le puis pas!

Le jeune homme ne répondit rien, et alla s'asseoir près du vieux maître d'écriture.

Celui-ci avait la tête baissée et priait bas; mais en entendant Nicolas s'approcher, il releva son front qui était calme, et tendit une main au jeune homme. Nicolas la prit avec émotion.

— J'ai eu tort de vous faire partir, père Godureau, dit-il, j'aurais dû montrer plus de prudence. — Ne pensez point à moi, Rosow, dit le vieillard; moi, mon temps était fait plus d'aux trois quarts... j'ai cinquante-sept ans..., mais vous, il vous restait un avenir... C'est vous seul que je voudrais hors d'ici.

Et, jetant un regard sur les rochers :

— Êtes-vous sûr qu'il soit impossible de les gravir, Nicolas? demanda-t-il d'une voix troublée. Vous êtes jeune et adroit, peut-être qu'en essayant... — Impossible, répondit le jeune homme, qui secoua la tête, vous ne pourriez, d'ailleurs, me suivre. — Il ne s'agit point de moi, reprit vivement Godureau; moi, mon parti est pris. Mais vous, Rosow, je vous en supplie, faites une tentative!... Voyez, ces broussailles qui pendent à la pierre pourraient vous aider.

En parlant ainsi, le vieillard s'était approché du rocher, mais il s'arrêta subitement, un bras tendu, la tête penchée.

— N'entendez-vous rien? demanda-t-il au jeune homme.
— Rien que le petillement des flammes, répondit Nicolas.
— Mais là, dans le rocher... Encore... je ne me suis pas trompé cette fois. — Qu'est-ce donc? — Oh! c'est lui,

j'en suis sûr! s'écria Godureau agité. — Mais qui, au nom du ciel ? — Vulcain. — Votre chien? — Écoutez... c'est bien sa voix.

Nicolas prêta l'oreille, et crut entendre des aboiements sourds.

— En effet, il se sera égaré dans le bois, et aura été surpris par le feu. — Non, non, interrompit Godureau, à qui son amitié pour Vulcain donnait une subtilité d'ouïe toute particulière, la voix ne vient point de la forêt, mais du rocher... L'entendez-vous?

Les aboiements devenaient effectivement plus rapprochés, quoiqu'ils fussent encore confus et comme étouffés; mais tout à coup ils éclatèrent librement. Nicolas et Godureau levèrent les yeux en même temps : la tête de Vulcain venait de paraître au milieu des touffes d'aunes qui voilaient une des fissures du rocher.

— C'est lui! s'écria le vieux maître d'écriture avec un geste joyeux, mais comment a-t-il pu nous rejoindre?

Nicolas, qui regardait la roche, parut frappé d'un trait de lumière, et poussa un cri de joie.

— Ah! je comprends, dit-il; voyez, voyez, père Godureau, ces buissons au milieu desquels se trouve Vulcain cachent une ouverture. — Oui... — Et regardez ces stalactites de glace au-dessous... C'est le lit d'un torrent gelé qui vient du plateau supérieur. Nous sommes sauvés! — Comment cela ? — Sauvés, car le passage qu'a suivi votre chien pour venir des steppes peut probablement nous servir à y retourner; et en tout cas nous y trouverons un abri contre l'incendie. — Mais le moyen d'arriver jusqu'à cette fissure? — Je vais vous le fournir.

Il courut à l'*iourte* de refuge, enleva une des poutrelles qui en soutenaient le toit en ruines, l'entailla

avec la hache à des espaces égaux; puis, l'appuyant au rocher et posant les pieds dans ces espèces de degrés, il atteignit une saillie supérieure, et de là l'ouverture à laquelle Vulcain continuait d'aboyer.

Kitzoff, que ces aboiements avaient arraché à son désespoir, s'élança à la suite du jeune homme, et, avec quelques efforts, Godureau lui-même les rejoignit.

Ainsi que l'avait deviné Rosow, la fissure cachée par les touffes d'aunes était le lit d'un torrent glacé. Bien que l'entrée en fût basse et étroite, le jeune homme ne balança pas à s'y hasarder. Vulcain, qui sembla comprendre son intention, rentra dans l'obscur couloir pour lui servir de guide. Rosow fut d'abord obligé de le suivre en rampant à genoux; mais, au bout de quelques minutes, la voûte du passage, s'ouvrant, lui laissa voir le ciel, et il se trouva dans un ravin profond et resserré, qui conduisait par une pente facile jusqu'au sommet de la montagne.

Lorsque nos trois voyageurs eurent atteint ce sommet, le jour commençait à paraître, le *pourga* était apaisé, et, aux premières lueurs de l'aube, Nicolas reconnut le lieu où il se trouvait.

Mais les fatigues du jour précédent et les émotions de la nuit avaient épuisé leurs forces; le receveur surtout était incapable de continuer sa route. Rosow résolut donc de gagner l'*iourte* d'un Ostiak qu'il connaissait, et où il était sûr de trouver tout ce qui pouvait être nécessaire à ses compagnons et à lui-même.

L'*iourte* à laquelle se rendait Nicolas Rosow était bâtie près de l'Ob, sur une steppe peu boisée, mais fertile en pâturages.

Lorsqu'il y arriva avec ses compagnons, tous les chiens qui se trouvaient couchés, selon l'habitude, à la porte de

l'habitation, dans les trous que la chaleur de leurs corps avait creusés sur la neige, se levèrent en aboyant doucement, comme s'ils eussent voulu avertir leur maître Eter Rocob. Ces chiens étaient tous de la taille d'un grand épagneul, blancs pour la plupart, mais les oreilles noires et redressées, le poil court, la queue longue et touffue. En voyant la maigreur de ces fidèles animaux, toujours affamés, sans abri, et soumis pourtant au rude service des traîneaux, Godureau ne put retenir un soupir, qu'il accompagna d'un regard de tendresse adressé à Vulcain.

Cependant nos voyageurs s'étaient arrêtés sur le seuil pour enlever avec leurs couteaux, d'après l'usage ostiak, la neige qui couvrait leurs bottes de fourrure. Comme ils achevaient, Eter Rocob vint leur ouvrir la porte en leur souhaitant la bienvenue.

L'*iourte* était partagée en plusieurs petites pièces s'ouvrant toutes sur celle où ils entrèrent. Cette pièce, qui formait à vrai dire le logement, était échauffée par un foyer d'argile surmonté d'une chaudière en fer; un tuyau de clayonnage descendait comme un entonnoir sur ce foyer et en recevait la fumée. Tout autour de l'*iourte* régnait une sorte de banc, de six pieds de large, servant à dormir la nuit, et, le jour, à travailler. D'un côté, près de la porte, se trouvait le *sini-koui*, espèce d'auge de bois où sont déposés les vivres qui doivent servir pour toute la journée; de l'autre, une outre en cuir non tanné, dans laquelle on fait aigrir le lait pour fabriquer la boisson journalière, appelée *kourmis*. Deux femmes, la tête voilée d'un tissu de fil d'ortie et la ceinture garnie de ces minces copeaux de mélèze qui en Sibérie remplacent la toile pour les usages grossiers, étaient occupées près du foyer à distiller du *kourmis*

qu'elles transformaient en eau-de-vie de lait ou *arakou*. Enfin, dans le coin le plus éloigné, une douzaine de jeunes chiens que l'on élevait pour avoir leurs fourrures, étaient attachés à l'une des poutres qui soutenaient l'*iourte*.

Eter Rocob présenta des escabeaux à ses trois hôtes, et alla chercher au *sini-koui* deux poissons qu'il leur servit sur un plat de bois.

Rosow lui raconta quels dangers ses compagnons et lui avaient courus, et par quel merveilleux concours de circonstances ils avaient échappé à une mort certaine. Il demanda ensuite au paysan ostiak s'il ne pouvait procurer au receveur les moyens de se rendre à Beresov. Rocob répondit qu'il lui louerait un traîneau royal *. On convint du prix, et l'Ostiak pria Michel Kitzoff de faire une coche sur la principale poutre de l'*iourte*, cette coche devant être le titre de sa créance.

Il fut ensuite convenu entre les voyageurs que Rosow accompagnerait le receveur, qui craignait de ne pouvoir conduire le traîneau, et qu'après s'être reposé une partie du jour Godureau partirait à pied, accompagné d'Eter Rocob qui avait affaire à la ville.

Pendant que l'on faisait en conséquence tous les préparatifs, Michel Kitzoff resta seul avec Godureau.

— Dans quelques heures enfin je serai sain et sauf à Beresov! dit le receveur, qui ne pouvait songer à autre chose qu'à sa délivrance inespérée. — Grâce à Vulcain, monsieur, dit Godureau en souriant et passant la main sur la tête du barbet avec une sorte d'orgueil. — Oui, oui, reprit Kitzoff, ton chien nous a montré le chemin, mais c'est Nicolas qui l'a deviné. Sans Nicolas nous ne

* Traîné par douze chiens.

serions maintenant qu'un peu de charbon et de cendre; Nicolas nous a sauvé la vie. — Et vous pouvez ajouter qu'il vous l'a sauvée deux fois, reprit le vieux professeur; car avant de vous arracher au feu, il vous avait retiré du précipice. — C'est la vérité, dit le receveur, que la joie d'être sauvé rendait presque reconnaissant... quoiqu'un autre voyageur eût pu me rendre le même service. — En supposant qu'il y en eût d'autres dans la steppe au moment du *pourga*. — Sans doute, sans doute... A tout prendre, le jeune homme m'a été utile; eh! eh! eh!... ainsi qu'à toi-même; car il t'a également sauvé la vie. — Aussi suis-je prêt à la lui sacrifier! dit le vieillard avec expression. — Certainement, reprit le receveur, il ne faut pas être ingrat... et pour ma part, je voudrais trouver l'occasion d'être utile au jeune homme. — Dites-vous vrai? demanda le maître d'écriture. — Qu'il me mette à l'épreuve, pourvu qu'il s'agisse d'une chose possible... et qui ne soit point ruineuse. — Et si l'on vous demandait pour lui un service... qui ne vous coûtât rien? — Qui ne me coûtât rien! répéta le receveur; j'espère qu'il ne doute pas de ma reconnaissance... Je ferais tout pour lui!

Godureau sembla réfléchir un instant; puis, baissant la voix :

— Eh bien! vous pouvez lui rendre autant qu'il vous a donné, dit-il; et cela sans démarches, sans frais. — Que faut-il faire?

Le vieux professeur regarda les femmes ostiakes qui étaient restées près du foyer, et qui semblaient les écouter.

— Venez, dit-il, vous allez le savoir.

Et, prenant le receveur par la main, il le conduisit dans une pièce voisine.

Leur absence dura quelque temps; mais lorsqu'ils rentrèrent, le visage de Godureau avait une singulière expression de gaieté et de triomphe.

— Allons, s'écria-t-il en se frottant les mains, voilà qui est convenu. Maintenant il ne s'agit plus que de hâter votre départ.

Ils trouvèrent à la porte de l'*iourte* Eter Rocob et Nicolas qui en avaient achevé les préparatifs. On avait passé à chaque chien une sorte de fourreau de cuir, auquel était fixée une courroie qui se rattachait au traîneau, composé seulement de quelques traverses de bois recouvertes de planches. Rosow et le receveur s'accroupirent sur celles-ci, et, le maître ayant jeté le cri accoutumé : *Pouir, pouir !* les chiens partirent en aboyant et ne tardèrent pas à disparaître dans la campagne*.

§ 4.

Un morne silence régnait dans les rues de Beresov, et sans les colonnes de fumée qui s'élevaient de toutes parts, on eût pu croire la ville abandonnée.

Le froid, devenu excessif, avait interrompu toutes les relations de voisinage. Le gouverneur lui-même, imitant l'exemple général, s'était enfermé chez lui, attendant une température moins rigoureuse pour reprendre ses inspections et ses audiences. Retiré dans la chambre la plus chaude de sa demeure, et à demi couché dans un vaste fauteuil de cuir, il fumait silencieusement, le coude

* Les chiens attelés sont conduits par la parole. Le cri de *Till, till!* les fait tourner à droite; celui de *Bout till !* à gauche; et enfin au mot *Tzas !* ils s'arrêtent.

appuyé sur une petite table où l'on voyait quelques papiers et un flacon de kirschwasser à moitié vide.

Le commandant Herman Lerfosbourg, né en Allemagne, était entré dans la garde russe comme officier instructeur, et y avait fait la connaissance du capitaine Passig, qui l'avait associé à la conspiration en faveur de Catherine. Celle-ci, arrivée au trône, désira éloigner les agents subalternes de son élévation. Sur la recommandation de Passig, elle accorda à l'officier allemand le gouvernement de Beresov, et Lerfosbourg y commandait depuis plusieurs années.

C'était un homme d'environ cinquante ans, d'une taille colossale, mais chargé d'un excessif embonpoint. Ses joues pendantes et ses paupières alourdies indiquaient un abrutissement dont le flacon de kirschwasser, toujours placé devant lui, révélait suffisamment la cause. Depuis longtemps, en effet, le gouverneur ne sortait plus d'une demi-ivresse qui donnait à toutes ses perceptions quelque chose d'obscur et de confus. Cependant l'avarice semblait survivre à ses facultés éteintes : dès qu'il s'agissait d'intérêt, son œil endormi s'allumait, et une sorte d'intelligence sordide animait tous ses traits.

Il se trouvait sans doute dominé par une de ces impressions au moment où nous venons de le montrer à nos lecteurs; car, tout en rechargeant sa pipe éteinte, il murmurait entre ses dents, d'un air animé, des exclamations mêlées de grognements et de phrases inachevées.

— Trois mille peaux, répétait-il; le prix d'un chargement d'eau-de-vie et de kirch!... scélérat! il me le payera...

Dans ce moment, un cosaque l'interrompit en lui annonçant le receveur Michel Kitzhoff. Le commandant laissa tomber sa pipe.

— Lui? s'écria-t-il; ah! qu'il entre... qu'il entre!

Le receveur franchit le seuil en saluant d'un air humble et obséquieux.

— J'espère que notre brave gouverneur ne souffre point du redoublement de froid, dit-il... Ce poêle produit ici l'effet de trois soleils... sans parler du soleil liquide que renferme ce flacon... eh! eh! eh!

Lerfosbourg le regarda sans répondre. Le receveur remarqua cette immobilité silencieuse, et s'arrêta.

— Il n'est rien arrivé de fâcheux au commandant? demanda-t-il inquiet.—Pardonnez-moi, répliqua celui-ci. — Comment? qu'est-ce donc? — Un vol!

Kitzhoff tressaillit.

— Un vol? répéta-t-il : de trois mille peaux!

Le receveur devint pâle.

— Pardon, balbutia-t-il, je ne comprends pas...

Lerfosbourg avança sa grosse main de géant, saisit le bras de Michel, et, l'attirant à lui de manière à pouvoir le regarder dans les yeux :

—Tu m'as volé trois mille peaux! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre.—Moi? balbutia le receveur tremblant; qui vous a dit?... qui vous fait penser?... — Ce compte de ce que tu as vendu à Daniel le marchand.

Kitzoff jeta un regard rapide sur le papier et ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Trois mille peaux! reprit Lerfosbourg en frappant sur le bordereau... Et moi qui m'étonnais qu'on fît de si petits bénéfices sur l'impôt et sur les bannis... L'infâme gardait tout! il voulait me dépouiller, me ruiner... me réduire à boire l'eau de la *Sosva!*

Cette idée sembla faire frissonner le commandant; il remplit son verre de kirsch et l'avala d'un trait. Kitzoff voulut prendre la parole pour se défendre.

— Je n'écoute rien! interrompit Lerfosbourg en frappant la table du poing; tu m'as volé trois mille peaux..., je veux que tu sois pendu! — Commandant... — Tu rendras compte de tous les vols commis au préjudice des paysans et des bannis! — Mais, commandant, vous aviez permis... — A condition d'un partage égal. — Je sais... — Et tu m'as trompé. — C'est-à-dire... — Trompé de trois mille peaux... brigand!... Aussi point de grâce..., il faut que je venge mes administrés; leurs intérêts sont les miens... Tu seras pendu, te dis-je, et sans plus de retard..., car j'ai fait avertir le juge. — Sorman! — Tout à l'heure il sera ici.

Kitzoff devint tremblant. Il savait avoir tout à craindre de cet homme qui était son ennemi, et qui sur une pareille dénonciation ne pouvait manquer de le perdre. La participation du gouverneur à ses exactions ne l'absolvait point; elle était d'ailleurs impossible à prouver, ces exactions ayant été commises directement par lui, et la tolérance intéressée de Lerfosbourg pouvant passer pour de l'ignorance. Michel comprit tout le danger de cette situation et combien il lui importait de prévenir la poursuite annoncée. Ne pouvant songer à dissuader ni à attendrir Lerfosbourg, que la colère et l'ivresse rendaient incapable de rien entendre, il prit sur-le-champ son parti et résolut de l'effrayer. Relevant donc la tête avec une audace effrontée, il fit entendre son ricanement familier, et s'écria :

— A la bonne heure, commandant Lerfosbourg, vous me ferez condamner; mais le même coup nous frappera tous deux, car vous ne pourrez sans moi garder le gouvernement de Beresov. — Comment? que dit-il? s'écria le gouverneur. — Je dis, reprit Kitzoff avec conviction, que je suis le seul à savoir ce qui se passe autour de

vous. — Toi? — Qui a découvert les projets de désertion de vos cosaques? — Parce qu'un hasard l'avait appris... — Qui vous a prévenu de l'arrivée de cet inspecteur envoyé par l'impératrice? — Encore un hasard. — Soit : mais d'autres dangers se préparent, commandant Lerfosbourg, et nous verrons si le hasard vous servira aussi heureusement pour les prévenir.

L'Allemand tourna ses regards hébétés vers Kitzoff. Rendu soupçonneux par l'instinctive conscience de son incapacité, il fut effrayé de l'assurance du receveur.

— D'autres dangers! répéta-t-il... mensonge, mensonge! — Bien, dit Michel, l'événement prouvera qui se trompe; eh! eh! eh! laissez venir l'événement.

Lerfosbourg regarda encore Michel, et s'agita dans son fauteuil en toussant.

— L'événement, murmura-t-il... il ne peut arriver d'événement. — Qui sait? eh! eh! eh! Les bannis, par exemple, peuvent organiser une révolte. — Hein? quoi, les bannis? s'écria le gouverneur en se redressant. — C'est une supposition; eh! eh! eh! — Aurais-tu réellement appris... — Que vous importe, commandant *Le hasard* vous instruira à votre tour. — Je t'ordonne de déclarer... — Rien, commandant... Le plus grand péril n'est peut-être point, d'ailleurs, du côté des bannis... il peut venir de Saint-Pétersbourg. — Comment? — Le comte Passig n'est-il point votre protecteur? — Eh bien? — Je suppose qu'il se voie, par votre faute, exposé à une disgrâce. — Lui? — Que le parent qu'il a envoyé ici, et sur lequel il vous a prié d'avoir les yeux, réussisse, par exemple, à faire parvenir une pétition à l'impératrice. — C'est impossible! s'écria Lerfosbourg, qui se leva épouvanté. — C'est fait! dit Kitzoff résolûment. — Quoi! une pétition à l'impératrice?... — Elle est en

route; mais vous pouvez encore empêcher qu'elle n'arrive. — Ah! que faut-il faire? s'écria le commandant; dites sur-le-champ! sauvez-moi! Michel! — Vous oubliez que je suis un accusé qui attend son juge.

Lerfosbourg tressaillit; puis, faisant un effort :

— Eh bien! non, dit-il, nous nous arrangerons... tu me rendras les trois mille peaux, et je ne dirai rien. — Vous me le promettez? — Voici le compte qui peut servir de preuve contre toi.

Il lui donna le papier.

— Mais, au nom du ciel! cette pétition? — Le traîneau des dépêches n'est parti que depuis une heure? — Oui. — Envoyez à sa poursuite; il emporte la requête de Nicolas Rosow.

En recevant de Godureau la pétition adressée à l'impératrice en faveur de Nicolas Rosow, le receveur n'avait point eu l'intention de la livrer au commandant Lerfosbourg, et la preuve, c'est qu'il l'avait jointe aux lettres qui partaient pour la cour; mais la position dangereuse dans laquelle il s'était trouvé subitement placé l'avait entraîné à cette trahison.

Les cosaques envoyés à la poursuite du courrier ne tardèrent pas à l'atteindre et à le ramener avec les dépêches, parmi lesquelles le gouverneur trouva la pétition. Il fit aussitôt chercher Nicolas, qui, arrivé à Beresov avec le receveur, ne devait en repartir que plus tard.

Cependant Godureau, après s'être reposé quelques heures dans l'*iourte* d'Eter Rocob comme il en était convenu, avait pris la route de la ville, monté sur un des rennes de l'Ostiak. Son premier soin, en arrivant, fut de se rendre au gouvernement.

Il trouva le commandant Lerfosbourg un papier à la main et donnant des ordres à deux sous-officiers cosaques.

— Pas de grâce! s'écriait-il furieux; je veux une punition exemplaire. Allez, vous êtes responsables de tout.

Les cosaques saluèrent militairement et sortirent. Godureau était resté près de la porte; le commandant, tout entier à sa colère, ne l'aperçut pas.

— Nous verrons s'il ose recommencer, murmura-t-il... une pétition qui pouvait perdre le comte... car elle partait, sans l'avertissement de ce scélérat de Kitzoff!

Le maître d'écriture ne put retenir un mouvement, qui le fit remarquer du gouverneur.

— Qui est là?... Que veux-tu, toi? dit-il en se détournant. — Pardon, balbutia Godureau, qui cherchait à mieux voir le papier que Lerfosbourg tenait à la main; pardon, monseigneur, mais vous parliez, je crois... du receveur? — Eh bien? — Et d'une pétition? — La voilà. — C'est elle! s'écria Godureau. — Elle! tu la connaissais donc? — Une requête en faveur de Nicolas Rosow? — Précisément... un drôle qui ose accuser le comte Passig! — Monseigneur... — Qui m'expose à une disgrâce! — Monseigneur... — Mais il va sentir ce qu'il en coûte de s'attaquer à plus fort que soi! Chaque mot de cette pétition lui est en ce moment payé par un coup de knout.

Le vieux professeur poussa un cri et laissa tomber le bonnet de fourrure qu'il tenait à la main.

— Cela ne peut être! s'écria-t-il; monseigneur! monseigneur! cette pétition... c'est moi qui l'ai écrite.—Toi? — A son insu, monseigneur, et par reconnaissance... car je lui dois tout. — Qui es-tu donc?

Godureau se nomma, expliqua en deux mots ce qui l'amenait, puis, revenant à Nicolas, il raconta au commandant de quelle manière tout s'était passé, et comment Michel Kitzoff s'était lui-même chargé de la pétition.

L'Allemand comprit qu'il avait été pris pour dupe, et éclata en imprécations. Godureau voulut en vain l'interrompre pour le supplier d'épargner à Nicolas le châtiment ordonné; Lerfosbourg furieux parcourait l'appartement en frappant tous les meubles et épuisant son vocabulaire de malédictions. Il s'arrêta enfin pour avaler deux verres de kirschwasser qui semblèrent étourdir sa colère; mais comme il prêtait une oreille plus attentive aux supplications du vieillard, les cosaques reparurent et déclarèrent que tout était achevé.

Godureau porta les deux mains à sa tête avec un gémissement de désespoir, et se laissa tomber sur un des bancs placés près de la porte.

— Et comment a-t-il supporté l'exécution? demanda Lerfosbourg. — Sans dire un mot. — Vous l'avez fait porter à l'hôpital militaire? — Il a refusé. — Comment!... — Il y avait là un paysan ostiak qu'il semblait connaître; il s'est fait coucher sur son traîneau, et il est reparti avec lui. — Je veux le rejoindre! s'écria Godureau en se levant. — Un moment, dit le gouverneur, qui fit signe aux cosaques de fermer la porte; nous avons un compte à régler ensemble... C'est toi qui as écrit cette pétition? — Je viens de le déclarer. — Une magnifique écriture, ajouta l'Allemand en regardant le papier... Si je te laisse partir, tu peux en écrire une seconde. — Non, je promets... — Bon! des promesses de banni! Tu es un homme dangereux, et je ne veux point te perdre de vue. — Que dites-vous, monseigneur, s'écria Godureau; prétendez-vous me retenir? — Écoute, j'ai un secrétaire à qui je paye de gros appointements, et qui ne fait rien... — Eh bien? — Eh bien, je te donne sa place... sans les appointements, bien entendu... tu seras nourri et logé ici... — Je ne veux pas, interrompit Godureau; il faut que je

rejoigne Nicolas, monseigneur. — Qu'est-ce à dire, drôle? s'écria Lerfosbourg, sais-tu bien que je pourrais te faire knouter comme ton compagnon? — Faites, s'écria le vieillard, je suis prêt à tout supporter; frappez ce vieux corps, déchirez cette chair : je ne vous demande que de me laisser assez de vie pour revoir mon bienfaiteur, l'embrasser une fois, et puis mourir!

L'accent du vieillard arriva jusqu'au cœur endurci du commandant.

— Allons, dit-il d'une voix plus douce, obéis d'abord, et tu le verras plus tard. — Monseigneur, par pitié, murmura Godureau les mains jointes, laissez-moi partir sur-le-champ! — Non, s'écria l'Allemand impatienté; aujourd'hui j'ai besoin de toi... Puisque le courrier est revenu, j'en profiterai pour envoyer quelques fourrures précieuses à la cour... Tu m'écriras une lettre que j'y joindrai...

Godureau releva vivement la tête.

— Une lettre pour l'impératrice? demanda-t-il. — Pour elle, répliqua Lerfosbourg. — Et que faut-il lui dire?... — Ce qu'il te plaira. La lettre écrite, tu me la liras...

Le vieux professeur prit subitement un air presque joyeux, et se tournant vers le commandant :

— Je suis aux ordres de monseigneur, dit-il d'un ton soumis.

§ 5.

Il y avait trois mois que Godureau remplissait près du gouverneur de Beresov les fonctions de secrétaire, et Lerfosbourg lui avait entièrement abandonné le soin de sa correspondance. C'était lui qui expédiait les ordres, ouvrait les dépêches, et y répondait. Le travail du gouverneur se bornait à signer chaque matin, et le plus souvent

sans les lire, les pièces qui lui étaient présentées; aussi l'avare Allemand se réjouissait-il chaque jour d'avoir trouvé un secrétaire qui faisait pour lui tout le travail et qui ne lui coûtait rien.

Le froid avait disparu; la Sibérie, dépouillée de sa robe de neige, se montrait alors dans toute la beauté de son été rapide. L'orge et le seigle ondoyaient déjà sur les steppes élevées, tandis que plus bas les prairies encadraient les deux rives de l'Ob, comme un large ruban diapré de fleurs; les coteaux, tapissés à leur base de *camaringe* et de *ledum*, étaient couronnés, comme par étages, de merisiers fleuris, d'érables, de bouleaux, de sapins et de cembros. Une brise tiède et caressante, sortant des bois de mélèzes, apportait par rafales jusqu'à la ville le parfum des framboisiers arctiques, des groseilliers noirs et des rosiers. Les Ostiaks parcouraient les campagnes en chantant, vêtus de toile d'ortie ou de membranes de poissons, et les routes étaient couvertes de marchands se rendant aux habitations les plus éloignées.

Les maisons elles-mêmes, naguère si fermées, semblaient avoir ressenti l'influence des beaux jours : les fenêtres calfeutrées étaient ouvertes; les seuils étaient repeuplés, et l'on entendait partout le bruit de la joie et de la vie.

Le retour de la belle saison avait rouvert la demeure du gouverneur comme toutes les autres. Au moment où nous reprenons notre récit, la plupart des officiers de la couronne étaient réunis avec lui dans la salle de réception, où Lerfosbourg les avait fait convoquer pour la communication de plusieurs dépêches arrivées la veille.

Godureau, qui devait leur en donner lecture, était assis devant une petite table chargée de papiers. La figure or-

dinairement si calme du vieux professeur semblait bouleversée ce jour-là; on y lisait je ne sais quelle expression de joie réprimée et combattue d'inquiétudes. Godureau ne pouvait rester en place; il allait de sa table à la fenêtre, murmurant entre ses dents des mots inintelligibles, consultant une pendule placée à l'un des coins de la salle, et ne pouvant retenir des signes d'impatience comme s'il eût attendu quelqu'un.

Enfin le gouverneur l'avertit que tous les fonctionnaires convoqués étaient présents, et lui ordonna de commencer la lecture des dépêches.

Godureau se fit répéter l'ordre deux fois, regarda de nouveau la pendule, et fit un geste de désespoir.

— Il n'aura point reçu la lettre, murmura-t-il... et Dieu sait quand une pareille occasion se présentera.

Enfin, sur un nouvel avertissement du gouverneur, il prit une dépêche et se mit à la lire lentement. Il s'agissait de nouvelles restrictions apportées par l'impératrice au commerce de l'eau-de-vie parmi les Ostiaks. Godureau, qui continuait sa lecture machinalement pour ainsi dire et sans y prêter aucune attention, s'interrompit brusquement et prêta l'oreille.

— Eh bien? demanda le gouverneur. — C'est l'aboiement de Vulcain, s'écria le bonhomme. — Que nous importe? demanda le gouverneur. — L'aurait-il reconnu? répéta Godureau tremblant d'incertitude. — Reconnu qui? reprit Lerfosbourg.

Mais Godureau s'était levé, les yeux fixés sur la porte de la salle; tout à coup celle-ci s'ouvrit, et Nicolas Rosow parut.

Le vieux professeur poussa une exclamation de joie.

— Que veut ici ce drôle? s'écria le gouverneur; qui l'a appelé? — Moi, monseigneur, interrompit Godureau. —

Et de quel droit? — Par ordre de l'impératrice. — De l'impératrice!...

Tous les officiers se levèrent.

— Oui! s'écria le vieillard avec une énergie triomphante; écoutez tous!...

Et tirant un papier de son sein, il lut :

« Moi, Catherine II, impératrice de toutes les Russies,

» Sur la réclamation qui m'a été adressée par le Français Pierre Godureau, au nom de Nicolas Rosow... »

— Comment, s'écria le gouverneur, tu aurais osé!... — Sous votre couvert, monseigneur, répliqua le vieillard d'un ton railleur; mais veuillez entendre jusqu'au bout.

Et il reprit.

« Au nom de Nicolas Rosow, envoyé en Sibérie par suite des coupables manœuvres du comte Passig;

» Ayant appris, de plus, que lesdits Pierre Godureau et Nicolas Rosow, bien que bannis politiques, avaient été envoyés dans la campagne comme les condamnés civils et privés des secours que je leur accorde;

» Ordonne que tous deux recouvreront leurs droits d'hommes libres, et que la présente dépêche close sera remise audit Nicolas Rosow, pour être ouverte par lui en présence de tous les officiers et fonctionnaires de Beresov. »

— Et tu m'avais caché cet ordre, misérable! s'écria le gouverneur, pâle d'effroi et de colère. — Je craignais que monseigneur n'oubliât de le mettre à exécution, dit le professeur d'écriture... Quant à la dépêche annoncée... la voici.

Il remit à Rosow un paquet cacheté que celui-ci ouvrit vivement. Tous les officiers l'entouraient muets et immobiles. Lorsqu'il eut achevé de lire, il s'avança d'un air noble vers le gouverneur.

— Nous avons changé de rôle, monsieur, dit-il; l'impératrice accorde à l'ancien exilé Nicolas Rosow le gouvernement de Beresov. — Dieu!... Et moi? — Vous me remplacerez dans ma *iourte* de banni. Voici l'ordre.

Et il lui tendit la dépêche.

Il s'éleva une exclamation de surprise à laquelle se mêla un cri de joie poussé par Godureau. Lerfosbourg voulut parler, mais sa langue demeura attachée à son palais, ses jambes défaillirent, et il fut forcé de s'asseoir.

Quelques officiers s'approchèrent de lui et essayèrent de le consoler, tandis que la plupart entouraient Rosow pour le complimenter; mais celui-ci les écarta brusquement, et courant au vieux maître d'écriture qui était resté près de la table, essuyant ses lunettes toutes mouillées de larmes de joie, il se jeta dans ses bras.

— Ainsi, vous êtes content? demanda le bonhomme après un long embrassement. — Ah! comment jamais reconnaître ce que tu as fait pour moi! s'écria le jeune homme attendri. — Vous le pouvez, vous le pouvez, dit le vieillard. — Oui, dit Rosow, en te renvoyant dans ton pays libre et riche. — Non, dit Godureau, il est trop tard maintenant : je pourrais mourir dans le voyage... J'ai cinquante-sept ans... Je suis d'ailleurs habitué à la Sibérie... et à vous... — Mais, comment alors pourrai-je m'acquitter?... — En me gardant pour commis!...

—

DEUXIÈME RÉCIT.

—

David le trappeur.

(AMÉRIQUE.)

§ 1.

Bien que le soleil vînt à peine de se lever, la plupart des habitants de la petite ville de Franklin, sur le Missouri, étaient déjà éveillés et se préparaient aux travaux du jour. On apercevait partout les marques de cette activité industrieuse et régulière qui semble, chez les Américains de l'Ouest, un résultat de tempérament presque autant que d'éducation. Les ouvriers, leurs outils sur l'épaule, se rendaient déjà aux ateliers; les marchands ouvraient leurs boutiques, et les femmes achevaient de nettoyer les croisées ou de balayer les seuils.

Au milieu de ce mouvement général, deux jeunes gens d'environ vingt-quatre ans se tenaient à l'extrémité de la principale rue, debout et inoccupés. Le plus grand, dont le costume débraillé, la chaussure repliée et les cheveux épars indiquaient la nonchalance et le désordre, était appuyé au mur d'une maison, les mains derrière le dos, la bouche entr'ouverte, et ses yeux à demi clos tournés vers son compagnon. Celui-ci, plus petit, mais robuste, avait le teint brun, le regard vif et l'air actif. Il portait le costume complet des pionniers, c'est-à-dire la veste verte,

les longues guêtres de cuir, la couverture brune pour manteau, et le fusil en bandoulière.

David Ramsay (c'était son nom) venait en effet de s'engager dans une bande de chasseurs de castors qui se réunissait ce jour-là même, un peu plus haut, au fort Osage, sur la Konza, pour un voyage aux montagnes Rocheuses.

Mais avant d'aller plus loin, nous devons donner quelques détails sur ces expéditions et sur la chasse qui en est le but.

Le nombre immense des castors que l'on rencontre aux affluents du Missouri et de la Colombie a créé, dans l'Ouest, un commerce de pelleterie qui occupe plusieurs centaines de Peaux-Rouges et d'Européens. Ceux-ci, connus sous le nom de *trappeurs*, à cause des trappes ou piéges au moyen desquels ils prennent les castors, partent chaque année de l'un des États frontières, sous le commandement du chef fourni par les compagnies de pelleteries, et s'avancent à travers les prairies jusqu'au delà des montagnes Rocheuses. Or, c'était dans une de ces troupes aventureuses que le jeune David venait de s'engager, au grand étonnement de son ami et voisin Jonathan, dont l'indolence ne pouvait comprendre une telle résolution.

— Ainsi, vous êtes vraiment décidé à courir les chances de cette vie sauvage? dit-il en regardant d'un air ébahi le nouveau costume de David. — Décidé, répliqua celui-ci; on m'offre des avantages que je ne pourrais trouver ailleurs; après la campagne j'aurai ici un petit emploi, et il est temps que je songe à me faire un état. — Pourquoi cela? Ne pouvez-vous vivre tranquillement chez votre mère?

David secoua la tête.

— Ma mère, dit-il, m'a élevé et nourri jusqu'à ce moment; n'est-il pas juste que je travaille à mon tour pour lui assurer une vieillesse exempte de privations? Ce serait une honte pour un garçon de mon âge de demeurer encore à la charge d'une femme dont les cheveux sont gris et dont la main commence à trembler.

Jonathan haussa les épaules.

— Ah! je n'ai point de ces scrupules, moi, dit-il avec un gros rire; la mère Jozel peut me nourrir à ne rien faire tant qu'il lui plaira : je n'y formerai point d'opposition. Il faut être fou comme vous, David, pour aller s'exposer à toutes les misères de la vie de pionnier, lorsqu'on a une bonne femme qui vous cuit votre pain et vous remet vos boutons. — C'est-à-dire qu'à votre avis il faudrait rester toujours un enfant? reprit Ramsay. Prenez garde, cette route-là est dangereuse : ce n'est point quand on est jeune et fort qu'il faut s'abandonner au repos. Votre tante vieillit comme ma mère, Jonathan, et ce serait à vous maintenant de travailler pour deux. Si vous aviez été sage, vous auriez accepté les propositions de M. Sablette, et nous serions partis ensemble pour le trappage. — Non, non, dit le jeune homme en secouant la tête, j'aime à trouver un morceau de pain avec mon mouton, à dormir dans un lit, et à ne marcher que pour mon plaisir. Les chasseurs de castors m'ont raconté leurs misères dans le désert, et je ne me soucie point d'une telle vie.—Mais que comptez-vous faire enfin? — Manger à l'écuelle de ma bonne femme de tante comme par le passé. — Et ensuite? — Ensuite... il sera toujours temps de se mettre au travail. — Ne le croyez pas, Jonathan : on ferait plutôt un blanc d'un Peau-Rouge qu'un travailleur de celui qui a contracté l'habitude de l'oisiveté. Au reste, tout ce que je pourrais vous

dire à ce sujet ne serait que du bruit. Que Dieu vous éclaire! moi je pars. — Adieu donc, voisin, dit Jonathan avec une sorte d'ironie; vous me direz au retour si les bosses de bison valent nos côtelettes de porc.

David salua de la main sans répondre, et prit la route du fort Osage.

Il y trouva le capitaine Sablette à la tête d'environ deux cents aventuriers, dont quelques-uns étaient des trappeurs libres engagés seulement pour une saison. Il était facile de les reconnaître à leur teint basané, à leur costume, et à leur équipement entièrement semblable à celui des guerriers indiens. Tous portaient, en effet, les cheveux longs et tressés avec des peaux de loutre ou des rubans de diverses couleurs; une blouse de cuir leur tombait jusqu'aux genoux; des guêtres ornées de cordons, de franges, de grelots, entouraient leurs jambes; ils étaient chaussés de mocassins brodés de perles de verre; et la couverture écarlate qui retombait de leurs épaules était nouée par une ceinture à laquelle pendaient leurs pistolets et le calumet indien. Quant à leurs chevaux, ils étaient couverts de verroteries étincelantes, de cocardes, de plumes d'aigle, et rayés de vermillon ou d'argile blanche.

Le capitaine Sablette, qui avait déjà commandé plusieurs expéditions dans le désert, avait pris toutes ses précautions.Des mulets chargés de marchandises, d'équipements, de poudre et de vivres, devaient marcher au milieu des trappeurs, tous montés et armés. Quelques Indiens Delawares et quelques métis, renommés pour leur adresse comme chasseurs, s'étaient joints à la caravane. Enfin le chef donna le signal du départ.

Pendant les premiers jours de route, ils rencontrèrent des fermes solitaires échelonnées de loin en loin sur les

frontières comme des avant-postes de la civilisation. En passant devant ces raresdemeures, les trappeurs ne manquaient jamais de pousser le cri de guerre indien, auquel les habitants répondaient par un cri pareil et un souhait d'heureux voyage; enfin la dernière cabane disparut, et le désert s'ouvrit devant eux avec son grand silence, ses embûches cachées et ses longs obstacles.

Jusqu'alors la gaieté bruyante de la troupe avait empêché toute conversation suivie; mais les difficultés rendirent enfin le calme aux plus turbulents, et David put songer à s'instruire des ressources et des dangers du désert.

Il alla donc se placer près d'un des plus vieux trappeurs, nommé Pierre, dont il avait entendu citer l'expérience par le capitaine lui-même, comptant bien saisir la première occasion de l'interroger. Celui-ci la lui fournit lui-même. En le voyant approcher, il s'était détourné sur la selle, et, appuyant une main à la croupe de son cheval :

— Eh bien! garçon, dit-il en souriant, nous avons dit adieu aux *mangeurs de lard*, et nous voilà en véritable prairie. Que dis-tû de cette plaine, qui paraît, d'où nous sommes, aussi unie qu'un tapis de billard? — On ne doit rien dire de ce qu'on ne connaîtpoint, répondit doucement Ramsay.

Pierre sourit.

— Si tous étaient aussi sages que toi, continua-t-il, nous ne verrions pas tant d'ossements blanchir dans la plaine; mais il part chaque année des établissements quelques centaines de fous qui viennent ici comme s'il s'agissait de se rendre à New-York par le paquebot, et qui, lorsqu'on leur parle du *Sids-ki-di* ou de l'*Enfer de Coller*, croient qu'il s'agit de quelque hôtellerie. Le dé-

sert, vois-tu, ressemble à la mer, pour y naviguer, il faut savoir orienter ses voiles et tenir le gouvernail. — C'est une science que j'espère bien acquérir des anciens, répondit David. — A la bonne heure, reprit le vieux trappeur : tu es un garçon de bon sens, toi; je m'en suis aperçu dès le commencement de la marche, en te voyant ménager ta monture, tandis que ces étourdis éreintaient les leurs avant même d'avoir commencé le voyage. Le cheval d'un trappeur est plus que son ami, David, c'est son seul espoir de salut; il doit le ménager autant que sa poudre, c'est-à-dire plus que son propre sang. C'est avec lui qu'il chasse le buffle, avec lui qu'il peut échapper à ses ennemis; car les plaines et les montagnes que nous allons parcourir sont pleines d'Indiens qui nous regardent comme des usurpateurs de leurs terrains de chasse, et nous traitent en conséquence. — Avons-nous donc également à craindre de toutes leurs tribus? demanda David. — Non, répondit le trappeur; les Pieds-Noirs, les Corbeaux et les Gros-Ventres supérieurs sont les seuls qui soient réellement redoutables; les Nez Percés, les Têtes-Plates, les Bannecks, les Shoshounies, sont leurs ennemis, et par conséquent nos alliés : mais le meilleur de tes amis indiens te volera ton cheval et te laissera mourir de faim au coin d'un rocher. Songe donc à avoir l'œil ouvert et la main près de ta carabine.

La troupe du capitaine Sablette avait pris sa route le long du Nebraska, traversant tantôt de larges prairies parsemées de bouquets de saules et de cotonniers, tantôt d'étroites vallées encadrées par les forêts de pins qui couvraient les montagnes. La chèvre à longue corne et le mouton laineux apparaissaient par instants sur les pics inférieurs, regardant de loin la caravane, et s'enfuyant effrayés à la moindre rumeur que leur apportait la brise.

Enfin l'escarpement des rives du fleuve força les trappeurs à abandonner son cours pour gagner l'intérieur des terres.

Ils arrivèrent à une plaine immense où toutes les traces de végétation disparurent. Quelque récente convulsion semblait l'avoir bouleversée. Des montagnes de grès blancs, arrachées d'un seul bloc aux entrailles de la terre, étaient dispersées sur un sol rougeâtre; à chaque instant des barrières de rocs ou des précipices arrêtaient la marche. Il fallait s'ouvrir des chemins, décharger et recharger les mulets, faire de longs détours à l'aventure, puis revenir sur ses pas; car aucune voie n'est tracée dans ces régions. Subordonnant leur direction à la saison, à la force de leur troupe, au voisinage ou à l'éloignement des Peaux-Rouges, les plus vieux trappeurs traversent rarement deux fois le même lieu, et il leur serait aussi difficile de repasser par une route qu'au vaisseau de retrouver le sillage qu'il a déjà parcouru. Il leur suffit de reconnaître les fleuves, les collines, et quelques vallées de rendez-vous.

Sablette conduisait sa troupe aux montagnes Rocheuses, et savait que celles-ci se trouvaient à l'ouest; c'était assez : le reste dépendait de sa perspicacité et surtout du hasard.

A mesure que la troupe avançait, le terrain s'élevait graduellement, et l'air devenait sec et froid; les chevaux ne trouvaient plus pour nourriture qu'une sorte d'absinthe rabougrie, connue des sauvages et des trappeurs sous le nom de sauge; les vivres commencèrent également à diminuer, et il fallut songer à s'en procurer. Le capitaine Sablette, ayant encore ralenti la marche de la caravane, envoya ses trappeurs les mieux montés à la recherche des élans et des antilopes dispersés dans la montagne.

David suivit Pierre dans une de ces expéditions; mais ils parcoururent les plateaux une partie du jour sans rencontrer d'autre gibier que quelques piloris qu'ils dédaignèrent de tuer. Le soleil commençait à descendre à l'horizon, et ils regagnaient désappointés le lieu de campement désigné par le capitaine, lorsqu'en tournant une colline, Pierre arrêta brusquement son cheval.

— Qu'y a-t-il? demanda David.—Les Peaux-Rouges, murmura le vieux trappeur. — D'où savez-vous?... — Vois.

David baissa les yeux, et aperçut en effet des empreintes toutes fraîches sur le sol argileux.

— Quelque trappeur a peut-être pris ce passage, fit observer David. — Il l'eût traversé à cheval, répliqua Pierre, et les traces ont été laissées par des mocassins. Cette piste ne peut appartenir qu'aux Pieds-Noirs; car eux seuls font leurs excursions de guerre à pied, afin de se mieux cacher et de dérober plus facilement les chevaux de leurs ennemis. Mais il faut que ce soit un faible détachement; les empreintes sont peu nombreuses. En tout cas, prenons nos précautions, car ils doivent être ici près.

En parlant ainsi, le vieux trappeur avait mis pied à terre. Après s'être assuré de la direction qu'avaient prise les Peaux-Rouges, il plaça son cheval entre eux et lui, de manière à s'en faire un bouclier, appuya sa carabine sur le cou de l'animal, et continua à s'avancer lentement.

David, qui l'avait imité, le suivait à quelques pas. Ils tournèrent ainsi la colline, et entrèrent dans une vallée ombragée de saules. Mais à peine en avaient-ils parcouru la moitié que Pierre, dont l'œil était toujours aux aguets, s'arrêta en tressaillant. A quelques pas, et au milieu d'un bosquet de citronniers, brillait un large feu autour

duquel s'agitaient une douzaine de Peaux-Rouges; près d'eux étaient attachés trois chevaux que Pierre reconnut sur-le-champ, à leurs équipements, pour ceux de trois trappeurs appartenant à la bande du capitaine Sablette.

Les sauvages parlaient vivement, et paraissaient tout entiers à quelque importante préoccupation. Pierre et David demeurèrent un instant immobiles, les contemplant en silence; enfin le vieux trappeur se détourna vers son compagnon :

— Il est impossible de passer sans être aperçus, dit-il, et, d'un autre côté, cette route est la seule que nous puissions prendre pour arriver ce soir au campement du capitaine. — Que faire alors? demanda David. — Le plus sage serait peut-être d'attaquer brusquement ces bandits, et de leur reprendre les trois chevaux qu'ils ont enlevés à nos compagnons; mais pour cela il faudrait savoir au juste quel est leur nombre, et comment ils sont armés. — Ne peut-on s'approcher davantage? — Sans doute, si tu veux être adroit et prudent. — Je tâcherai. —Cachons d'abord les chevaux dans ces touffes de joncs; puis tu m'imiteras.

Ils firent entrer leurs montures dans un fourré qui les cachait complétement, et les y attachèrent. Le trappeur passa ensuite sa carabine en bandoulière, et, marchant sur les mains et les genoux, il s'approcha, sans être aperçu, du bosquet de cotonniers.

David et lui allaient l'atteindre, lorsque les sauvages poussèrent un grand cri. Tous deux crurent qu'ils avaient été découverts, et s'arrêtèrent en saisissant leurs fusils; mais les Peaux-Rouges venaient d'entourer un arbre au pied duquel ils aperçurent alors un guerrier indien, les mains liées. Il se releva à l'approche de ses ennemis, et leur adressa quelques paroles méprisantes.

— Quel est cet homme, et que veulent-ils lui faire? demanda David d'une voix basse. — C'est un guerrier kansas qu'ils vont torturer, répondit Pierre. — Mais il faut les en empêcher! reprit vivement le jeune homme. — Laisse les loups se dévorer entre eux, répondit Pierre avec indifférence.

Dans ce moment, un des sauvages s'était approché du prisonnier avec un tison enflammé qu'il lui appuya sur la poitrine; le guerrier kansas ne fit point un mouvement, mais, souriant avec dédain :

— Mon cœur est fort, dit-il; tu ne me fais point de mal.

Un second sauvage le frappa de son couteau.

— Ce n'est rien, continua le prisonnier impassible; ta lame ne coupe pas.

Et, à mesure que les coups arrivaient plus nombreux, sa voix s'élevait.

— Je ne sens aucune douleur! s'écria-t-il; vous ne savez point faire souffrir; recommencez. Ce n'est point ainsi que nous torturons vos parents; car nous les faisons crier comme des enfants à la mamelle. Mais les Pieds-Noirs sont des lâches; mon wigwam est plein de leurs chevelures.

Comme il achevait ces mots, un coup de tomahawk le fit tomber à genoux. David ne put se contenir plus longtemps.

— Quand je devrais perdre la vie, je ne les laisserai point massacrer ce malheureux, dit-il en armant sa carabine. — Prends garde! interrompit le trappeur.

Un sauvage venait de relever son casse-tête pour achever le prisonnier. David fit feu, et le sauvage tomba.

Les Pieds-Noirs se tournèrent avec un grand cri vers le côté d'où le coup était parti, et aperçurent les deux

blancs; mais, avant qu'ils eussent pu se réfugier derrière les arbres, un nouveau coup de feu leur abattit un second guerrier. Tous se précipitèrent hors du bosquet et se dispersèrent dans les halliers.

David courut alors au guerrier kansas dont il coupa les liens, et qu'il plaça sur l'un des chevaux que le vieux trappeur s'était hâté de détacher du piquet. Tous deux rebroussèrent ensuite chemin jusqu'au fourré de joncs où étaient leurs montures, s'élancèrent en selle et partirent au galop.

Tout cela s'était fait si rapidement que les Pieds-Noirs surpris n'avaient pu ni se reconnaitre ni s'y opposer; ils tirèrent seulement sur les blancs et le prisonnier quelques coups de feu qui ne pouvaient les atteindre. Le guerrier kansas, à demi évanoui, s'était cramponné au cheval par un reste d'habitude. Ils sortirent de la vallée, franchirent deux collines; puis tournant subitement à l'est, aperçurent à l'extrémité du plateau le camp du capitaine Sablette, auquel ils arrivèrent quelques minutes après.

Le premier soin de David fut de transporter le blessé près d'un des feux, où un aventurier du Mississipi, qui avait autrefois servi un apothicaire, visita ses blessures. Quelques-unes étaient profondes, mais aucune mortelle. Le médecin d'occasion les lava; y posa un premier appareil, et déclara que le Kansas guérirait.

Restait à savoir ce que l'on devait en faire jusqu'à cette guérison. Ses blessures ne lui permettaient point de suivre à pied la brigade du capitaine Sablette, et il ne restait aucun cheval disponible qu'on pût lui prêter. D'un autre côté, l'abandonner dans l'état où il se trouvait, c'était le livrer immanquablement à ses ennemis.

Pierre objecta à son jeune compagnon toutes ces difficultés; mais celui-ci était résolu à accepter les consé-

quences de sa bonne action et à ne rien négliger pour l'accomplir jusqu'au bout. Il déclara qu'il cèderait sa monture à Soko (c'était le nom de l'Indien) et suivrait lui-même à pied, ce qu'il exécuta dès le lendemain.

Pierre, qui avait les préjugés du désert, secoua la tête.

— Ce que tu fais est d'un chrétien, et non d'un homme prudent; car il est aussi rare de trouver de la reconnaissance dans le cœur d'un Indien qu'un saumon gras dans le Nebraska*. — Il en arrivera ce qu'il pourra, répliqua Ramsay; je fais pour cette Peau-Rouge ce que je voudrais qu'une Peau-Rouge fît pour moi.

Le vieux trappeur haussa les épaules et passa outre.

Alors le Kansas, qui avait tout écouté en silence, releva la tête, et, se détournant vers le jeune homme : — Que mon frère ne s'inquiète pas, dit-il d'une voix faible : un Kansas n'est pas un chien; l'homme qui l'a sauvé est pour lui comme le Grand-Esprit. Si jamais Soko peut tirer un coup de fusil ou scalper une chevelure, il sera pour le Visage-Pâle comme le cheval dressé pour son maître.

§ 2.

Ce fut près des sources de la Platte que le capitaine Sablette partagea sa brigade en plusieurs bandes destinées à explorer les principaux affluents. Mais, avant de disperser ses trappeurs, il pratiqua secrètement différentes *caches*, dans lesquelles il déposa les munitions et les

* Les saumons qui remontent les fleuves d'Amérique deviennent excessivement maigres par suite des efforts qu'ils sont obligés de faire pour vaincre le courant.

bagages dont ceux-ci n'avaient pas présentement besoin. Ces *caches*, creusées dans la terre et recouvertes avec soin d'herbe ou de buissons, sont les seuls entrepôts du désert. En les mettant en alignement avec quelques arbres ou quelques pics de montagnes, on les retrouve sans peine, et les sauvages eux-mêmes n'ont point d'autre moyen d'emmagasinage pour les fourrures dont ils trafiquent. L'art de rendre invisibles ces sortes de *silos* a été porté si loin par les trappeurs, que quelles que soient la sagacité des Pieds-Noirs et leurs habitudes d'espionnage, il est rare qu'ils réussissent à les découvrir.

Mais ce n'était point assez de se débarrasser d'un bagage inutile, il fallait s'assurer des vivres pour la saison du trappage. Le capitaine Sablette décida qu'une grande chasse au buffle aurait lieu avant que l'on se séparât. Des pistes récentes prouvaient le voisinage d'un troupeau: la brigade entière fit un détour pour se porter à sa rencontre et l'attendre au bord d'un cours d'eau qu'il devait passer.

Son approche ne tarda point à être annoncée par des tourbillons de poussière, une forte odeur de musc, et ce craquement particulier que produit le galop des buffles. Ils étaient environ cinq mille s'avançant sans ordre, mais en une seule masse, comme une armée sauvage. La brigade se rangea aussitôt en demi-cercle, tandis que les trappeurs les mieux montés s'élançaient vers le troupeau, au milieu duquel ils semblèrent se perdre. Ils ne tardèrent pas pourtant à reparaître, poussant devant eux une centaine de buffles qu'ils avaient séparés du reste de la troupe, et qu'ils poussaient vers leurs compagnons. Alors commença une mêlée dont rien ne peut donner idée: les coups de feu se mêlaient aux cris des chasseurs, aux hennissements des chevaux et aux beuglements des buf-

fles. Enfin, quand le bruit se fut un peu apaisé, que la poussière et la fumée furent retombées, on put apercevoir une partie de la plaine couverte de buffles morts ou expirants.

On ne prit que la langue et le foie des taureaux; mais les génisses furent dépecées en entier. La bosse, le cœur, l'aloyau et le rôti des chasseurs (le filet près de l'omoplate), furent mis à part comme les meilleurs morceaux, pour les jours de réjouissance; on recueillit ensuite la moelle des quatre grands os (ceux des jambes et des cuisses), qui est regardée comme un des mets les plus délicats du désert; enfin le tout fut salé, chargé sur les mulets, et chaque bande partit pour le territoire qui lui avait été désigné.

Celle dont David faisait partie avait été placée sous le commandement de Pierre, et se dirigea vers *la prairie du Cheval*. Soko, presque entièrement remis de ses blessures, la suivit.

Dès le premier jour de marche, ils rencontrèrent, au fond d'une vallée qu'ils traversèrent, une monture sans maître dont le Kansas s'empara. David l'engagea alors à rejoindre sa tribu.

— Mon frère est-il lassé de moi? demanda Soko avec gravité. — Nullement, répliqua David; mais il doit y avoir parmi les tiens quelqu'un dont tu regrettes la présenee.

Les yeux de Soko devinrent étincelants et ses narines se gonflèrent d'émotion.

—J'ai une sœur, dit-il, qui est belle, bonne et adroite comme le castor. — Que ne vas-tu la rejoindre, alors?

Soko garda un instant le silence.

—Mon frère n'a jamais posé ses trappes sur les cours d'eau, dit-il enfin, et je veux être son maître. — Je te

remercie, reprit David; mais d'autres m'enseigneront ce que j'ignore. Retourne vers ta sœur, et rassure-la sur ton sort. — Soko fait ce qu'il s'est promis, dit le sauvage brièvement.

Et il cessa de répondre aux sollicitations de Ramsay.

Il était évident que le Kansas avait décidé qu'il prouverait sa reconnaissance à David en l'aidant dans sa chasse et en veillant pendant toute la campagne à sa sûreté; or, une pareille décision était irrévocable, comme le fit observer Pierre, à qui le jeune Américain la fit connaître.

— Tu es tombé sur une bonne nature, ajouta le trappeur, et tu dois en remercier Dieu; car les hommes rouges sont tout bons ou tout mauvais. La plupart de ces cœurs sont comme les plaines crayeuses, où l'on ne trouve que gouffres et rochers; mais il en est quelques-uns plus féconds qui ressemblent aux territoires des buffles, arrosés de rivières, ombragés d'arbres et tapissés de gazon.

Cependant la bande commandée par Pierre était arrivée aux affluents et se préparait à commencer les opérations de trappage. Les éclaireurs venaient de découvrir des muscs, que l'on ne rencontre habituellement que sur les limites des territoires à castors; tout annonçait donc une heureuse campagne, lorsqu'un des hommes de l'avant-garde ariva au galop en criant : — Des pieux! des pieux!

Pierre courut au lieu qu'il indiquait, et aperçut en effet les branches d'arbre enfoncées dans la vase et prouvant que des trappeurs avaient déjà suivi ce chemin. Tout vint bientôt confirmer cette première découverte : à mesure qu'ils avançaient, les huttes de castors étaient vides, les buffles avaient été refoulés, et l'on apercevait encore la trace de campements récents. Pierre vit que

s'il continuait à suivre la même direction, il s'exposait à perdre sa campagne de trappage. Changeant donc brusquement de projet, il se dirigea vers *la rivière du Serpent.*

Malheureusement la route qu'il fallait suivre était longue et fatigante. A mesure que la troupe avançait, le terrain devenait plus montueux, l'herbe plus rare, et les chevaux finirent par n'avoir d'autre nourriture que l'écorce du saule et la sauge amère; leur faiblesse devint telle qu'ils ne pouvaient plus porter leurs cavaliers. Pour comble de malheur, les vivres étaient épuisés, et l'eau manquait.

On tua un mulet, puis un second, espérant atteindre un pays moins désolé; mais la montagne devenait de plus en plus stérile. Enfin la troupe s'arrêta mourante sur un plateau d'où la vue n'apercevait jusqu'à l'horizon qu'une chaîne de collines superposées, et les trappeurs, épuisés par la faim, la soif et la fatigue, s'étendirent sur le sol pierreux dans un muet désespoir. Pierre lui-même avait perdu courage.

Soko seul était debout, les yeux fixés vers l'horizon, semblant étudier tous les entrelacements de la montagne. Il s'approcha du vieux trappeur.

— Mon frère ne voit-il point là-bas une vapeur bleue qui s'élève entre deux pics? demanda-t-il. — Eh bien? répondit Pierre. — Eh bien! reprit le Kansas, là où il s'élève une vapeur, il y a des cours d'eau, et où il y a des cours d'eau on ne manque ni de pâturages ni de buffles.

Le trappeur secoua la tête d'un air d'incrédulité.

— Que mon frère blanc me donne le cheval le moins fatigué avec une carabine, et la nuit n'arrivera point sans que j'apporte de bonnes nouvelles.

Pierre lui accorda ce qu'il demandait, et il disparut dans les gorges de la montagne.

Quelques heures à peine s'étaient écoulées, qu'il reparut portant un daim, en travers, sur le cou de sa monture, et une outre pleine d'eau suspendue à la croupe. A cette vue, les trappeurs poussèrent un cri de joie. On alluma un feu d'absinthes desséchées; le daim fut rôti et dévoré en un instant.

Soko raconta ensuite comment il avait trouvé, sur la gauche, une vallée si étroite qu'on l'eût prise pour l'ancien lit d'un torrent, mais tapissée de loin en loin par une herbe rare et fine. Il ne doutait pas qu'en suivant cette espèce de fente creusée dans la montagne, on n'arrivât plus facilement et plus rapidement à la plaine. Pierre fut du même avis, et, dès qu'ils furent rassasiés, les trappeurs prirent le chemin de la vallée découverte par le Kansas.

Ils y campèrent le soir même, et continuèrent à la descendre le lendemain. Soko, à qui l'on avait de nouveau confié le meilleur cheval et le meilleur fusil, reparut le soir avec deux moutons laineux qui fournirent au souper du camp. Il continua de même les jours suivants, suffisant seul à pourvoir la caravane sans retarder sa marche. Enfin, le dixième jour, ils aperçurent la plaine.

La nuit était venue, mais les trappeurs avaient tant de hâte de gagner la rivière, qu'ils commencèrent à traverser le vaste plateau qui les en séparait, sans attendre le retour du soleil. Ils marchaient dans l'obscurité, les brides abandonnées, et causant avec la gaieté insoucieuse d'aventuriers qui viennent d'échapper à de grands dangers, lorsqu'un cri terrible les arrêta court. Ils se détournèrent, et aperçurent Soko qui galopait vers eux de toute la vitesse de son cheval.

— Au diable le Kansas! dit Pierre en reprenant le trot. — Arrêtez! arrêtez! cria de nouveau le sauvage. David retint son cheval et se retourna.

— Arrière si vous tenez à la vie! reprit Soko qui venait de les rejoindre; vous êtes au fond des abîmes de *la plaine de Lave!*—Se peut-il? s'écria Pierre.—Regardez. Il éleva une torche d'écorce d'absinthe qu'il tenait à la main, et les trappeurs reculèrent avec un cri. A quelques pas d'eux s'ouvrait un gouffre sans fond qui barrait la plaine dans un tiers de son étendue.

— Par le ciel! sans la Peau-Rouge nous étions tous dans le royaume du Grand-Esprit! dit Pierre stupéfait.— Que mes frères retournent au pied de la montagne, reprit Soko; ils y trouveront une source et la place d'un bon campement.

Il les conduisit, en effet, au bord d'un ruisseau qui se précipitait des rochers et allait se perdre dans l'immense fissure de *la plaine de Lave*. Le Kansas y avait laissé deux antilopes destinées au souper de la caravane.

Le lendemain il fallut faire un long détour pour éviter les abîmes de la plaine; puis, se dirigeant à l'ouest, la troupe gagna le territoire de chasse baigné par *la rivière Malade* et par *la rivière Boisée*, où recommença la campagne de trappage.

§ 3.

Les services rendus par Soko lui avaient assuré l'affection de tous les compagnons de David : on lui donna un équipement complet de trappeur libre, avec le plus fort cheval, la meilleure carabine, et on le chargea d'approvisionner le camp.

Il revint un soir plus tard qu'à l'ordinaire, et avertit

Pierre d'être prudent. Il avait rencontré une bande de ces chiens sauvages qui suivent habituellement les campements de Peaux-Rouges, et leur présence semblait annoncer le voisinage de quelque troupe indienne. Les trappeurs promirent de se tenir sur leurs gardes.

Soko repartit le lendemain de bonne heure; mais, le soir arrivé, il ne reparut point. Les trappeurs inquiets l'attendirent assez tard; enfin, pressés de sommeil, ils s'endormirent, en se promettant d'envoyer le lendemain des coureurs à la recherche du Kansas.

David, qui était de garde, resta seul éveillé. Les chevaux avaient été rentrés, d'après les recommandations faites la veille par Soko, et étaient attachés à des piquets; le feu autour duquel on avait soupé ne jetait plus que de vacillantes lueurs, et le jeune Américain, luttant avec peine contre le sommeil, promenait autour de lui des regards confus. Tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur deux élans qui avaient pénétré dans le camp et broutaient paisiblement près des chevaux.

L'idée de les tirer se présenta d'abord à Ramsay, puis l'espèce de torpeur dans laquelle il était plongé le retint immobile. Cependant, en voyant un des élans passer devant lui, il saisit sa carabine; au bruit qu'il fit en l'armant, l'animal bondit et disparut avec son compagnon. Il sembla même à David que tous deux, en fuyant, s'étaient dressés debout; mais il pensa que le sommeil, contre lequel il luttait avec tant de peine, était cause de cette hallucination, et, replaçant son fusil à terre, il laissa aller sa tête sur ses genoux.

Il commençait à perdre conscience de ce qui l'entourait, lorsqu'une clameur horrible retentit à ses oreilles. Il se leva d'un bond; dix coups de feu partirent en même temps et abattirent le bonnet de fourrure dont il était coiffé.

Dès les premiers cris, les chevaux, dont les longes avaient été coupées par les prétendus élans, s'étaient enfuis effrayés. Les trappeurs, éveillés en sursaut, arrivèrent au moment où Ramsay, attaqué par plusieurs sauvages, s'efforçait de défendre contre eux sa carabine. Les Pieds-Noirs s'échappèrent, mais pour se réfugier derrière des sapins d'où ils tiraillèrent longtemps. Bientôt ceux qui avaient poursuivi les chevaux revinrent au galop et attaquèrent le camp. Les trappeurs reculèrent alors à leur tour jusqu'à la rivière qu'ils traversèrent à la nage, et se retranchèrent dans l'île la plus voisine; mais, pendant cette retraite, deux d'entre eux tombèrent mortellement frappés.

Ainsi maîtres du camp, les Pieds-Noirs rallumèrent les feux, et commencèrent à danser autour avec de grands cris de joie. Ce fut seulement vers le matin qu'ils repartirent, emportant tout leur butin.

Nous ne chercherons pas à peindre la douleur et la confusion des trappeurs, en se voyant ainsi dépouillés du fruit de leur campagne, sans espoir de pouvoir réparer une pareille perte. Privés de chevaux, de bagages, de munitions, comment continuer désormais leur chasse, comment rejoindre même le capitaine Sablette? Ils étaient entourés d'ennemis, sans moyens de fuite ni de résistance, et leur perte était presque certaine.

La nuit s'écoula dans ces sombres réflexions. Ce fut seulement vers le lever du soleil que l'attention des trappeurs en fut détournée par le galop d'un cheval au bord de la rivière. Bientôt ils aperçurent, à la lueur naissante, un sauvage qui gagnait l'île à la nage; Pierre allait lui envoyer une balle, quand Ramsay l'arrêta; il avait reconnu Soko.

Le Kansas venait du camp, où il avait trouvé le feu

éteint et les cadavres des deux trappeurs : il avait sur-le-champ tout deviné. La bande de Pieds-Noirs qui venait d'attaquer les blancs était précisément celle qui l'avait empêché, la veille, de rejoindre le camp. Il apportait un élan que l'on fit cuire, et écouta sans rien dire les doléances des trappeurs; mais quand ceux-ci eurent repris quelque courage, après avoir rassasié leur faim, il leur demanda s'ils voulaient ressaisir leurs bagages, leurs munitions, leurs trappes et leurs chevaux.

— Comment cela? s'écrièrent les trappeurs. — Rien de plus facile, dit Soko. Vous ne pouvez attaquer seuls les Pieds-Noirs, qui sont nombreux; mais il y a ici près une bande de Nez-Percés qui ne demanderaient pas mieux que de prendre part à une expédition contre des ennemis. Je connais d'ailleurs le chef, c'est un brave.

Pierre et ses compagnons adoptèrent avec empressement cette proposition. Tels étaient leur chagrin et leur désappointement, que tous étaient prêts à courir les plus grands dangers pour reconquérir ce qui leur avait été enlevé d'une manière si prompte et si humiliante.

Ils quittèrent donc l'île sur-le-champ, conduits par le Kansas, et se dirigèrent vers le camp des Nez-Percés.

Celui-ci était placé à environ cinq milles, dans une petite crique de *la rivière Malade*. Le chef nez-percé, qui s'appelait *OEil-de-Loup*, les reçut avec une cordialité sincère. Soko lui raconta ce qui était arrivé, et lui demanda s'il ne voulait point aider les trappeurs à attaquer les Pieds-Noirs. *OEil-de-Loup* consulta les vieillards, et, après une longue délibération, il fut décidé que les Nez-Percés combattraient à côté de leurs amis les Visages-Pâles; mais ils déclarèrent en même temps qu'il fallait attendre la nuit.

Pierre, qui craignait que ce retard n'empêchât de re-

joindre les Pieds-Noirs, essaya de les faire changer de résolution, mais tous ses efforts furent inutiles.

— Mon frère ne persuadera point aux Peaux-Rouges de s'exposer à la mort sans nécessité, lui dit Soko : le jour, tous les coups portent, tandis que l'obscurité permet de surprendre l'ennemi. Le devoir du chef n'est pas seulement de vaincre, mais aussi de ménager ses guerriers.

Il fallut donc se résigner à attendre. Des éclaireurs furent seulement envoyés pour suivre la piste des Pieds-Noirs et connaître le lieu de leur campement.

Ils revinrent le soir avec tous les renseignements désirables. Les deux troupes convinrent de leur plan d'attaque, s'armèrent en silence, et se mirent en marche par deux routes différentes.

Elles arrivèrent près du camp des Pieds-Noirs vers minuit. Tout y était silencieux, et quelques guerriers nez-percés s'étaient déjà glissés près des piquets pour détacher les chevaux, lorsqu'un chien donna l'éveil.

Les Indiens furent aussitôt debout; mais Pierre et sa bande s'étaient précipités dans le camp le coutelas à la main, frappant tout ce qu'ils rencontraient. Ainsi surpris, les Pieds-Noirs voulurent s'échapper : ils tombèrent au milieu des Nez-Percés qui en tuèrent une douzaine à bout portant; ceux qui purent s'enfuir traversèrent la rivière à la nage, et l'on s'assura le lendemain qu'ils avaient pris le chemin de leur territoire.

Soko s'était d'abord tenu à côté de David dans la mêlée, mais le combat n'avait point tardé à les séparer. Après avoir poursuivi les fuyards à quelques portées de carabine du camp, le Kansas revenait vers ses compagnons, lorsqu'il entendit des cris sortant d'un bosquet de cotonniers. Il y courut, et aperçut un Pied-Noir qui

s'efforçait d'entraîner une jeune Indienne. A la vue de Soko, celle-ci fit de nouveaux efforts pour échapper aux mains de son ravisseur, qui, en se voyant près de perdre sa proie, leva le couteau sur sa prisonnière : un coup de feu du Kansas ne lui laissa pas le temps de frapper. Il tomba, et la jeune femme délivrée s'élança vers Soko.

Dans ce moment, la lune, dégagée de nuées, éclaira son visage, et le Kansas recula en poussant un cri de surprise.

— Néhala! dit-il. — Mon frère! répondit la jeune femme.

Il avait ouvert ses bras, et tint longtemps la jeune fille serrée sur sa poitrine.

— Toi ici! reprit enfin le Kansas; toi prisonnière des Pieds-Noirs!... — Depuis trois lunes, répondit Néhala. — Et ils ne t'ont pas ôté la vie? — J'allais devenir l'épouse d'un chef. — Le Grand-Esprit a veillé sur nous, reprit Soko en l'embrassant de nouveau.

Ce fut un redoublement de joie dans la troupe des trappeurs et celle des Nez-Percés lorsqu'on apprit par quel heureux hasard le Kansas venait de retrouver sa sœur. Le reste de la nuit fut employé à savoir de Néhala par quelle aventure elle était tombée au pouvoir des Pieds-Noirs. Enfin, le matin venu, on s'occupa de partager le butin.

Les trappeurs se contentèrent de reprendre ce qui leur appartenait, laissant tout le reste aux guerriers nez-percés; mais, voulant reconnaître le nouveau service qui venait de leur être rendu par Soko, tous décidèrent que sa sœur serait équipée aux frais de la brigade. En conséquence, on prit le cheval le plus élégant, on l'orna de harnais brodés de perles fausses et garnis de grelots; on

ajouta, des deux côtés de la selle, des *esquimonts,* sorte de poches destinées à recevoir les objets de toilette, et le tout fut recouvert d'une draperie de coton écarlate. Passant ensuite à la toilette, on choisit, parmi les marchandises destinées aux échanges avec les sauvages ou au payement des trappeurs, un chapeau d'amazone surmonté de plumes de diverses couleurs, une robe de laine du plus beau tissu, des colliers, des bracelets, un manteau de pourpre et des mocassins brodés d'or.

Il serait difficile d'exprimer la joie de la jeune Indienne en recevant ces présents. Quant à Soko, il était fou de bonheur; il remerciait les trappeurs avec une émotion d'enfant, leur serrait les mains, et jurait qu'il était prêt à mourir pour eux.

Néhala se retira à l'écart pour tresser ses cheveux et essayer ses parures; mais lorsqu'au moment du départ elle reparut avec son nouveau costume, trappeurs et Indiens poussèrent un cri d'admiration : jamais beauté si fière et si gracieuse à la fois n'avait frappé leurs yeux dans le désert.

David en fut ébloui.

— Ta sœur ressemble à la plus belle étoile du ciel! dit-il à Soko.

Le Kansas sourit avec orgueil.

— Tu ne vois que le visage, répliqua-t-il; attends à connaître le cœur, et tu le trouveras encore plus beau.

§ 4.

Pierre ne pouvait songer à demeurer dans ces parages après ce qui venait de se passer. Les Pieds-Noirs fugitifs allaient évidemment rejoindre leur tribu, et nul doute

qu'ils ne revinssent en force à *la rivière Malade* pour essayer une revanche; d'un autre côté, en partant, on s'exposait à trouver les autres territoires de chasse déjà occupés et à perdre ainsi la saison du trappage. Pierre et ses gens ne savaient donc à quoi se déterminer, lorsque le chef des Nez-Percés, instruit de leur embarras, leur proposa de les conduire dans une vallée baignée par la branche septentrionale de *la rivière du Saumon*, où ils seraient à l'abri de leurs ennemis, et où la chasse était plus abondante que partout ailleurs.

— Mes frères les Visages-Pâles y trouveront les élans en abondance, dit *OEil-de-Loup;* les collines sont couvertes de moutons sauvages, et l'on peut chasser le buffle sans s'écarter beaucoup; quant aux castors, ils y sont aussi nombreux que les feuilles du saule au printemps.

Pierre se laissa tenter par cette description, et consentit à se mettre en route avec les Nez-Percés pour ce paradis des trappeurs.

Ils y arrivèrent après une marche longue, mais sans difficultés, et furent tout surpris de trouver que les promesses d'*OEil-de-Loup,* loin d'être exagérées, se trouvaient au-dessous de la vérité.

Ce fut là que le trappage commença à donner des résultats réellement importants.

On sait comment les castors se réunissent sur les cours d'eau, qu'ils barrent avec des arbres abattus pour en former des étangs, au milieu desquels ils bâtissent leurs huttes ; celles-ci forment des espèces de villages aquatiques, que les habitants défendent contre toute invasion des castors voisins. Cependant, à l'époque de la mue, c'est-à-dire vers le commencement du printemps, le mâle quitte sa cabane pour faire un voyage de plaisance. Il

suit les cours d'eau qu'il rencontre sur sa route, ronge les jeunes pousses de peuplier, visite les îles, et côtoie la plaine à une grande distance. C'est seulement à l'approche de l'été qu'il abandonne sa vie de garçon, et que, se rappelant ses devoirs de chef de famille, il retourne vers sa compagne et ses petits pour les mener tous ensemble à la récolte des provisions d'hiver. C'est alors aussi que commence la chasse.

Le trappeur expérimenté reconnaît la présence du castor à la plus légère piste, et sa hutte fût-elle cachée sous les saules, il est rare que d'un coup d'œil il ne la découvre point. Il pose alors sa trappe à deux ou trois pouces au-dessous de la surface de l'eau, et l'attache par une chaîne à un poteau fortement enfoncé dans la vase. Prenant ensuite une petite tige dépouillée de son écorce, il en trempe une extrémité dans un mélange odorant qu'il appelle *la médecine*, et fixe l'autre bout à l'ouverture de la trappe. Le castor est attiré par l'odeur de l'appât, nage vers lui, et, au moment où il saisit la tige qui s'élève au-dessus de l'eau, ses pieds sont pris dans la trappe ; effrayé, il plonge, mais la trappe retenue au poteau résiste; il revient sur l'eau, replonge encore, lutte ainsi quelque temps, et finit enfin par se noyer.

Instruit par Soko des moyens de reconnaître les pistes et de tendre les piéges, David fut bientôt aussi habile que ses compagnons. Les cours d'eau près desquels ils avaient campé étaient d'ailleurs couverts de huttes, et la bande de Pierre fit d'abord une excellente chasse. Mais le Kansas avertit que l'on se hâtait trop, et que les castors, instruits par l'expérience, ne tarderaient point à fuir l'appât : ce fut ce qui arriva peu après. Les trappeurs renoncèrent alors à leur faire *prendre médecine*, selon l'expression consacrée, et se contentèrent de

poser leurs trappes dans les passages les plus fréquentés. Soko leur répéta vainement que s'ils les tendaient plusieurs fois de suite dans les mêmes endroits, les castors sauraient les éviter, on ne l'écouta point. Tout alla bien les premiers jours; mais chaque famille de castors ayant perdu quelques-uns de ses membres, les survivants devinrent défiants : ils découvrirent les trappes replacées aux mêmes endroits où avaient succombé leurs parents, et les évitèrent. Ils firent plus : s'armant d'un bâton, ils réussirent à en détendre les ressorts; après quoi ils les renversèrent : quelques-uns mêmes les détachèrent des pieux pour les transporter dans leurs îles, où ils les enfouirent sous la vase.

Cependant David, guidé par Soko, avait réussi au delà de ses espérances, et sa récolte de fourrures surpassait celle des plus vieux trappeurs. L'intimité dans laquelle il vivait avec le Kansas l'avait, de plus, mis à même de vérifier ce que celui-ci avait dit de Néhala, et il avait découvert que sa beauté était, en effet, le moindre de ses charmes. En connaissant mieux la jeune fille, on l'oubliait pour ne songer qu'à sa douceur, à son activité, à son dévouement. Instruite de ce que David avait fait pour Soko, elle cherchait tous les moyens de témoigner au jeune blanc sa reconnaissance, et partageait ses soins entre lui et son frère. De son côté, David était toujours près d'elle pendant les marches, veillant à son bien-être et à sa sûreté. Il éprouvait pour Néhala une affection à laquelle se joignait un sentiment d'estime et de protection qui cherchait toutes les occasions de s'exprimer.

La jeune Indienne recevait ces témoignages d'attachement avec une joie modeste mais visible, et Soko se souriait à lui-même sans parler, comme si tout fût allé au gré de ses désirs.

Mais les beaux jours étaient devenus plns rares, l'hiver allait commencer : Pierre pensa qu'il était temps de ramener sa bande au lieu de rendez-vous convenu avec le capitaine Sablette.

Les fourrures furent donc emballées avec soin et chargées sur les mulets; on prit congé du chef *OEil-de-Loup*, avec lequel le vieux trappeur échangea sa carabine en signe d'amitié; puis on se dirigea vers *la plaine d'Argile blanche*, où la brigade entière devait se réunir.

Mais, en arrivant aux montagnes, Pierre trouva les passages déjà comblés par la neige, qui s'y était entassée à une hauteur de plus de vingt pieds; on ne pouvait essayer de les traverser sans courir risque de s'engloutir. Après plusieurs détours inutiles, la troupe s'arrêta, singulièrement inquiète et embarrassée. Chacun donna son avis et proposa un expédient, presque aussitôt reconnu impraticable. Soko seul gardait le silence, avec cette réserve particulière aux guerriers indiens. Enfin, Pierre lui demanda s'il ne connaissait aucun moyen de franchir la montagne.

— Mes frères blancs ne peuvent-ils, en gravissant d'abord les plus basses collines, arriver jusqu'au sommet de la chaîne? demanda le Kansas. — Ce n'est point impossible, répondit Pierre; mais une fois arrivés là-haut, que deviendrons-nous? — L'autre versant ne conduit-il point dans la plaine? — Sans doute; mais le moyen de le descendre avec nos bagages et nos chevaux! — Mon frère a sans doute réfléchi que ce versant devait être tout recouvert de neige glacée. — Penses-tu que ce soit une commodité de plus? — Oui, si mon frère veut employer un traîneau. — Un traîneau! répéta Pierre étonné; par le ciel! en as-tu vu employer en pareil cas? — Je l'ai vu. — Et quand nous serons au sommet de la chaîne,

tu te charges de nous descendre de l'autre côté? — Je m'en charge. — Alors, en avant! s'écria joyeusement Pierre; car le Kansas n'est point un Canadien, et il ne promet que ce qu'il peut tenir.

La troupe se mit donc à gravir la montagne, et campa le lendemain à son sommet.

Soko choisit alors un endroit où le versant se trouvait entrecoupé par plusieurs plateaux, formant comme des étages de la montagne. Une sorte de traîneau fut fabriqué, on y attacha un mulet, et on le laissa glisser, au moyen de cordes, jusqu'au plateau le plus voisin; le traîneau fut ensuite monté et redescendu de nouveau, jusqu'à ce que la caravane entière eût gagné cet étage supérieur. Elle en gagna par le même moyen un second, puis un troisième, puis enfin la plaine que l'on avait craint de ne pouvoir atteindre.

Les trappeurs trouvèrent en y arrivant les différentes bandes déjà rassemblées et fêtant leur réunion autour des *sources de Bière* : tel est le nom donné par les aventuriers aux sources gazeuses de *la plaine d'Argile.* La liqueur petillante remplissait les tasses d'étain, et les plus vieux chantaient à plein gosier la ballade composée en faveur de l'ale du désert.

L'arrivée de Pierre et de sa bande acheva de mettre en joie les trappeurs, et tout ce qui restait de friandises des habitations, tel que rhum, sucre et biscuit, fut servi pour célébrer cet heureux retour.

Peu de jours après parurent les convois de la compagnie, qui apportaient, selon l'usage, les munitions, les armes, les vivres, et un nouvel assortiment de marchandises. Bientôt on vit arriver également les tribus amies qui venaient échanger leurs fourrures contre de la verroterie, des fusils, de la poudre ou des étoffes, et les trappeurs libres apportant le produit de leurs chasses.

La *plaine d'Argile blanche* devint alors une véritable oire. Les agents de la compagnie renouvelaient leurs engagements avec les trappeurs pour la prochaine campagne, et soldaient les comptes de celle qui venait d'avoir lieu. Sablette s'était décidé à expédier une partie de ses fourrures en bateau de buffle par le Missouri; il proposa à David, dont il connaissait la probité et l'intelligence, de se charger de cette expédition, promettant de mettre sous ses ordres des hommes accoutumés à cette navigation. C'était un moyen pour Ramsay de retourner avec profit à Franklin où la compagnie lui avait assuré un petit emploi; il accepta.

Lorsque Soko l'apprit, il témoigna d'abord une grande surprise, puis devint sombre et pensif; enfin il prit à l'écart le jeune homme :

— Mon frère est-il décidé à retourner aux défrichements? demanda-t-il. — Il le faut, répondit David; voilà près d'une année que je n'ai revu ma mère. — Et mon frère ne regrettera-t-il rien de ce qu'il laisse dans les prairies? — Je vous regretterai, Soko, car je vous aime.

L'Indien leva les yeux et regarda David fixement.

— Que mon frère parle sans détour, reprit-il; une fois aux habitations, ne se rappellera-t-il plus Néhala?

David rougit.

— Vous savez bien le contraire, murmura-t-il à demi-voix. Votre sœur, Soko, est, avec ma mère, ce que j'aime et ce que je respecte le plus au monde; je donnerais la moitié de ma vie pour passer l'autre près d'elle! — Pourquoi mon frère ne reste-t-il point alors dans la prairie? Croit-il que Néhala ne puisse être la femme d'un trappeur libre? — Je ne crois point cela, Soko, mais j'ai promis à ma mère de retourner aux habitations; elle m'attend, elle a besoin de moi, et, même pour mon bon-

heur, je ne voudrais point manquer à ma promesse. — Alors, que mon frère emmène Néhala avec lui aux défrichements. — Hélas! reprit David, vous ne savez pas, Soko, quelles sont les misères de notre civilisation. Avec la petite place que la compagnie m'accorde là-bas, je serais trop pauvre pour nourrir votre sœur et ma mère. Ici, le désert vous fournit tout ce dont vous avez besoin, et l'habitude vous permet de vous passer du reste; vous êtes toujours assez riches pour choisir la femme que vous aimez. Mais nous autres blancs nous ne pouvons nous marier quand le cœur nous y pousse; il faut auparavant que nous ayons conquis dans le monde une place assez large pour permettre à deux de s'y asseoir. Emmener Néhala pour lui faire partager les souffrances et l'humiliation qui s'attachent chez nous à la misère, ce ne serait point lui prouver mon affection, mais mon irréflexion et mon égoïsme. Avant de contracter de nouveaux devoirs, il faut remplir ceux qui existent : je me dois d'abord à ma mère; et puisque mon travail et mon industrie ne peuvent assurer que son bien-être, toute nouvelle charge volontairement acceptée serait une coupable imprudence. Je vous dis cela douloureusement, Soko, car je partirai d'ici le cœur brisé et triste pour longtemps; l'image de votre sœur me suivra partout, et en y renonçant je perds peut-être tout espoir de bonheur dans l'avenir; mais les blancs ont une religion qui leur montre la vie comme une épreuve, non comme une fête, et qui leur enseigne à faire ce qui est bien, quoiqu'il faille en souffrir.

David avait prononcé ces derniers mots les yeux humides et d'un accent ému. Le Kansas demeura quelque temps sans répondre; la tête penchée et les bras croisés sur la poitrine, il semblait méditer les paroles du jeune

homme et s'efforcer d'en comprendre toute la portée; enfin, relevant la tête :

— Ainsi mon frère serait heureux d'emmener Néhala, s'il était assez riche pour la faire vivre comme les autres blanches, sans privations et sans mépris? — Pouvez-vous en douter? s'écria David. — C'est bien, dit le Kansas avec un geste résolu.

Et il se retira.

Le soir même, le jeune homme apprit qu'il avait quitté le campement et s'était enfoncé seul dans le désert.

Il interrogea Néhala; mais elle ignorait la cause de ce départ subit. Huit jours s'écoulèrent sans que le Kansas reparût; l'inquiétude de sa sœur était devenue du désespoir, et David lui-même partageait toutes ses craintes, lorsque Soko arriva un matin au camp en poussant le cri de victoire des Kansas.

Du plus loin qu'il aperçut sa sœur et David, il les appela.

— Que mon frère prenne quatre mulets et qu'il me suive, dit-il au jeune trappeur. — Pourquoi cela? demanda Ramsay. — Pour chercher la dot de Néhala. — Que veux-tu dire? s'écria la jeune fille. — Je veux dire que cette fois ce n'est pas le mari qui enrichit les parents de la femme choisie, comme il est d'usage, mais le parent qui enrichit le mari... Et vite! ajouta-t-il; un retard peut tout perdre; préparez les quatre mulets. — Qu'avez-vous donc découvert? demanda David. — Une des *caches* de fourrures appartenant aux Pieds-Noirs.

§ 5.

David et Soko partirent suivis de mulets, et revinrent trois jours après avec un chargement de peaux de castors

valant plusieurs milliers de dollars. Le Kansas les vendit aux agents de la compagnie, et força David à en recevoir le prix.

— Mon frère ne voudrait point empêcher le bonheur de Néhala, dit-il : la jeune fille a le cœur d'une blanche; la vie du désert lui semble trop rude; sa place est dans la case d'un Visage-Pâle, et elle a choisi la tienne.

La jeune Indienne confirma les paroles de son frère, et David n'eut plus d'objections à faire contre une union qui comblait tous ses vœux.

Cependant la saison avançait. Les agents de la compagnie avaient fini leurs échanges; on se prépara à expédier la meilleure partie des fourrures par le Missouri, ainsi qu'il avait été convenu, et l'on construisit, à cet effet, une douzaine de bateaux de cuir.

Ces bateaux, longs de dix-huit pieds et larges de cinq environ, étaient formés de trois peaux de buffles étendues sur un léger châssis. Les coutures qui les réunissaient avaient été soigneusement recouvertes de suif et de cendre, et le bateau chargé ne tirait pas plus de deux pieds d'eau. L'équipage de chacun d'eux se composait de trois hommes.

Le moment du départ arrivé, David s'embarqua avec Néhala. Soko, qui les avait conduits jusqu'au rivage, ne pouvait se séparer de sa sœur. Enfin, après de longs embrassements, il l'assit au fond de la barque, et, tendant la main à David :

— Je prie mon frère de la rendre heureuse, dit-il d'un accent dont la gravité cachait mal l'émotion; son cœur est accoutumé à sentir battre d'autres cœurs, sa main à presser d'autres mains. Peut-être mon frère trouvera-t-il que pour une femme elle est exigeante et fière; mais Soko n'avait qu'une sœur, et il s'était fait son esclave. Je prie

mon frère d'être indulgent pour ses défauts. Je sais que les Visages-Pâles traitent doucement les femmes et les enfants, qu'ils ne leur demandent rien au-dessus de leurs forces; c'est ce qui m'a fait désirer que Néhala épousât un blanc... Soyez heureux tous deux; moi, je vais être seul dans le désert.

Ici les sanglots de la jeune Indienne éclatèrent, et elle tendit les bras à son frère.

— Pourquoi ne pas nous suivre? lui dit Ramsay attendri; mon frère ne peut-il, comme Néhala, trouver le bonheur parmi les Visages-Pâles?

Soko secoua la tête.

— Le pays d'une femme est là où se trouve le mari qu'elle a choisi, dit-il; mais le pays d'un Kansas est là où l'on chasse le buffle et où l'on enlève les chevelures des Pied-Noirs. Néhala n'a besoin pour vivre que du regard et du sourire de mon frère; Soko, lui, a besoin de l'air des prairies. — Ne devons-nous donc plus nous revoir? s'écria David attendri. — Non, murmura le Kansas; ceci est comme la mort pour nous tous.

Et, voyant que les autres barques se préparaient à partir :

— Adieu, ajouta-t-il rapidement, adieu, et aimez-vous toujours!

Néhala voulut s'élancer vers lui; mais il repoussa du pied le bateau, qui prit aussitôt le courant.

David saisit dans ses bras la jeune fille qui poussait des cris de désespoir, et s'efforça de l'apaiser.

— Que mon frère la rende heureuse! répéta de loin la voix de Soko.

Le jeune colon eût voulu répondre; l'émotion lui coupa la parole : il ne put que faire un signe, en posant la main sur la tête de Néhala.

Dans ce moment, toutes les barques avaient pris le lit du fleuve et s'éloignaient rapidement. Le Kansas demeura debout à la même place tant qu'on put les apercevoir; enfin, quand la dernière eut disparu derrière les lisières de frênes et de cotonniers, il s'éloigna lentement, monta à cheval et s'enfonça dans la montagne.

Cependant la flottille de bateaux de buffle continuait à descendre le Missouri. La douleur de Néhala s'adoucit peu à peu; et si les soins de David ne lui firent point oublier son frère, ils l'aidèrent du moins à supporter une séparation qu'il avait été impossible d'éviter.

L'attention qu'exigeait d'ailleurs une pareille navigation, et les mille dangers auxquels elle était exposée, l'empêchèrent, ainsi que David, de s'arrêter sur ce souvenir. Il fallait une surveillance et une adresse continuelles pour éviter les gouffres, les récifs ou les bancs de sable; de plus, des bandes d'Indiens Corbeaux infestaient les deux rives du fleuve, et nos navigateurs avaient tout à craindre de leur cruauté.

Les premiers jours se passèrent pourtant sans grave accident. Quelques-unes des barques, qui s'engravèrent, furent aussitôt dégagées; quelques autres, déchirées par les pointes des rochers, furent retirées à sec et réparées. Mais le huitième jour, David, qui était en avant, aperçut, vers le soir, de la fumée qui s'élevait sur une des rives. Il fit aussitôt les signaux convenus à ses barques, qui gagnèrent la rive opposée et s'y cachèrent sous l'ombrage des saules. Continuant ensuite à s'avancer avec précaution, il ne tarda pas à apercevoir, à droite, les feux d'un campement de guerriers Corbeaux.

Profitant d'une île qui pouvait le cacher, il se préparait à passer outre en longeant la rive gauche, lorsqu'il distingua, à travers un nuage de poussière, une centaine de

cavaliers de la même tribu qui s'avançaient de ce côté.

A peine avait-il eu le temps de faire entrer sa barque au milieu des arbustes et des glaïeuls qui bordaient l'île, que la cavalcade entière arriva au bord du fleuve.

Les deux troupes s'étaient aperçues, et se saluèrent par de grands cris. Quelques-uns des nouveaux arrivés lancèrent leurs chevaux dans le Missouri pour rejoindre le campement de droite, et passèrent à quelques pas de la barque sans l'apercevoir; la plupart se contentèrent de camper sur la rive gauche, où ils allumèrent de grands feux.

Ainsi placé entre deux ennemis, la position de David était d'autant plus dangereuse qu'il ne pouvait communiquer avec les autres barques. La nuit, qui survint, ne diminua en rien son embarras : le moindre bruit pouvait être entendu des deux rives, le moindre mouvement aperçu à la clarté des étoiles. Ramsay résolut de laisser les sauvages s'endormir.

Il attendit donc avec patience jusqu'au milieu de la nuit; enfin, quand les dernières rumeurs eurent cessé, il sortit avec précaution de la retraite qui l'avait jusqu'alors caché. Au même instant, un léger clapotement se fit entendre à quelque distance, et il aperçut les autres barques qui glissaient silencieusement sur le fleuve; elles avaient aperçu sa manœuvre et venaient le rejoindre.

La flottille entière eut bientôt doublé l'île, et parut à découvert entre les deux camps. David se trouvait toujours en tête, promenant ses regards de l'une à l'autre rive; il allait enfin dépasser les derniers feux, lorsqu'un cri partit tout à coup près de lui. Il s'élança à l'avant du bateau : un Indien qui traversait le fleuve à la nage était sous la proue, poussant déjà un second cri d'appel ; mais il n'eut point le temps de l'achever : Ramsay saisit

cette tête qui s'élevait au-dessus des eaux et la fit disparaître.

Alors commença une lutte muette et terrible : en s'efforçant de se dégager, le sauvage s'était accroché au bras du jeune homme qu'il tirait à lui.

— Lâche-le, dit Pierre qui se trouvait dans la même barque. — Non, répliqua David, il nous perdrait.

Comme il achevait ces mots, l'Indien fit un dernier effort; la barque pencha brusquement, et le jeune colon disparut dans les eaux. Néhala jeta un cri, et l'autre trappeur arrêta le bateau.

L'agitation de l'eau indiquait le lieu où Ramsay venait de disparaître, et prouvait que la lutte continuait encore sous la vague. Tout à coup les deux bras de l'Indien se dressèrent pour retomber aussitôt, et une tête se montra.

— David! cria Néhala éperdue. — Me voici! dit la voix du jeune homme. — Et le sauvage? demanda Pierre. — Avec les poissons! répondit David.

Les deux trappeurs l'aidèrent à remonter dans la barque, où la jeune Indienne se jeta dans ses bras.

— Vite, reprenez le courant! dit le jeune homme; on doit être instruit dans les camps...

On entendait en effet sur la rive une rumeur confuse, quelques ombres se dressèrent; mais ce ne fut qu'un instant, et tout rentra presque aussitôt dans le silence.

La nuit s'acheva sans nouvel accident, et le lendemain matin la flottille s'arrêta au pied du fort Cass, le premier des postes établis sur le Missouri.

Les plus grands obstacles étaient désormais surmontés, et le reste de la navigation n'offrait que peu de périls.

. . . .

Le lecteur n'a point oublié sans doute le premier chapitre, dans lequel nous avons représenté Jonathan et David causant dans une des rues de Franklin, et se préparant l'un à une vie laborieuse, l'autre à l'oisiveté.

Une année seulement s'était écoulée depuis cette conversation, et les deux amis étaient encore à la même place, mais dans des positions et des idées bien différentes.

Tous les traits de David respiraient le bonheur et le calme, tandis que Jonathan, les bras croisés sur la poitrine et la tête penchée, semblait livré à un profond désespoir.

— Ainsi, la maladie de ta pauvre tante l'a obligée à fermer sa boutique? dit Ramsay, continuant une conversation commencée. — Et quand il a fallu compter, tout est allé aux créanciers, ajouta Jonathan; si bien que nous voilà sans ressources.—Ne peux-tu travailler? demanda Ramsay doucement. — Travailler à quoi? reprit Jonathan avec aigreur; est-ce que j'ai un état? Tu parles à ton aise de la misère des autres, toi, parce que tu as un emploi et des fonds placés dans la compagnie des fourrures. Rien ne te manque! Ta mère est heureuse; tu as épousé la plus jolie Indienne qui ait jamais paru dans les établissements, tout le monde t'aime, et tout te prospère. — Il est vrai que je dois beaucoup à Dieu, répondit paisiblement David, mais j'ai du moins agi de manière que cette prospérité ne puisse m'être reprochée. L'aisance dont je jouis, je l'ai gagnée; Néhala n'est à moi que parce que j'ai rempli mes devoirs d'homme envers son frère; et si ma mère est heureuse, c'est que j'ai toujours mis sa joie au-dessus de la mienne. Crois-moi, Jonathan, l'activité et l'humanité sont les meilleures routes... — Au diable tes sermons! s'écria le jeune homme. — Je t'ai

offert mes secours, fit observer David. — Garde-les également, dit Jonathan d'un air sombre; je ne veux rien de toi.

A ces mots il quitta brusquement Ramsay, et l'on apprit le soir même qu'il avait quitté Franklin, abandonnant sa tante infirme et pauvre. Il n'avait point eu le courage de travailler pour deux et de prendre à sa charge celle qui l'avait si longtemps nourri.

Quand David sut cette nouvelle, il courut chez la vieille femme.

—Ma mère a besoin d'une compagne et d'une amie de son âge, lui dit-il; venez vivre près d'elle, et j'aurai pour vous la tendresse d'un fils.

TROISIÈME RÉCIT.

—

Le facteur de Canton.

§ 1.

La Chine, cet immense empire qui comprend à lui seul 688,000 lieues carrées (c'est-à-dire le tiers de l'Asie) et 350 millions d'habitants, n'est ouverte au commerce d'Europe que sur un seul point, et avec des restrictions que le nouveau traité imposé par l'Angleterre n'a lui-même que faiblement modifiées. Encore aujourd'hui, le Tigre est le seul fleuve du céleste empire sur lequel puissent naviguer les *barbares* Européens, et à

son embouchure se tient toujours une flotte chargée de surveiller les navires qui remontent vers Canton. Elle se compose de jonques de guerre dont les mâts courts, massifs et tout chargés de banderoles coloriées, portent à leur sommet le pavillon jaune orné du dragon impérial *. Ces navires, qui ne sont que de grandes chaloupes mal construites, et que leurs proues et leurs poupes élevées d'une vingtaine de pieds au-dessus des eaux rendent fort difficiles à manœuvrer, osent rarement se hasarder en mer. Ils ne sont armés que de quelques canons barbouillés de rouge, placés vers le milieu du tillac.

Les deux rives du fleuve ont en outre des forts hérissés de petits mâts au bout desquels flottent des drapeaux de toutes couleurs. Lorsque quelque vaisseau veut remonter sans autorisation, des fusées sont tirées dans tous ces forts pour signal; on place des lanternes à chaque embrasure de canon, et les artilleurs chinois commencent un feu lent, inégal, et qui est en général sans résultat.

C'est à l'entrée du Tigre que se trouve l'île de *Lintin*, où les navires anglais apportent l'opium, dont l'introduction est prohibée dans toute la Chine, sous peine de mort. De petites barques de contrebandiers, armées de quarante rameurs, viennent l'y prendre, et le répandent ensuite partout. Tous les six mois, un mandarin impérial descend le fleuve dans une jonque vernie et dorée que l'on reconnaît de loin au double parasol qui s'élève sur le tillac, et vient constater l'exécution des lois; mais, acheté par les négociants anglais, il fait toujours annoncer secrètement son arrivée, de sorte que les précautions

* Le jaune est une couleur exclusivement réservée à l'empereur et à sa famille.

sont prises, et qu'il ne trouve jamais en arrivant à *Lintin* ni navires, ni contrebandiers, ni opium.

Plus haut, dans le Tigre, se trouve une autre rade appelée *wampoa*, où les vaisseaux remontent pour prendre leurs chargements de thé, de coton, de soie, de sucre, de vermillon, de cochenille, de camphre, de porcelaine, de musc et d'écaille. Là, le fleuve se partage en deux branches dont les rives sont semées de vieilles barques tirées à sec et recouvertes d'un toit de bambous, de manière à former des cabanes.

Ces deux branches du Tigre se réunissent à Canton, qui est une ville d'environ trois cent mille âmes, défendue par des murailles de cinq lieues de pourtour. Bâtie en partie sur le fleuve au moyen de pilotis, elle se compose, en réalité, de trois villes distinctes : la première, établie le long du Tigre, comprend plus de quarante mille *champans*, qui servent en même temps de barques de passage et d'habitations; la seconde ville renferme les factoreries européennes et américaines; enfin la troisième, séparée de celle-ci par des murailles et une porte qu'il est défendu aux Européens de franchir, forme la véritable ville chinoise.

C'est près de cette porte même, mais du côté habité par les Européens, que nous choisirons le lieu de notre scène pour l'introduction de cette histoire.

Deux hommes, suivis de valets qui ombrageaient chacun d'eux d'un large parasol, s'avançaient vers le fleuve à petits pas et en causant. Le plus âgé portait une robe de soie brochée, un large pantalon de taffetas et une calotte piquée, de dessous laquelle sortait une longue queue tressée qui lui descendait jusqu'aux jarrets. Lors même que son teint couleur de citron, ses yeux bridés, ses sourcils soigneusement peints, sa barbiche courte et

pointue eussent pu laisser quelque doute sur sa race, l'air d'avarice, de ruse et de couardise répandu dans toute sa personne l'eût suffisamment fait reconnaître pour Chinois. Son compagnon, au contraire, qui était vêtu d'un costume de nankin taillé à l'européenne, avait l'air libre, franc et hardi que donne l'habitude du commandement, jointe à un courage naturel. Tous deux conversaient à demi-voix et en chinois.

— Je vous répète, You-hi, disait l'Européen, que la compagnie américaine ne peut souffrir de pareils brigandages; les droits prélevés par votre *hou-pou* * la ruineraient avant deux années. Non-seulement il met à bord de nos navires des douaniers qui volent jusqu'aux cordages, mais, lorsqu'il s'agit d'inventorier les cargaisons, il suppose aux pièces de drap le triple de leur aunage, compte deux fois les caisses de coutelleries, et a recours à mille autres fraudes pour faire augmenter les droits. Dernièrement, par exemple, n'a-t-il pas fait appeler glaces de simples verres de Bohême, et agates des pierres à fusil! De pareils abus ne peuvent durer, You-hi, je vous en avertis.

Le Chinois fit un geste désolé.

— Hélas! que puis-je y faire? dit-il; le *hou-pou* est un homme avide; la compagnie a eu tort de lui présenter la main à demi ouverte, quand il eût fallu l'ouvrir entièrement. — Par le ciel! n'avons-nous donc pas fait assez de sacrifices? s'écria le facteur américain, et votre chef de douanes n'a-t-il pas successivement reçu en draps, en acier, en vins de France et en orfévreries pour plus de cinq mille dollars? Nous ne pouvons donner davantage, et c'est à vous, You-hi, de le faire comprendre au *hou-pou*.

* Chef des douanes.

You-hi voulut se récuser.

— Il le faut, reprit l'Américain avec fermeté. En accordant le privilége exclusif du commerce étranger aux douze négociants qui forment ce que vous appelez le *Kong-hang*, l'empereur a voulu qu'ils servissent d'intermédiaires obligés et de procurateurs aux *barbares*. Quand un de nos vaisseaux arrive, c'est vous qui lui fournissez les vivres, qui payez les droits pour son chargement, qui obtenez pour lui la *chop* (permission) de départ. Vous êtes, en un mot, nos mandataires, et c'est à vous de nous faire rendre justice. — Et le moyen de l'obtenir, maître Effendon? dit You-hi d'un ton chagrin; ne savez-vous pas que les malheureux *hanistes* * sont des victimes auxquelles on inflige tous les mauvais traitements qu'on n'ose se permettre envers vous autres étrangers? Placés entre nos maîtres et les Européens, comme le fer entre le marteau et l'enclume, nous recevons tous les coups sans pouvoir les éviter. — Sur mon âme! ceci vous regarde, You-hi, reprit Effendon, et vous êtes trop habile en affaires pour ne pas trouver un moyen de rendre le *houpou* plus traitable. La compagnie qui vous enrichit a droit d'attendre de vous, en retour, une protection sérieuse; arrangez-vous pour la lui donner, sinon il faudra se fâcher, et jeter dans le Tigre une douzaine de vos douaniers. — Que dites-vous! s'écria le Chinois dont les petits yeux prirent une expression d'épouvante, vous ne pouvez penser à rien de pareil, maître Effendon? — Je pense, au contraire, You-hi, que ce serait une leçon utile et qui rendrait vos fonctionnaires plus équitables. — Mais moi, maître Effendon, interrompit le Chinois ef-

* Membres du *Kong-hang*.

faré, oubliez-vous qu'en ma qualité de *haniste*, je suis responsable de tout ce que font vos équipages? S'ils refusent de payer un droit, c'est moi qui le paye; s'ils commettent un désordre, c'est moi que le mandarin met en prison; s'ils noient des douaniers, c'est à moi que l'on coupera la tête! — Je le sais, You-hi, répliqua l'Américain avec un sourire tranquille; aussi ai-je cru qu'il fallait vous prévenir avant d'en venir à cette extrémité. Voyez le chef des douanes, entendez-vous avec lui; ouvrez la main, comme vous disiez tout à l'heure, et laissez tomber dans la gueule de ce requin un peu de l'or que vous avez gagné avec la compagnie. Il faut savoir faire un sacrifice à propos.

You-hi soupira, mais ne répondit rien; il connaissait le caractère inflexible d'Effendon. Il y eut un assez long silence pendant lequel tous deux arrivèrent devant le palais du *hou-pou*, reconnaissable aux têtes de dragons qui ornaient la porte, et au-dessous desquelles étaient suspendues des chaînes et des fouets, symboles du droit de juger.

— Vous voilà arrivé, dit Effendon au Chinois en lui montrant le palais; songez à bien plaider votre cause; vous réussirez si vous le voulez : avec la volonté on remue des montagnes. — Oui, c'est votre mot, maître Effendon, dit You-hi; mais nous avons, nous, un proverbe qui dit que le plus habile lettré ne peut forcer l'araignée à filer de la soie! Je ferai pourtant tous mes efforts, et vous connaîtrez la réponse du *hou-pou* ce soir en venant souper à ma maison d'été...; car vous avez, je pense, reçu mon invitation? — Sur papier rouge et écrite en encre d'or! Vous pouvez compter sur moi.

Le Chinois lui fit de la main un signe d'adieu, et ils se séparèrent.

L'intention qu'Effendon venait d'exprimer à celui-ci n'était point, du reste, une vaine menace, et You-hi le savait capable de l'exécuter, au moins en partie, quelles qu'en pussent être les suites pour le *haniste* et pour lui-même. Depuis bientôt dix ans qu'il dirigeait à Canton le comptoir de sa compagnie, il savait en effet, par expérience, que le plus sûr moyen d'obtenir justice était de se la faire, et que la violence avait elle-même moins de danger qu'une trop longue patience. Ne pouvant se résoudre à s'engager avec les Chinois dans ces labyrinthes de tromperies et de mensonges qu'ils suivent autant par goût que par intérêt, il s'était accoutumé à marcher droit au milieu de toutes leurs ruses, exigeant réparation pour chaque tort souffert, et la prenant lui-même lorsqu'elle lui était refusée. Aussi cette espèce de droiture rude et hardie avait-elle fini par le faire redouter du *Kong-hang* et des fonctionnaires impériaux eux-mêmes, suffisamment autorisés pour se montrer injustes et rapaces, mais non pour hasarder une rupture ouverte.

Tout en réfléchissant au résultat probable des démarches de You-hi, le facteur américain avait regagné sa demeure, qu'indiquait le drapeau semé d'étoiles. Il traversa le premier corps de bâtiment et entrait dans une cour intérieure, au fond de laquelle se trouvait le pavillon qu'il habitait, lorsqu'en approchant, un cri sonore, mais mal articulé, comme celui que poussent les sourds et muets, lui fit lever la tête. Au premier étage, derrière un store à demi soulevé, une jeune fille en toilette de bal lui souriait.

Effendon poussa une exclamation de surprise, lui fit vivement signe de se retirer, et après avoir promené autour de lui un regard presque effrayé, il monta rapidement l'escalier du pavillon.

Ce fut la jeune sourde et muette elle-même qui lui ouvrit.

— Etes-vous folle, Marie? s'écria-t-il en refermant la porte derrière lui. Paraître à la fenêtre avec ce costume! malheureuse enfant! Mais vous voulez donc nous perdre?

Bien que la jeune fille ne pût entendre les paroles de son père, elle comprit sans doute qu'il était mécontent, car elle se jeta dans ses bras avec un geste de regret et une expression si suppliante, que les traits du facteur se radoucirent aussitôt comme malgré lui.

Cependant il reprit d'un ton qui affectait plus de mauvaise humeur qu'il n'en exprimait :

— Je vous l'avais défendu, Marie; pourquoi ne m'avoir point obéi?

La muette ne répondit qu'en redoublant de caresses. Effendon sembla résister un instant; mais, cédant enfin à ses avances, il murmura :

— Au fait, j'oublie que la pauvre enfant n'a point d'autre distraction.

Et il l'embrassa tendrement.

La jeune fille, se sentant pardonnée, poussa une exclamation de joie; puis se regardant elle-même d'un air de complaisance, elle fit trois pas en arrière, se redressa et demeura droite devant Effendon avec la gravité naïve d'un enfant qui veut faire admirer son costume. Celui-ci était, en effet, d'une richesse et d'une élégance singulières.

La robe de crépon blanc, garnie d'une guirlande de jasmin odorant, quoique artificiel, était serrée par une torsade de soie mêlée d'argent; une sorte de turban de satin ouvré, enroulé aux cheveux, retombait des deux côtés et encadrait le visage de la jeune fille; enfin ses

pieds étaient chaussés de brodequins bleus garnis de franges de perles. Cet habillement splendide donnait à la beauté de Marie quelque chose de si féerique qu'Effendon ne put retenir un geste de ravissement. On eût dit une *péri* d'Orient dans tout son éclat.

Il la regarda quelques instants, fasciné par cette grâce éblouissante; puis, faisant une sorte d'effort, il la prit par la main, la conduisit vers un sofa de bambous artistement tressés, et l'ayant fait asseoir, il commença avec elle un de ces entretiens par signes, presque aussi rapides, pour ceux qui en ont l'habitude, que la conversation parlée.

Il lui reprocha d'abord l'imprudence qu'elle avait commise en se montrant à la fenêtre sous ce costume.

La sourde et muette baissa les yeux en rougissant.

—Vous savez pourtant, continua-t-il, la défense faite aux étrangers d'amener aucune femme de leur pays. Votre présence ici suffirait, si elle était connue, pour me faire chasser et pour compromettre l'intérêt de la compagnie.

Marie fit un geste d'effroi.

— Je sais, reprit Effendon, que le plus sage eût été de ne point vous amener; mais je n'ai pu me résoudre à me séparer du seul être qui me restât à aimer. Forcé d'accepter la direction de cette factorerie pour t'assurer un avenir opulent, j'ai voulu concilier mes intérêts et mes affections; je t'ai fait passer pour mon fils... — Et personne, jusqu'à ce jour, n'a soupçonné mon déguisement, interrompit la jeune fille dans son langage muet. — Parce que tu ne l'avais jamais quitté, reprit Effendon; parce que, pour mieux donner le change, je t'ai laissée prendre des habitudes de liberté qui devaient prévenir tout soupçon; parce qu'en subissant cette trans-

formation, tu as pu conserver ton nom de Marie lui-même, qui m'eût échappé vingt fois et nous eût trahis. Mais qu'arriverait-il si l'on te voyait sous ce nouveau costume? Ah! j'ai eu tort de te faire venir ces toilettes de femme! moi-même j'ai cédé à une folle fantaisie; j'ai voulu te voir telle que tu devais être, telle que tu seras un jour!... Mais ces nouveaux habits, tu ne devais les revêtir que pour moi seul et en secret, Marie. — Pardon, mon père, dit-elle; je serai plus prudente désormais; mais que puis-je craindre ici? — Oublies-tu donc que nous sommes entourés d'espions? reprit vivement Effendon; que tout ce qui se passe dans les comptoirs est rapporté aux mandarins chinois?... Quitte cette toilette, Marie, quitte-la sur-le-champ, si tu ne veux point qu'il nous arrive quelque malheur.

La jeune muette fit signe qu'elle allait reprendre son costume habituel, embrassa son père avec tendresse, et sortit.

Le facteur resta à la même place, les bras croisés et plongé dans une méditation soucieuse.

Ce qu'il venait de dire à sa fille n'était que trop vrai. La moindre imprudence pouvait révéler un secret dont la découverte compromettrait infailliblement sa fortune et son repos! Il savait par expérience avec quel empressement et quelle rigueur les Chinois exécutaient les lois contre les étrangers lorsqu'ils pouvaient le faire sans danger, et il ne devait point compter, dans cette circonstance, sur l'appui de la compagnie, qui ordonnait elle-même à ses agents de respecter scrupuleusement les ordres de l'empereur, toutes les fois qu'ils n'étaient point contraires à ses intérêts.

Tout, d'ailleurs, autour de lui, était à craindre, ainsi qu'il l'avait dit à Marie; il était, dans sa propre maison,

à la merci du gouvernement chinois. Les domestiques qui le servaient n'étaient point de son choix; ils lui avaient été désignés par le *comprador* *, qui se chargeait également de fournir sa table, et dont il devait solder chaque mois les mémoires sans pouvoir les discuter. Bien qu'il eût appris la langue du pays, on le forçait à nourrir et à payer un *linguas* pour lui servir d'interprète. Toute sa vie en un mot était soumise à une sorte de tutelle rapace, minutieuse et infatigable, qui le tenait dans une perpétuelle inquiétude.

Il fut pourtant arraché à sa rêverie par le tintement d'une pendule qui sonnait quatre heures. Se rappelant qu'il devait dîner avec You-hi, il fit préparer son palanquin, et prit la route de la maison de campagne du *haniste.*

§ 2.

Cette maison, située de l'autre côté du Tigre, était construite au milieu d'un jardin dont on vantait à Canton l'étendue et la beauté; car, bien que You-hi apportât une singulière âpreté dans toutes ses relations commerciales, ce n'était point un avare. L'argent qu'il s'efforçait d'arracher par tous les moyens aux *barbares* étrangers, il le consacrait aux jouissances de sa famille et aux embellissements de sa retraite.

Effendon descendit de sa litière près d'une petite porte, où il trouva un domestique chinois qui l'introduisit dans le jardin.

Le *haniste* y avait épuisé, comme nous l'avons déjà

* Ce pourvoyeur des étrangers est nommé par le mandarin ou vice-roi qui commande à Canton.

dit, toutes les ressources de l'art chinois. C'était un entrelacement de petites routes sablées et retournant sans cesse sur elles-mêmes, une succession de massifs morcelés, de parterres irréguliers, de grottes factices taillées dans des rochers rapportés, de petits ponts vernis sous lesquels on cherchait vainement un ruisseau, de kiosques ornés de verre taillé et de vases remplis d'eau, dans lesquels flottaient des iris. A chaque pas se révélait ce goût bizarre, amoureux avant tout de raretés monstrueuses et puériles. Ici c'étaient des coupes de pierre renfermant des forêts de chênes, de hêtres ou d'ormeaux ramenés à la taille des ciboules par un effort de culture; là, des arbres verts taillés en oiseaux ou en éléphants; plus loin, des animaux féroces en porcelaine, dans les oreilles desquels poussaient des arbustes microscopiques. Mais au milieu de cette confusion arrangée, et malgré tous les soins d'une niaise habileté, la nature se montrait partout simple, variée, opulente! Partout s'élevaient l'olivier odorant, le figuier, le grand aloès, le mûrier, le bananier et les franchipaniers suaves. Çà et là les touffes d'*yu-lan* *, encadrées d'amarantes écarlates ou de ketmies changeantes, diapraient le feuillage, tandis que la gardane, les rosiers de la Chine et les *chulans* ** dessinaient les mille détours des sentiers. Enfin, un petit bois d'orangers, de pommiers-roses et de figuiers, tout bordé d'ananas parfumés, conduisait à la maison.

Celle-ci n'avait, comme toutes les demeures chinoises, qu'un rez-de-chaussée destiné à recevoir les visiteurs, et un premier étage exclusivement réservé aux femmes et aux enfants d'You-hi, qu'on ne voyait jamais.

* Espèce de magnolier.
** Arbuste dont la feuille se mêle à celle du thé.

Le *haniste* attendait ses hôtes dans la première pièce, qui est le salon d'honneur, et où se trouve l'autel domestique sur lequel se brûlent les parfums. Il avait le visage joyeux.

—Que maître Effendon soit le bienvenu sous mon pauvre toit! dit-il à la vue du facteur. Je sors de chez le *hou-pou*, et j'espère qu'à l'avenir la compagnie aura lieu d'être satisfaite. — Et cela t'a-t-il coûté bien cher, You-hi? demanda Effendon en riant. — Assez cher pour troubler le meilleur repas, si l'on y pensait, dit le Chinois; mais nous en parlerons une autre fois. — Sur mon âme! le *hou-pou* eût exigé le double, s'il eût connu ta maison d'été. Tu as ici une demeure digne du souverain de l'empire du milieu *. — Maître Effendon regarde tout à travers son indulgence, dit You-hi d'un ton orgueilleusement modeste; il n'a pu encore juger la maison; s'il désire la visiter...

Effendon répondit affirmativement, et le *haniste* lui fit parcourir successivement toutes les pièces du rez-de-chaussée en lui expliquant leur destination.

Ces pièces n'étaient meublées que de canapés et de guéridons, mais des lanternes de corne, de gaze ou de papier pendaient en grand nombre au plafond, et les murs, vernis avec soin, étaient ornés, de loin en loin, de tableaux ou de sentences morales.

Le facteur traversa assez rapidement les premières salles; arrivé à la bibliothèque, il s'arrêta.

— Tu ne trouveras point ici trois cent mille volumes, comme dans la bibliothèque impériale de Pékin, fit observer You-hi en souriant; mais, outre les livres sacrés,

* Nom par lequel les Chinois désignent leur pays.

j'ai là une centaine de manuscrits en *petit langage* *, et le double de volumes imprimés, choisis parmi les ouvrages des *quatre magasins* **. Malheureusement les affaires me laissent peu de loisir. Et cependant que de choses à lire! car aucun peuple n'a autant écrit que le nôtre! Aucun peuple ne peut se vanter d'avoir comme nous une langue littéraire uniquement réservée aux livres, qui ne peut se parler, et dont les quatre-vingt mille caractères, au lieu de représenter des sons ou des mots, comme chez vous, représentent des idées! Mais passons dans la grande salle, le repas doit être prêt, et les convives sont sans doute arrivés.

Effendon y trouva en effet les invités, qui étaient pour la plupart des lettrés, amis du *haniste*. Celui-ci les fit asseoir à plusieurs petites tables couvertes de drap écarlate richement brodé, et qui avaient été dressées en triangle. Chacun avait devant soi une assiette d'argent, un couteau, deux courtes baguettes d'ivoire pour manger, une cuiller de porcelaine très-épaisse, et deux soucoupes, l'une pleine de *soya****, l'autre contenant, en guise de hors-d'œuvre, du poisson salé et du cuir de Japon macéré dans de la saumure.

Les valets commencèrent alors à apporter successivement les mets préparés. On servit d'abord, dans des jattes de porcelaine, une soupe aux nids de salanganes;

* Bien que les Chinois impriment depuis longtemps, les bibliothèques particulières renferment beaucoup de manuscrits. On appelle ouvrages écrits en *petit langage* ceux dont le style tient le milieu entre celui des livres et la langue parlée.

** Collection d'ouvrages chinois en cent quatre-vingt mille volumes.

*** Liqueur tirée d'une fève.

puis vinrent les fricassées de grenouilles, les côtelettes de chien, les nageoires de requin, le *holothuries* ou vers de mer, gros, noirs, longs de six pouces, et dont chaque anneau était armé d'une corne aiguë; enfin les œufs, les viandes, les légumes, le tout accommodé à l'huile de ricin, assaisonné de chenilles salées et de jus de cloportes. Lorsque les convives voulaient boire, des domestiques, debout derrière les siéges, leur versaient, selon leur goût, du thé dans des tasses de porcelaine, ou du *cam-chou* (vin chaud) dans des coupes de métal.

Les plats furent ensuite enlevés, et l'on apporta pour second service des pâtisseries, des salades de pousses de bambous, et des carafes renfermant une eau préparée d'une odeur fétide.

Enfin vint le dessert, composé de conserves et de fruits délicieux.

Les lettrés, qu'avait échauffés le repas, commencèrent alors à se défier, et proposèrent un de ces combats poétiques dans lesquels le vaincu est condamné à boire le nombre de tasses de *cam-chou* fixé par son adversaire. You-hi fit apporter les bâtons d'encre, le papier, le pinceau, et chacun se mit à improviser des vers.

Le premier lettré, qui voyait de sa fenêtre la campagne illuminée par un soleil couchant, écrivit :

Les jours sombres et pluvieux qui ont précédé donnent un nouvel éclat aux champs cultivés par la main des hommes.

Les oiseaux, semblables à des améthystes et à des rubis, sautillent parmi les feuilles des bocages.

Quelques papillons voltigent encore sur les têtes fleuries des pêchers agités par le vent.

Les pelouses paraissent émaillées comme un tapis travaillé par une main habile.

Oh! le charmant festin! oh! le riant aspect! oh! les délicieuses senteurs!

Vivre est doux quand vos amis sont là, et que le ciel resplendit comme une tente de soie.

Après que ces vers eurent été lus et applaudis, le second lettré montra les siens.

Le laboureur transplante le riz en herbe dans une terre nouvellement défrichée.

En peu de temps, il voit dans ce champ verdoyant et inondé l'image d'un beau ciel azuré.

Notre cœur est ce champ; il a sa parure et ses richesses lorsque les passions y sont pures et réglées.

Le seul moyen d'atteindre à ce degré de perfection, c'est de ne pas trop présumer de soi-même.

Ces vers parurent supérieurs aux premiers. Mais le troisième lettré, qui, comme Effondon l'avait appris dans le cours du repas, était veuf depuis peu de jours, lut à son tour l'improvisation suivante :

Le fameux Ou, dans un transport de jalousie, tue sa femme : c'est brutalité.

L'illustre Sion meurt presque de douleur à la mort de la sienne : c'est folie.

Le philosophe Tchouang s'égaye par le carillon des pots et des tasses : il prend le parti de la liberté et se livre à la joie.

Voilà mon maître à moi. Ma femme est morte, prenons l'éventail pour faire au plus tôt sécher son tombeau.

De grands éclats de rire et des applaudissements accueillirent ces vers; le prix leur fut accordé tout d'une voix, et les deux autres lettrés furent condamnés à boire chacun dix tasses de vin chaud.

Lorsque cette condamnation eut été exécutée, You-hi, qui voulait traiter ses convives avec toute la splendeur chinoise, les conduisit à une galerie donnant sur la cour principale, qu'il avait fait illuminer au moyen de lanternes de papier colorié. Bientôt, à un signal donné, des feux d'artifice s'élancèrent de tous les points de cette cour, figurant tour à tour des arbres de flamme chargés de fruits de toutes couleurs, des parterres émaillés de fleurs, ou d'immenses serpents s'élançant jusqu'à la corniche de la maison.

Le feu d'artifice achevé, le *haniste* fit paraître des bateleurs d'une adresse merveilleuse, et enfin des comédiens qui représentèrent une des pièces les plus célèbres de leur répertoire improvisé. Seulement, comme l'espace et les décorations leur manquaient, ils avaient soin d'annoncer chaque changement, en disant :

— Maintenant le théâtre représente une forêt, ou un palais, ou un cachot.

Lorsqu'un des acteurs était supposé faire un voyage, il ne quittait point pour cela la scène; mais se mettant à cheval sur un bâton, il parcourait trois fois le théâtre, puis s'arrêtait en disant : Me voici au terme de ma route. Et il reprenait son rôle, comme s'il eût réellement franchi l'espace supposé *.

Bien qu'il eût assisté plusieurs fois à des spectacles de

* Les théâtres sont fort nombreux dans les grandes villes de la Chine; on en trouve jusqu'à six dans une seule rue. On y est assis sur des bancs, et l'on a devant soi de petites tables sur lesquelles on vous sert du thé, et où l'on pose une bougie pour les fumeurs. Les représentations se succèdent depuis le matin jusqu'au soir. Les rôles de femmes sont joués par des hommes.

ce genre, Effendon s'y intéressait toujours. Il demeura donc jusqu'à la fin de la pièce, et ne quitta la maison du *haniste* que fort avant dans la nuit.

Cependant Marie, après avoir repris son costume habituel, était revenue pour rejoindre son père dans le salon où elle l'avait laissé.

Ne l'y trouvant plus, elle s'imagina qu'il conservait quelque rancune de ce qu'elle avait fait, et qu'il était sorti pour l'éviter.

Ses yeux se remplirent de larmes à cette pensée. L'affection de Marie pour son père avait, comme tous les sentiments qui ne peuvent s'épancher, une sorte d'exaltation inquiète et passionnée. C'était le seul être qu'elle pût comprendre et qui pût lui répondre! Séparée des autres hommes par son infirmité, il n'y avait pour elle dans le monde que son père, et sur lui s'étaient concentrées toutes les tendresses qu'une jeune fille partage d'habitude entre sa mère, ses sœurs ou ses compagnes; aussi ne pouvait-elle supporter le plus léger mécontentement d'Effendon; une réprimande de lui, quelque douce qu'elle pût être, la jetait dans une sorte de désespoir.

Mais si elle s'était affligée d'abord de l'absence du facteur, elle ne tarda pas à s'inquiéter sérieusement en voyant cette absence se prolonger bien au delà de l'heure accoutumée. En effet, le facteur ayant oublié de lui communiquer l'invitation de You-hi, ce retard paraissait inexplicable. L'heure du souper arriva sans qu'Effendon parût! Marie l'envoya encore chercher dans les différents comptoirs; on ne l'avait vu nulle part!

L'imagination de la jeune fille déjà émue se troubla insensiblement. L'impossibilité où elle se trouvait de communiquer ses inquiétudes, de les discuter et de les faire combattre, contribuait encore à l'exalter. Elle dés-

cendit elle-même plusieurs fois sur le port, marchant au hasard, et promenant sur la foule un regard avide, comme si elle eût espéré apercevoir à chaque détour celui qu'elle attendait; mais la nuit vint sans ramener son père.

Elle rentra au logis et s'assit au balcon qui dominait la rue. Là, le front penché, le cœur serré, la tête en feu, elle s'efforçait de percer les ténèbres du regard et de distinguer la silhouette si connue de son père. Enfin un valet envoyé aux informations rentra, et lui fit comprendre que l'on avait vu le palanquin du facteur se diriger vers les faubourgs chinois.

Cette nouvelle réveilla encore plus vivement les craintes de Marie. L'exemple récent d'un Anglais surpris dans ces quartiers éloignés, et livré à tous les mauvais traitements de la population chinoise, qui ne l'avait relâché que pour une forte somme d'argent, prouvait, en effet, que de pareilles excursions n'étaient point sans dangers. Pendant qu'en proie à ces craintes elle flottait indécise sur ce qu'il fallait faire, ses yeux se portèrent machinalement vers l'autre rive du Tigre, et elle jeta un cri. De longs jets de flammes s'élevaient au-dessus du faubourg et illuminaient l'horizon entier d'une clarté sinistre!

La jeune muette n'eut qu'une pensée : c'est que son père était là, qu'aux périls qu'il pouvait déjà courir allaient se joindre ceux de l'incendie! Cette crainte lui ôta tout ce qui lui restait de raison. Éperdue, elle s'élança sur le quai et courut aux bateaux de passage; mais la foule encombrait déjà les lieux d'embarquement, montrant les flammes qui grandissaient sur l'autre rive et appelant au secours. Après avoir vainement essayé de se frayer une route jusqu'aux *champans*, Marie se rappela

une station de barques qui se trouvait plus bas dans un lieu peu fréquenté. Elle se dégagea de la mêlée et se mit à descendre le bord du fleuve en courant.

La nuit était sombre, le vent faisait entendre des sifflements lugubres, et le Tigre mugissait sourdement. Lorsqu'elle arriva au passage, une seule *loche* sans lanterne y était amarrée. Marie aperçut à la proue deux bateliers tartares de mauvaise mine qui causaient à voix basse; mais elle y prit à peine garde, et, s'élançant dans la barque, elle dénoua le cordage qui la retenait au rivage, en faisant entendre le cri aigu qui pour elle remplaçait la parole. Les Tartares se levèrent et parurent se consulter. Marie, pensant qu'ils balançaient, tira vivement sa bourse, y prit une pièce d'or, et leur montr l'autre rive. Les yeux des bateliers étincelèrent à cette vue; tous deux coururent à la rame, et la *loche* déborda.

Cependant la jeune muette, dans son impatience, avait gagné la proue, et ses yeux cherchaient à distinguer l'autre bord du fleuve au milieu de la nuit. Mais la barque n'avançait que lentement. Deux ou trois fois même, il lui sembla qu'elle s'arrêtait, comme si ses conducteurs eussent hésité à continuer leur route; et, en se détournant, elle les aperçut causant vivement à voix basse. Enfin, elle avait atteint le milieu du fleuve; l'autre bord commençait à se dessiner dans l'ombre, et elle le saisissait, pour ainsi dire, du regard, lorsque tout à coup deux bras vigoureux l'enveloppèrent! Elle se détourna avec un cri; mais presque au même instant elle se sentit frappée à la poitrine, et tomba privée de sentiment.

§ 3.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, Effendon ne

rentra chez lui qu'au milieu de la nuit, et ce fut seulement le lendemain, lorsqu'il fit demander Marie, qu'il s'aperçut de sa disparition. Les domestiques, ne l'ayant point vue sortir, ne purent donner aucun renseignement. Le facteur fouilla tous les coins de la maison, courut chez ses amis, interrogea les voisins, et expédia ses gens sur tous les points de Canton; mais toutes ces recherches furent d'abord inutiles. Enfin pourtant, vers le soir, des bateliers lui apportèrent une cravate tachée de sang, qu'ils avaient trouvée dans le Tigre, et sur laquelle Effendon reconnut le chiffre de Marie!

Le malheureux père demeura foudroyé devant ce lugubre indice! Il n'en pouvait plus douter, sa fille était morte, et morte assassinée!... Mais où le crime avait-il été commis? dans quel but? par quelles mains? Son esprit se perdait en suppositions impossibles. En vain il suspendait, pour ainsi dire, son désespoir, afin d'interroger ses souvenirs, rien ne le mettait sur la voie; et, au milieu de ces obscurités, une vérité seule restait, mais irrécusable, terrible : on avait assassiné sa fille! Effendon répétait ces mots avec égarement, comme un homme qui cherche à s'éveiller d'un rêve horrible. Il se donnait en vain à lui-même toutes les preuves qui rendaient ce malheur certain; son cœur luttait contre sa raison; à chaque bruit de voix dans l'escalier, à chaque porte vivement ouverte, il se détournait en tressaillant, dans l'espérance de voir Marie!

Mais les jours se succédèrent sans qu'elle reparût, et le facteur fut enfin forcé d'ajouter foi à son malheur. Cette certitude le jeta dans un inexprimable abattement. Il brisa subitement toutes ses relations, abandonna la direction du comptoir aux agents inférieurs, et écrivit à la compagnie pour qu'elle s'occupât de pourvoir à son remplacement.

Ses amis essayèrent en vain de lui faire accepter quelques consolations; il avait perdu jusqu'au pouvoir de les écouter. Couché sur un lit de repos devant le portrait de Marie, il passait des journées entières dans une immobilité complète, regardant sans voir et écoutant sans répondre. Son activité énergique et curieuse d'autrefois avait fait place à une sorte de torpeur indifférente; on eût dit qu'en disparaissant la jeune fille avait emporté avec elle sa force et sa volonté; triste abaissement des âmes les plus fortes, quand elles se sont laissé remplir par une seule affection et que le malheur frappe celle-ci dans sa racine.

Un jour qu'Effendon avait pourtant été forcé de se faire violence pour régler avec le *Kong-hang* quelques affaires que lui seul pouvait terminer, et qu'il passait devant la porte interdite de la ville chinoise, une longue troupe de chameaux qui arrivaient chargés de sel et de charbon le força de s'arrêter. Le dernier venait de franchir la porte, et le facteur, immobile à la même place, regardait machinalement passer les voitures à voiles en équilibre sur leur unique roue, les litières portées à bras, les grandes brouettes poussées par un seul homme et transportant les voyageurs avec leurs bagages, lorsque son regard tomba sur une somptueuse voiture à quatre roues et à panneaux de laque que traînaient plusieurs chevaux richement enharnachés. Elle était conduite par un cocher facile à reconnaître pour Coréen à l'ampleur de sa robe, à son chapeau conique en bambous tressés, et à ses bottes de coton piqué. Sur les panneaux de laque noire se détachait, en relief doré, le bâton de mandarin, couronné d'une guirlande de jasmin argenté.

La voiture, arrêtée un instant par les embarras de la rue, venait de se remettre en marche, et passait devant

Effendon... Tout à coup les rideaux de soie qui la fermaient s'agitèrent, et un cri partit!...

Le facteur, qui allait continuer sa route, se détourna éperdu! Il avait reconnu cette voix qui ne ressemblait à aucune autre!... Dans ce moment, les rideaux s'entr'ouvrirent vivement, un nouveau cri se fit entendre, et un visage de femme se pencha au dehors!... C'était Marie.

L'Américain étendit les bras et voulut s'élancer vers elle!... mais la voiture entrait sous la porte chinoise, et les chevaux trouvant un espace libre l'emportèrent plus rapidement. Effendon éperdu la poursuivit en criant, et il allait l'atteindre, lorsque les soldats chinois qui gardaient la porte lui fermèrent le passage.

— Ma fille! malheureux, c'est ma fille! s'écria le facteur qui cherchait à se dégager. — Aux factoreries, aux factoreries, chien! répliquèrent les soldats en le repoussant. — Non, reprit Effendon égaré, laissez-moi!... ma fille... je veux la suivre! — C'est un fou! répétèrent quelques voix. — Il faut le jeter dans le Tigre! — Tenez-le bien.

Ils avaient, en effet, saisi le facteur, qui poussa un cri de rage, et fit un extrême effort en voyant la voiture près de disparaître au détour de la rue. Mais l'officier mantchou qui commandait le poste venait d'arriver, suivi de plusieurs autres soldats qui se jetèrent sur lui, le terrassèrent, et, après lui avoir lié les pieds et les mains avec les cordes de leurs arcs, le chargèrent sur un âne et le ramenèrent vers les factoreries, au milieu des insultes et des risées de la populace.

. . . .

Le soir même de ce jour, Walter Effendon et You-hi étaient enfermés dans la pièce la plus retirée de la maison du facteur américain. Le *haniste*, assis sur un fauteuil

de bambous, semblait inquiet, et ses regards se portaient toujours vers la porte, comme s'il eût craint d'être surpris dans cette entrevue. Quant à Effendon, il se promenait d'un air agité, tenant des papiers à la main.

Rendu à la liberté depuis quelques heures seulement, il s'était empressé de mander le négociant chinois auquel il avait tout confié.

En apprenant le déguisement de Marie, qu'il avait toujours prise pour le fils du facteur, You-hi témoigna une vive surprise; mais lorsque Effendon arriva à lui raconter l'étrange rencontre du matin, son étonnement devint de l'incrédulité. Cependant l'Américain persista dans son affirmation. Ce double cri dont il était encore troublé avait bien été poussé par Marie; ces traits qu'il avait entrevus étaient bien les siens. Sa fille n'était point morte, mais au pouvoir d'un ravisseur qu'il voulait découvrir à tout prix. Il venait en conséquence d'écrire une requête au gouverneur ou vice-roi de Canton, dans laquelle il exposait brièvement les faits et demandait que Marie fût recherchée et rendue.

— Si tu ne promets une récompense, le gouverneur ne fera aucune démarche, objecta You-hi. — Tu as raison, dit le facteur; je vais ajouter que je payerai pour ces recherches ce qu'il exigera... — N'écris point cela, interrompit vivement le *haniste,* ils exigeraient tout ce que tu possèdes. Offre une somme ronde... mille *liangs,* je suppose. — Soit! dit Effendon, qui courut à une table pour joindre cette promesse à sa pétition. Mais comment faire parvenir directement cette demande au vice-roi?... — Tu n'as qu'un moyen, dit You-hi, et bien qu'il soit contraire aux lois... — Tu as raison, interrompit l'Américain en se levant; je cours à la porte chinoise. — Et surtout, reprit You-hi, qui baissa la voix, ne dis point

que c'est moi qui t'ai donné ce conseil; car si l'on me soupçonnait d'être dans ta confidence, je serais perdu.

Effendon rassura le *haniste* en lui promettant la plus grande discrétion, et le quitta pour courir aux factoreries, afin de réunir ses amis.

Le moyen qu'il voulait employer pour faire parvenir sa requête exigeait en effet leur secours.

L'éxpérience ayant appris que les pétitions remises aux mandarins par les étrangers n'arrivent jamais au vice-roi, les plus hardis avaient inventé une méthode bizarre, mais certaine, de les faire parvenir à leur adresse. Ils se rassemblaient pour cela au nombre de trente ou quarante, dispersaient à coups de bâton le poste qui gardait la porte,et se précipitaient dans la ville chinoise en poussant de grands cris et en crevant les lanternes de papier des marchands. Ceux-ci, saisis d'une terreur panique, prenaient aussitôt la fuite; les gardiens des rues fermaient les barrières, et les *dizainiers* * couraient chercher un mandarin qui arrivait enfin pour connaître le motif de cette subite irruption. Alors les pétitionnaires abaissaient leurs bâtons, présentaient leurs demandes et se retiraient, certains que le vice-roi, instruit de ce désordre, voudrait voir la requête qui y avait donné lieu.

L'expédition d'Effendon réussit au delà de ses espérances, car le hasard amena la litière du vice-roi lui-

* Les rues sont barrées, de loin en loin, par des barrières que gardent des soldats, et que l'on ferme dès qu'il s'élève quelque tumulte. Il y a en outre, de dix maisons en dix maisons, un *dizainier;* c'est un chef de famille chargé, sous sa responsabilité, de la surveillance d'une partie de la rue. Chaque bourgeois remplit à son tour ces fonctions de *dizainier.*

même au plus fort du tumulte, et ce fut à lui que le facteur remit sa supplique.

Cependant deux jours s'écoulèrent avant qu'il reçût de réponse, et il se préparait à réitérer sa demande au moyen d'une nouvelle excursion, lorsqu'on lui remit un papier portant le cachet de mandarin de premier ordre. Il l'ouvrit en tremblant et lut ce qui suit :

« Moi, King-fo, pourvu du diplôme de *esin-sse* * ayant porté tour à tour les deux boutons bleus et le bouton de corail; portant aujourd'hui le bouton de pierres précieuses**, et recommandé neuf fois sur le registre des *ping-pou****; gouverneur de la provincede Canton au nom du fils du ciel, le grand et souverain empereur,

» Au chef barbare de la factorerie américaine.

» Nous avons lu la requête que tu nous as adressée, comme suppliant, et en la lisant nous avons reconnu la vérité de la parole du sage, quand il a dit que les cœurs des hommes étaient aussi variés que les différents sols du céleste empire. Car, de même que l'on voit des rochers stériles et des terres dangereuses ne produisant que des plantes empoisonnées, il est des cœurs d'où rien de bon ne peut sortir : tels sont ceux des barbares étrangers.

» Tu as désobéi aux ordres du souverain empereur, et maintenant tu te plains qu'on tait ravi ta fille que tu tenais

* En Chine, il y a deux degrés littéraires : celui de *kin-jin* (homme recommandé), et celui de *esin-sse* (docteur avancé en grade).

** On sait que chacune des neuf classes dans lesquelles sont rangés tous les fonctionnaires chinois se distingue par un bouton différent.

*** *Ping-pou*, tribunal (ou ministère) de la guerre.

cachée dans ta maison; mais sache que l'homme sage ne croit point à la parole de celui qui a violé les lois.

» Et quant aux mille *liangs* dont tu parles, nous voulons bien nous en contenter pour cette fois, bien que ce soit une amende insuffisante pour la faute que tu as commise en ne te soumettant point aux volontés du fils du ciel.

» Que ceci soit à tes yeux une loi.

Nous n'essayerons point de peindre la douleur et l'indignation d'Effendon après la lecture de cette dépêche où se révélaient à la fois la haine pour l'étranger, l'injustice hypocrite et la rapacité qui forment, pour ainsi dire, la règle traditionnelle de l'administration chinoise. Son premier mouvement fut de rassembler les équipages des Américains qui se trouvaient sur le fleuve, de les armer et d'aller à leur tête demander justice au vice-roi. La réflexion lui fit comprendre toute la folie d'un pareil projet. Il courut chez You-hi auquel il montra la réponse qu'il venait de recevoir, en lui demandant conseil. Le *haniste* l'engagea à renouveler sa requête. Lui-même, touché par les prières du facteur et par l'offre de cinq cents *liangs*, promit de s'employer en sa faveur. Mais cette seconde démarche ne fut point plus heureuse que la première, Effendon eut beau se faire appuyer par les agents des autres factoreries et recourir à l'influence du *Kong-hang*, le vice-roi persista dans sa résolution.

Cette inflexibilité jeta le malheureux père dans une véritable folie de désespoir.

Tant qu'il avait cru sa fille morte, il avait accepté son malheur, sinon avec résignation, du moins sans révolte et comme un désastre irréparable. Semblable à ces soldats dont toute l'ardeur tombe subitement et qui se soumettent

à leur défaite, il s'était, pour ainsi dire, enveloppé dans une affliction immobile et silencieuse; mais cette soumission abattue qui n'était que l'abandon de tout espoir, disparut dès que celui-ci put renaître. A l'accablement succéda une sorte de fièvre de joie que les refus du vice-roi changèrent en rage. Livré à toutes les inspirations de sa douleur, et aigri par le sentiment de son impuissance, Effendon prenait mille résolutions aussitôt abandonnées, formait mille projets impossibles, et allait demander à tous des conseils inutiles ou des secours qu'on ne pouvait pas lui donner.

Cependant You-hi avait continué à prendre des informations secrètes sans pouvoir retrouver les traces de Marie. Enfin, un jour il arriva chez le facteur tout essoufflé et le visage épanoui.

—Élève un autel à tes génies domestiques, s'écria-t-il; je viens t'apporter des nouvelles de ta fille!

Effendon poussa un cri.

— Où est-elle? demanda-t-il éperdu. — A Pékin. — Que dis-tu? Marie... — A été emmenée de Canton, il y a environ un mois. — Mais comment? Par qui? D'où as-tu appris?... — Un moment, maître, dit le Chinois, en s'asseyant et s'essuyant le front; pour trois demandes il faut trois réponses. — Mais tu es sûr, bien sûr que c'est elle? reprit Effendon qui respirait à peine. — Si tu ne t'es pas trompé toi-même quand tu l'as reconnue dans la voiture à panneaux de laque. — Je ne me suis pas trompé; mais le maître de cette voiture? — Voilà ce que je cherche depuis trois semaines, répliqua le Chinois. — Et tu as appris enfin?... — J'ai appris beaucoup de choses; mais, par les cieux azurés qu'invoque notre souverain empereur, si tu veux les connaître, il faut que tu m'écoutes.— Parle! parle, dit le facteur suffoqué d'impatience et de joie.

— Tu sais, reprit You-hi, que nous avons à Pékin un tribunal de censeurs chargé d'avertir le fils du ciel quand il se trompe, et de parcourir les provinces pour examiner de quelle manière les mandarins gouvernent le royaume du Milieu. — Sans doute. — Eh bien! il y a un mois qu'un de ces censeurs se trouvait à Canton, et la voiture où tu as reconnu ta fille était la sienne... — Mais comment Marie se trouve-t-elle en son pouvoir. — Ah! voilà par où j'aurais dû commencer l'histoire; et si tu ne m'avais point troublé dans mon récit. — Enfin, qu'est-il arrivé? — Il est arrivé, maître, que le soir où ta fille a disparu, elle a été réellement frappée par des assassins, puis jetée dans le Tigre, comme en faisait foi le mouchoir que l'on t'a rapporté. — Ensuite! interrompit Effendou haletant. — Ensuite le courant l'a poussée près d'un de nos bateaux de fleurs*, d'où elle a été aperçue. — Et on l'a sauvée?... — Mourante à ce qu'il paraît. Heureusement que le censeur Fo-hu se trouvait là. Il a voulu qu'elle fût transportée dans sa demeure, et elle y est revenue à la vie, puisque tu l'as vue peu de temps après. — Et tu as recueilli toi-même ces détails... — Au bateau de fleurs, où tout s'est passé.

Effendou sauta au cou du *haniste*.

— Tu es mon sauveur, You-hi! s'écria-t-il hors de lui; c'est à toi que je devrai ma fille. Mais comment la redemander à celui qui l'a recueillie!

Le négociant chinois secoua la tête.

— Fo-hu consentira d'autant plus difficilement à te la rendre, dit-il, que ses propres enfants sont morts, et

* Espèce de *casinos* flottants, ornés de fleurs, où se trouvent réunis tous les moyens d'amusements, et où les Chinois se rassemblent le soir en partie de plaisir.

que son avarice est insatiable. Il mariera ta fille à quelque mandarin de la cour, moyennant une grosse somme. — Que dis-tu? Mais je demanderai justice à l'empereur. — Et comment lui faire parvenir la supplique? — Tu as raison, reprit le facteur anxieux; si les mandarins servent d'intermédiaires, ils la supprimeront. Mais ne puis-je la confier à des mains sûres?... Toi-même, You-hi, refuserais-tu de la porter à Pékin, si je te promettais... — Ne promets rien, interrompit vivement le marchand; me mêler de cette affaire serait me perdre. — Que veux-tu dire? — As-tu donc oublié que tout rapport avec les étrangers nous était sévèrement interdit, si ce n'est pour notre commerce? Je ne pourrais me charger de ta réclamation sans montrer que j'ai violé la loi imposée aux hommes de la dynastie des Han. — Eh bien! je trouverai quelque autre. — Personne, Effendon! personne! — Mais que puis-je donc faire? s'écria l'Américain éperdu.

You-hi plia les épaules.

— Te contenter de savoir que ta fille est sauvée... — Jamais! s'écria Effendon. J'ai dit souvent que la volonté pouvait remuer des montagnes; le moment est venu de le prouver. Quels que soient les obstacles, je reverrai Marie, ou je succomberai.

§ 4.

Quelques jours après cette conversation, la demeure d'Effendon était vide, et un nouvel agent se trouvait chargé de la direction du comptoir américain. Le facteur avait disparu sans que personne pût savoir ce qu'il était devenu. Quelques-uns le soupçonnaient de s'être embarqué secrètement pour retourner en Amérique; mais l'o-

pinion générale était que, poussé à bout de courage, il avait mis lui-même un terme à ses peines par une mort volontaire.

Or, pendant que l'on discutait à ce sujet dans la factorerie, Effendon, chaussé de sandales en paille de riz, coiffé d'un chapeau pointu ayant dix-huit pouces de bord, et enveloppé dans une longue robe en *daba* *, serrée par une ceinture à laquelle pendaient un couteau, un éventail et une boîte à parfums, était déjà en route pour la ville de Pékin.

En prenant le costume de marchand coréen que nous venons de décrire, il avait eu principalement en vue de justifier sa tournure et son accent étrangers; mais il s'aperçut bientôt que cette précaution était à peine nécessaire. Incapables de soupçonner la témérité de son entreprise, et accoutumés d'ailleurs aux variétés de langages et de physionomies des races qui couvrent l'immense territoire du céleste empire, les Chinois ne prirent point garde à lui; et ce qui, à ses propres yeux, avait paru une folie que l'amour paternel pouvait seul justifier, lui sembla bientôt une entreprise presque facile.

Le désir d'éviter toute rencontre qui eût pu le faire reconnaître, avait décidé Effendon à se rendre à Pékin par eau. Malheureusement cette voie était encore plus lente que sûre; car, bien que les Chinois aient ouvert dans leur pays trois cent cinquante canaux qui sont devenus le moyen presque unique de transport pour les marchandises et les voyageurs, leurs ingénieurs n'ont point encore inventé les écluses, et lorsque la barque arrive à un barrage, il faut l'échouer sur une double cale,

* Étoffe de coton dont on s'habille en Corée.

au haut de laquelle se trouve une machine qui aide à la hisser, puis à la redescendre. Les retards continuels qu'une pareille opération apportait au voyage eussent donc permis au facteur d'examiner en détail le pays qu'il traversait, si son impatience ne l'eût rendu insensible à tout ce qui frappait ses yeux.

C'était pourtant un spectacle aussi riche que curieux. Des milliers de bateaux se croisaient sur le canal, remplis de passagers assis sur des nattes, qui abrégeaient la route en jouant aux cartes, aux dés, ou au *tsoimoi* *. Les deux rives étaient diaprées de blé, de cannes à sucre, de riz ou de cotonniers, et les routes fourmillaient de paysans, à la ceinture desquels pendaient la bourse de tabac, la pierre à fusil et le briquet, ou de femmes portant leurs plus jeunes enfants dans un sac fixé à leurs épaules. Ils passèrent également devant quelques lacs couverts de radeaux de pêcheurs qui faisaient plonger des *leu-tzés* (espèce de cormorans), auxquels ils enlevaient ensuite leur proie.

En arrivant à Nankin, Effendon trouva un grand rassemblement de bourgeois occupés à voir un combat de sauterelles qui donnait occasion à de nombreux paris **.

Le patron de la barque prit aussi dans cette ville un nouveau passager qui, comme Effendon, se rendait à Pékin. C'était le fils d'un pauvre corroyeur, qui, au lieu de continuer la profession de son père, avait voulu parcourir la carrière des lettrés. On sait qu'en Chine toutes les places, tant dans l'ordre civil que dans l'ordre militaire, sont données au concours, et sans égard pour la

* Jeu qui se joue avec les doigts, comme la *mourre*.

** Ces combats sont fort en usage, de même que ceux de grillons, de cailles et de coqs.

classe à laquelle appartient le candidat. Les aspirants qui ne réussissent point dans ces épreuves s'établissent habituellement comme maîtres d'école dans les villes ou dans les bourgs, et facilitent ainsi à de plus jeunes les moyens de se présenter dans la lice à leur tour. C'était grâce à l'un de ces maîtres que le fils du corroyeur avait pu acquérir les connaissances demandées pour l'examen de dernier rang. Quant à l'argent qu'exigeait cet examen, le corroyeur le lui avait procuré en vendant comme esclave un de ses frères, espèce d'idiot auquel il n'avait jamais pu apprendre son métier; car la loi chinoise, semblable à la loi romaine, donne au père la toute propriété de ses enfants et lui permet d'en disposer comme d'une chose. Grâce à ce secours, Tchao (on nommait ainsi le jeune Chinois) avait réussi à se faire recevoir lettré; mais il n'avait encore pu obtenir la place que ce titre lui permettait de remplir.

C'était, du reste, un jeune homme remuant, causeur, officieux, et toujours en quête d'une occasion qui pût lui être profitable.

Quelques heures après son embarquement, il était déjà familier avec Effendon, et lui avait raconté toute son histoire.

— Jusqu'à présent on ne m'a rien accordé, continua-t-il; mais, ainsi que le sage l'a dit, l'homme est un petit ciel et une petite terre soumis à mille variations; que je fasse seulement le premier pas, le reste ira tout seul. Tu es mon ami, Kang-ko (c'était le nom pris par Effendon); je puis te dire mon plan. Tu sais que le *dessous du ciel* (l'empire chinois) est partagé en dix-neuf provinces qui ont chacune plusieurs *fous* (départements), de même que chaque *fou* se divise en *tcheous* (arrondissements), et ceux-ci en *lians* (cantons). Mon titre de

lettré me permet d'administrer un de ces derniers. Si je montre de l'habileté, mon nom sera recommandé sur le livre du *li-pou* *, et j'avancerai rapidement. Je puis dans peu d'années remonter de degré en degré les neuf classes, et arriver à porter le bouton de pierre précieuse. Que je réussisse donc à acheter de quelque vieux gouverneur le droit de le remplacer, et le reste sera facile. Seulement, pour cet achat il faut une forte somme, et c'est afin de la gagner que je me rends à Pékin, où les moyens de fortune sont plus nombreux. — Et que comptes-tu faire? demanda Effendon. — Tout ce qui pourra me procurer des *liangs;* car rien ne me coûtera pour en gagner.

Cependant, à mesure qu'ils approchaient de Pékin, le nombre des barques augmentait sur le canal et ralentissait encore leur course. Ils apercevaient, de loin en loin, d'immenses villes carrées entourées de fortifications que dominaient des arcs de triomphe, des *tas* **, et les hautes tours des monastères de bonzes. A quelque distance de ces villes se trouvaient les cimetières, où les tombeaux de différentes formes et ornés de pyramides, de statues d'hommes, d'effigies d'animaux, étaient, pour la plupart, entourés de thuyas et de cyprès. En passant devant ces champs de repos, Effendon fut témoin de plusieurs cérémonies funèbres que les Chinois célèbrent avec une grande pompe, la vénération pour les morts et

* Il y a six tribunaux ou conseils supérieurs établis à Pékin, et qui sont de véritables ministères. Le *li-pou* correspond à notre ministère de l'intérieur.

** On appelle *tas* ces bâtiments à cinq ou six étages, avec autant de toits avancés, que nous voyons dans toutes les peintures chinoises. On en ignore la destination.

le respect pour les parents étant les seules vertus religieuses qui leur soient enseignées. Dans ces cérémonies, les bonzes précèdent le cercueil porté par une vingtaine d'hommes, et surmonté d'un baldaquin. Derrière vient une litière dorée, autour de laquelle on brûle des parfums, et où se trouve une tablette portant les noms et les titres du mort, tels qu'ils doivent être inscrits sur la tombe. Les enfants suivent, coiffés d'un bonnet particulier, et revêtus, par-dessus leurs habits, d'nne robe de grosse toile. Arrivé au lieu choisi pour l'inhumation, on dépose le corps dans une fosse profonde, on le recouvre de terre mêlée de chaux, et, après avoir planté tout autour des bougies parfumées et des étendards coloriés, on se met à brûler, en l'honneur du mort, des chevaux, des habits ou des hommes de papier. Tout se termine enfin par un repas composé de mets précédemment déposés sur la tombe; et lorsqu'il est achevé, les parents regagnent leur demeure, emportant la tablette dont nous avons parlé. Ils la placent chez eux, près de l'autel consacré aux génies domestiques, et la parfument d'encens deux fois par année.

A quelques *li* * de Pékin, les embarras qui se multipliaient sur le canal devinrent tels, que les deux voyageurs préférèrent descendre et suivre à pied la route pavée de granit qui conduit à la capitale du *Céleste Empire*.

Au moment d'y arriver, ils furent pourtant arrêtés de nouveau par une revue de troupes qui interceptaient toutes les issues. Effendon essaya en vain de se faire un passage entre les bataillons, il fut repoussé à coups de bambou par les hommes de police, chargés de mainte-

* Mesure chinoise. Il faut dix *li* pour faire une lieue.

nir les spectateurs. Il fallut donc attendre patiemment la fin de la revue. Tchao, qui trouvait partout l'occasion de parler et de montrer ses connaissances, profita de ce retard pour expliquer le système militaire de la Chine à son compagnon coréen. Il lui apprit que le *fils du ciel* avait à ses ordres plus d'un million de soldats, tant Chinois que Mongols et Mantchous. Ces soldats, qui se mariaient et se succédaient de père en fils, étaient dispersés dans les deux mille villes fortifiées de l'empire, où ils recevaient de l'État une solde et une certaine quantité de terre qu'ils cultivaient à leur profit. Leur armement était fort varié : il y avait des cavaliers qui combattaient avec des fouets armés de pointes de fer; d'autres corps étaient fournis de fusils à mèche, d'autres de lances et de javelots; mais la majorité de l'armée se composait de soldats semblables à ceux que l'on passait en revue. Or, ceux-ci portaient une double tunique, une cotte de mailles en nankin, ornée de plaques de métal, un casque en fer, surmonté d'une houppe de crins coloriés, un sabre, un arc, un carquois et une petite boîte où se trouvaient leurs cordes et leurs dards de rechange.

Tchao montra à Effendon quelques bataillons d'élite appelés les *tigres de guerre*, à cause de leur costume d'une seule pièce, collant, zébré et surmonté d'un capuchon à oreilles, qui leur donnait quelque ressemblance avec cet animal féroce. Ils étaient armés d'un cimeterre et d'un bouclier de bambous.

Le défilé achevé, les deux voyageurs purent enfin reprendre leur route, et ils ne tardèrent pas à apercevoir les murs de Pékin, hauts de trente pieds, entourés d'un fossé, et défendus, de loin en loin, par de grandes tours.

Effendon sentit son cœur battre en entrant dans la capitale chinoise. Il avait atteint le but de son voyage; il respirait le même air que sa fille! Quelles que fussent les difficultés qui lui restaient encore à vaincre, ce premier succès lui prouvait ce que peut le courage. Aussi son cœur commençait-il à reprendre espérance, et ce fut avec une disposition presque joyeuse qu'il s'engagea dans les rues de la grande capitale chinoise.

Ces rues tirées au cordeau, larges de trente toises, et s'étendant à perte de vue, étaient encombrées d'une foule si nombreuse qu'il fallait ralentir le pas dès qu'on y était entré. Elles étaient pleines de marchands de comestibles en plein vent, de colporteurs ayant leurs denrées posées sur les deux plateaux d'une espèce de balance dont le fléau était appuyé sur leurs épaules, de forgerons et de savetiers allant d'un lieu à l'autre avec leur étalage portatif, de barbiers qui appelaient les pratiques au bruit d'une pincette d'acier, ou qui les rasaient avec un instrument triangulaire, peignaient leurs sourcils et leur brossaient les épaules. Des deux côtés s'élevaient des maisons en bois peint, décorées à leur sommet de boules vernies, et au premier étage d'une galerie couverte. Les rez-de-chaussée étaient tous occupés par des marchands qui appelaient les acheteurs en frappant sur des *gongs* retentissants. Effendon observa que chaque quartier avait son commerce spécial, et chaque boutique son mât orné de banderoles au-dessous desquelles des enseignes rouges ou noires étalaient en lettres d'or les noms des marchands, leurs généalogies, leurs vertus et celles de leurs marchandises. De loin en loin s'élevaient des *paysangs* (arcs de triomphe) de bois sculpté, et percés de trois portes qui rappelaient un grand événement, des colonnes sur lesquelles se lisaient des inscriptions en l'honneur

de quelques hommes célèbres, enfin, des corps de garde fortifiés, tout garnis d'étendards. Malgré la foule qui encombrait les rues, on apercevait presque devant chaque porte des jeunes gens occupés à jouer au volant, que la plupart renvoyaient fort adroitement avec la tête, les coudes ou le genou. Tchao, qui était déjà venu à Pékin, jouissait de l'étonnement dont son compagnon ne pouvait se défendre.

— Ce n'est encore rien que tout cela, disait-il avec cette espèce d'orgueil que l'on met à faire les honneurs du pays que l'on connaît à l'étranger qui y arrive; il faudrait voir la demeure impériale, où se trouve le grand palais entouré d'eau auquel conduit un pont de jaspe représentant un dragon; puis le *temple du ciel*, dont la salle principale, soutenue par quatre-vingt-deux colonnes peintes en or et en azur, représente la voûte céleste; les temples consacrés à Fou-hi et à Con-fut-zée; enfin la grande imprimerie impériale, la bibliothèque, le tribunal pour les médecins, la maison des enfants trouvés, et celle pour l'inoculation et la vaccine. Pékin est un monde qui demanderait la vie d'un homme pour être bien connu; car les deux villes chinoise et mantchou qui le composent, réunissent près de deux millions d'habitants.

Tout en parlant ainsi, le jeune lettré s'était dirigé vers une auberge où il avait déjà logé, et Effendon le suivit. En y réfléchissant, il avait pensé que l'activité remuante de Tchao et sa connaissance de Pékin pouvaient lui être utiles pour la recherche qu'il allait commencer. En conséquence, dès le soir même, il lui apprit quel était le but de son voyage, et lui demanda si, moyennant une récompense, il voulait l'aider dans cette tâche.

Le jeune lettré accepta avec sa vivacité ordinaire, et

le lendemain il se mit en campagne après avoir reçu les instructions du facteur.

Plusieurs jours furent employés par Tchao et par Effendon à prendre les renseignements dont ce dernier avait besoin; mais enfin le jeune lettré, qui avait lié connaissance avec les domestiques du censeur Fo-hu, vint en triomphe annoncer au facteur que le vieux mandarin avait bien chez lui une jeune muette qu'il faisait passer pour sa fille, et qu'il avait ramenée de son dernier voyage à Canton.

Ces détails ne permettaient guère de doute; cependant l'Américain voulut acquérir une certitude, et écrivit un billet que Tchao se chargea de faire parvenir à Marie. Il revint effectivement, le soir même, avec quelques lignes écrites à la hâte par la jeune fille, qui implorait l'appui de son père.

La vue de cette écriture produisit sur celui-ci une impression impossible à rendre. Malgré tous les indices, il avait jusqu'alors conservé une sorte de doute sur la vie de sa fille; il ne pouvait renoncer à cette espérance ni y croire complétement, il avait peur de prendre ses désirs pour des raisons; mais maintenant la preuve était sous ses yeux; il voyait, il touchait ces caractères que Marie avait tracés, il les couvrait de baisers et de larmes.

— Conduis-moi chez cet homme, dit-il à Tchao lorsqu'il eut relu deux ou trois fois la lettre; je veux qu'il me rende ma fille aujourd'hui même. — J'ai peur qu'il ne te refuse, fit observer le lettré. — Pourquoi cela? — Parce que nous touchons au moment où l'empereur se fait présenter les filles ou les nièces de ses principaux mandarins et épouse les plus belles. Si ta fille était choisie, ce serait pour Fo-hu une cause de richesse et de puissance. — Ah! courons, s'écria Effendon; je les forcerai bien à reconnaître mes droits.

Cependant, lorsqu'il arriva chez le censeur on refusa de le recevoir; tout ce qu'il put obtenir fut de laisser une lettre dans laquelle il réclamait sa fille. Il revint une heure après pour chercher une réponse; mais les serviteurs de Fo-hu le chassèrent comme un imposteur, en lui déclarant qu'ils avaient ordre de le livrer aux gens de police s'il osait se représenter.

Effendon n'essaya point une résistance inutile; il se fit indiquer sur-le-champ la demeure du juge, et courut lui porter sa plainte.

Grâce à de riches présents, l'affaire n'eut point à subir de retards, et le censeur fut appelé à comparaître dès le jour suivant. Le facteur avait d'abord espéré s'appuyer sur le témoignage de Tchao; mais à la nouvelle du procès, celui-ci s'était prudemment éclipsé, et tous les efforts d'Effendon pour le retrouver furent inutiles. Il se présenta donc seul devant le juge, et se trouva en présence du ravisseur de Marie.

C'était un petit vieillard à barbe blanche, à l'air avide et rusé; il tenait à la main un bâton de bois précieux entouré de caractères dorés, et portait le costume d'État, composé d'une robe de soie ornée de deux griffons, de bottes à pointes courbées, et d'un chapeau de feutre violet, surmonté d'une pierre précieuse, qui indiquait sa dignité.

Effendon interpellé par le juge répéta son histoire telle qu'il l'avait arrangée, et raconta les circonstances qui lui avaient révélé la présence de sa fille chez le censeur (sans parler toutefois du billet qu'il avait reçu d'elle), et finit par demander qu'elle lui fût rendue.

Fo-hu prit la parole à son tour. Il commença par s'étonner de l'audace de cet inconnu qui osait s'attaquer à un des premiers dignitaires de l'Empire Céleste. Il déclara

que sa requête devait être marquée du signe *sie* (faux, menteur), et fit approcher plusieurs de ses esclaves, qui, après avoir frappé la terre de leur front, affirmèrent que la jeune fille qui habitait chez leur maître était bien sa nièce, née d'un frère qu'il avait eu à Canton et qui venait d'y mourir.

Mais Effendon ne se laissa point effrayer par ces témoignages, et maintenant son affirmation avec une hardiesse qui étonna le juge, il demanda que la muette fût conduite au tribunal et qu'elle décidât elle-même la contestation.

— Si elle est la nièce de Fo-hu, dit-il, elle ne peut me connaître, et, bien qu'elle soit privée de la parole, ses gestes prouveront suffisamment que je suis pour elle un étranger; si, au contraire, vous la voyez s'élancer vers moi et repousser cet homme, vous ne pourrez douter de la vérité de ma réclamation.

Fo-hu pâlit à cette proposition, et objecta l'indécence qu'il y aurait à faire paraître en public une femme de noble famille.

— Qu'elle vienne voilée, s'écria Effendon; mais qu'elle vienne, car elle seule peut décider entre nous.

Le juge, ayant approuvé l'expédien, ordonna à ses huissiers de se rendre à la demeure du censeur pour en ramener sa nièce ; et Fo-hu paraissant enfin accepter l'épreuve de bonne grâce, leur donna pour conducteur un de ses esclaves auquel il fit, tout bas, quelques recommandations. Effendon occupé à parler au juge ne s'en aperçut pas.

Après une assez longue attente, les gens qui avaient été envoyés reparurent. L'esclave et Fo-hu échangèrent un regard.

— Avez-vous trouvé celle que vons cherchiez? demanda le juge. — Elle est à la porte de ton tribunal, ré-

pondirent les huissiers. — Ah! qu'elle entre! qu'elle entre, s'écria Effendon, qui ne pouvait maîtriser son émotion.

Mais Fo-hu fit signe d'arrêter.

— Avant que cet essai t'éclaire, dit-il au juge, j'ai une demande à t'adresser. — Parle.— Si cette jeune fille me reconnaît pour son oncle, cet homme est un imposteur. — Sans aucun doute. — Je demande donc, dans ce cas, qu'il subisse une punition exemplaire, afin de prouver à tous, comme dit le poëte, que la mauvaise action apporte sa punition aussi sûrement que le bouton du pêcher produit sa fleur. — Ceci est juste, répliqua le juge, et sera exécuté selon ton désir; mais voyons d'abord cette jeune fille.

Les huissiers allèrent ouvrir la porte et la firent avancer.

Effendon fit un brusque mouvement pour s'élancer à sa rencontre; mais il s'arrêta tout à coup avec un geste de surprise. Cette taille courte, cette démarche oscillante, ces mains aux ongles allongés, ce n'étaient ni les mains, ni la démarche, ni la taille de sa fille!

— Marie! s'écria-t-il tremblant et les bras tendus.

La jeune fille le regarda, parut effrayée, et passant rapidement près de lui, elle alla se jeter dans les bras de Fo-hu, comme si elle eût voulu se mettre sous sa protection.

— Tu le vois, dit le censeur triomphant, elle ne te connaît point. — C'est impossible, s'écria Effendon, qui luttait contre son propre doute. Marie! Marie!

Et s'élançant vers la jeune fille, il lui arracha le voile qui couvrait ses traits!... Mais il recula aussitôt avec un cri de douleur : ces traits lui étaient inconnus!

Il s'ensuivit un moment de confusion qui suspendit la

séance. La jeune fille effrayée et confuse s'était cachée le visage dans ses mains. Fo-hu réclamait la punition de l'insolent imposteur, et le juge criait aux huissiers de l'arrêter. La chose était facile, car Effendon se tenait à la même place, immobile, muet, et pour ainsi dire écrasé sous le poids du douloureux désappointement qui venait de le frapper. Cependant, lorsqu'il se sentit saisir, il releva la tête et retrouva une partie de sa présence d'esprit. Il voulut élever des doutes sur la sincérité de l'épreuve; il demanda que de nouvelles recherches fussent faites chez Fo-hu; mais le juge l'interrompit en déclarant que son imposture était suffisamment manifeste.

— Et comme j'ai promis une punition exemplaire, ajouta-t-il, je te condamne, toi Kan-ho, à porter le *tcha* pendant les deux années que tu passeras dans les prisons de l'État. Que ceci soit exécuté.

Le supplice du *tcha* ou *cangue* est l'un des plus usités dans l'Empire-Céleste. L'instrument de torture qui a reçu ce nom est une sorte de charpente composée de deux pièces échancrées vers le milieu; on introduit le cou du condamné dans ces échancrures, puis, les deux pièces étant rejointes, le juge y appose son sceau et son arrêt, afin d'empêcher de les rouvrir. Le *tcha* forme ainsi une sorte de collier qui varie, pour le poids, depuis soixante jusqu'à deux cents livres, et suit partout le malheureux patient. Un geôlier, armé d'un fouet, le promène ainsi chaque jour dans les rues, exposé aux huées de la populace, et le ramène le soir à la prison.

Effendon, qui venait de subir une de ces promenades, était arrivé avec son gardien à l'extrémité des faubourgs de la ville, près de l'un des canaux qui servent à y conduire les denrées des différents points de la campagne. Là, épuisé par la souffrance, il s'accroupit à terre et

s'évanouit. Le geôlier voulut en vain le forcer à se relever en le frappant, Effendon demeura immobile.

— Je l'aurais cru plus fort, murmura l'homme au fouet en le regardant; que vais-je faire maintenant de cette masse sans mouvement?

Il promena les yeux autour de lui pour chercher quelqu'un qui pût l'aider à relever le facteur; mais le lieu était solitaire, et la nuit qui commençait à descendre ne permettait de voir qu'à quelques pas. Le geôlier se résigna à attendre, et s'assit près de son prisonnier.

Dans ce moment un bruit de rames se fit entendre sur le canal, et une *loche* accosta. Deux hommes en sortirent vêtus de la chemise blanche, du large pantalon, de la blouse boutonnée au côté, du chapeau de paille pointu, qui indiquent les bateliers, et portant un fardeau qu'ils déposèrent à quelques pas.

Le geôlier, qui avait relevé la tête, reconnut le cadavre d'un noyé.

— Par les génies de l'eau! s'écria-t-il avec un sourire grossier, vous avez péché là un gros poisson! — Et qui ne nous enrichira guère, répliqua un des bateliers. — N'avez-vous donc rien trouvé sur le mort? — Rien que cette petite cassette renfermant une fiole de drogues et des papiers. — Au fait, son costume indique un médecin. — Qui ne guérira plus personne. — Voici pourtant un patient qui en aurait besoin, je ne sais comment le reconduire à la prison.

Les bateliers tournèrent les yeux et aperçurent alors Effendon.

— Ah! tu as quelqu'un à ton collier de bois, dirent-ils en s'approchant. — Un riche marchand de Canton, répondit le gardien avec une sorte d'orgueil. — Riche! répétèrent les bateliers, pourquoi donc alors n'a-t-il pas acheté un remplaçant?

Effendon, que la fraîcheur du soir avait ranimé, tressaillit à ce mot.

— Est-il vrai qu'un autre puisse prendre ma place? demanda-t-il étonné. — Si tu peux y décider quelqu'un, répliqua le geôlier. — Mais comment trouver un homme qui y consente? — On en trouve bien qui se font décapiter pour le condamné, objecta le batelier.

Les yeux du facteur brillèrent; il fit un effort, et se redressant malgré le *tcha* dont le poids l'écrasait :

— Qui de vous veut subir ma peine? demanda-t-il, et je l'enrichis pour sa vie entière! — Combien de temps dois-tu porter le grand *tcha*? demandèrent les bateliers. — Deux années.

Ils secouèrent la tête.

— Aucun homme n'y résisterait, reprirent-ils; mieux vaudrait la mort sur le billot. — A moins qu'on ne permette parfois au prisonnier de déposer son collier, fit observer le gardien avec un clignement d'yeux significatif. — Mais le moyen, quand la clef du *tcha* est aux mains des juges? — On peut en avoir une seconde. — Et le cachet! — On le soulève sans le rompre. — Peux-tu vraiment faire ce que tu dis? s'écria Effendon. — Pour un taël!

Le facteur fouilla dans ses vêtements et jeta la somme demandée aux pieds du gardien. Celui-ci se mit aussitôt à l'œuvre, et, au bout d'un instant, le *tcha* fut entr'ouvert.

En se sentant libre, Effendon jeta un cri de joie et se leva d'un bond.

— Un instant, cria le geôlier qui le saisit par le bras; je t'ai montré ce que je savais faire, mais il faut maintenant que tu replaces ton cou dans ce collier. — Non, s'écria le facteur, car j'ai trouvé un remplaçant. — Et

qui donc? — Ce cadavre! — Que dis-tu? — Je dis que tu vas lui passer au cou ton grand *tcha*. Arrivé d'aujourd'hui à la prison, nul ne m'y connaît encore, et nul ne s'apercevra du changement. Revêts le mort de mes vêtements, déclare que j'ai succombé, et on ne pourra soupçonner la substitution. — C'est impossible, dit le gardien, si on allait découvrir... — Je te donne cent taëls! — Cent taëls! — Et autant à ces deux compagnons pour se taire. — Affaire faite! s'écrièrent joyeusement les bateliers.

Le gardien voulut opposer quelques objections; mais ils lui représentèrent vivement que c'était pour eux une occasion unique de s'enrichir, et il finit par se laisser persuader. Effendon leur remit la somme convenue en billets sur le *hou-pou*, et l'on procéda tout de suite au changement d'habits. Le facteur revêtit la robe du noyé, prit la petite cassette que les bateliers lui donnèrent, et s'échappa, ne pouvant croire lui-même à sa miraculeuse délivrance.

Il suivit quelque temps le faubourg en marchant aussi vite qu'il le pouvait; mais arrivé à la porte de la ville mantchoue, les forces lui manquèrent, et il fut obligé de s'asseoir près de la lanterne qui en éclairait l'entrée.

Après quelques instants de repos, il se rappela la cassette qu'il portait, et l'ouvrit. Ainsi que l'avaient dit les bateliers, elle ne renfermait qu'une petite bouteille de bronze soigneusement fermée et quelques papiers. Ceux qu'Effendon parcourut d'abord renfermaient des formules de différents poisons avec l'indication de leurs effets; enfin le dernier était une lettre adressée au médecin Wang-ti, et dans laquelle on le pressait de se rendre à Pékin *pour le grand projet qui lui avait été communiqué.*

Effendon relisait cette lettre pour la seconde fois, et cherchait à deviner quel pouvait être ce projet, lorsqu'en levant les yeux il aperçut deux hommes qui se tenaient à quelques pas avec des lanternes, et qui semblaient l'examiner. Inquiet de leur attention, le facteur se leva pour continuer sa route en se hâtant de replacer les papiers dans la cassette; mais l'un des porteurs de lanterne, qui s'était approché, aperçut le nom gravé sur celle-ci.

— C'est lui, dit-il à demi-voix, et en faisant signe à son compagnon. — Qui es-tu, et que veux-tu de moi? demanda Effendon troublé. — Ton nom n'est-il pas Wang-ti? murmura le Chinois. — Que t'importe? — Tu es médecin. — Peut-être. — Et tu arrives de Pao? — Eh bien! — Nous sommes envoyés au-devant de toi par Fo-hu. — Fo-hu! répéta Effendon en tressaillant. — Viens! il t'attend.

Le facteur hésita; pendant ce temps une litière s'était approchée; les deux Chinois l'enlevèrent, et après l'y avoir assis, donnèrent le signal aux porteurs qui partirent au pas de course.

Effendon voulut d'abord s'élancer au dehors; mais la pensée de sa fille l'arrêta. La méprise qui avait lieu allait le rapprocher d'elle, et lui fournirait peut-être les moyens de la voir!... Il résolut de profiter de ce hasard inattendu, en jouant aussi longtemps qu'il le pourrait le rôle de celui dont il portait les dépouilles.

Laissons-le donc conduire chez Fo-hu, et passant sous silence l'entretien qu'il eut avec le censeur et qui dura une partie de la nuit, transportons-nous au lendemain matin dans l'habitation impériale du *jardin rond*, situé à quelques *li* de Pékin.

§ 3.

Yuen-ming-yuen (*le jardin rond et resplendissant*), où *le fils du ciel* passe habituellement les plus beaux jours de l'année, est moins une demeure d'été qu'une ville de palais. On en compte jusqu'à cent à colonnes de cèdre, à charpentes dorées, aux tuiles peintes de mille couleurs, et séparés l'un de l'autre par des cours magnifiques ou des jardins. Ceux-ci, qui occupent un espace de près de cent mille arpents, sont entrecoupés de lacs artificiels traversés par des ponts de porcelaine, de collines surmontées de tours crénelées, de rochers couverts de kiosques, de belvédères, de pavillons si nombreux que leurs clochettes de cristal, agitées par le vent, font entendre sur tous les points leur musique vibrante et bizarre.

Or, ce jour-là, le souverain empereur recevait les grands de l'empire dans l'appartement particulier où se trouvait son trône, appelé *la demeure du ciel serein.* Devant la porte de la salle se tenaient vingt-deux jeunes seigneurs ayant à la main des parasols jaunes, quelques autres tenant des soleils ou des croissants d'or, et un plus grand nombre portant des cannes à houppes bigarrées, des bannières au dragon, des haches, des hallebardes ou des massues dorées. Vis-à-vis de la porte d'entrée étaient rangées vingt pierres encadrant des tablettes de cuivre sur lesquelles se trouvait indiqué le cérémonial à suivre lorsque l'on se présentait devant l'empereur.

Au fond de la salle, sur une estrade élevée, on apercevait le trône auquel on arrivait par un escalier d'albâtre artistement ouvré. Ce trône, soutenu par deux

dragons d'or massif, était entièrement couvert de pierres précieuses.

L'empereur venait de s'y asseoir. Son costume se composait d'une tunique de zibeline recouvrant une longue robe de soie jaune sur laquelle se voyait le dragon aux cinq griffes, brodé en pierreries, et d'un bonnet en peau de renard que surmontait une perle d'une grosseur prodigieuse. Il était entouré des princes du sang et de plusieurs gouverneurs de province auxquels on venait de distribuer du thé dans de petites tasses de bois. Quant à lui, l'œil vague et le front soucieux, il buvait à petits coups, dans un vase d'or, du lait de fèves*, qu'un échanson venait de lui présenter à genoux.

Bien qu'il fût encore jeune, ses traits étaient déjà flétris, sa taille courbée, et quelque mal secret semblait tarir prématurément chez lui les sources de la vie. Il sortit pourtant de l'espèce de rêverie dans laquelle il était tombé en entendant le héraut jeter le cri :

— Allez et présentez-vous devant le trône.

Les principaux mandarins de la cour venaient en effet d'entrer, et commençaient à se prosterner devant l'estrade, lorsque la foule s'ouvrit tout à coup et laissa paraître le censeur Fo-hu tenant par la main Effendon qui avait revêtu un costume nouveau et magnifique.

Tous deux s'agenouillèrent devant le trône et inclinèrent leurs fronts jusqu'à terre; mais à la vue du censeur et de son compagnon, l'empereur tressaillit : il fit un signe, et tous deux furent amenés sur l'estrade près de lui.

—Est-ce là le médecin que tu m'as annoncé? demanda-t-il vivement à Fo-hu. — C'est lui, fils du ciel! répliqua

* Extrait de la graine du cytise des Indes.

le mandarin. — Tu me garantis sa science? — La province d'Ordos, dont mon frère a été nommé gouverneur par toi, est pleine de miracles de cet homme.

L'empereur se tourna vers le prétendu médecin.

— Et toi, dit-il, espères-tu pouvoir me rendre la force et la santé? — Je l'espère, répondit Effendon, pourvu que tu aies confiance en ton esclave. — Que faut-il faire? reprit le malade avec cette soumission que donne la souffrance; je suis prêt à tout, je t'obéirai en tout; éteins seulement le feu qui me brûle ici, et je te rendrai plus riche que tous les mandarins de l'empire du Milieu. Mais parle sans retard, car la douleur ne me laisse aucune trêve.— Avant de t'apporter aucun soulagement, répondit Effendon, il faut que ton esclave t'interroge sans témoins.

L'empereur fit un geste, et tous les courtisans qui se trouvaient près de lui quittèrent l'estrade.

Lorsqu'ils furent assez éloignés pour ne pouvoir entendre, le facteur se pencha vers l'empereur, et baissant la voix :

— On te trompe, grand prince! lui dit-il; et c'est le ciel qui m'a envoyé vers toi pour te sauver! mais ne m'interromps pas, ajouta-t-il en voyant le mouvement que fit l'empereur; ne te trouble point, ne pousse pas un cri, ne fais pas un geste qui puisse donner des soupçons, car on nous regarde. — Que sais-tu donc? demanda le prince inquiet. — Je sais que l'on veut ta mort.—A moi!— Une partie des mandarins de ta cour conspirent pour élever au trône ton successeur; et voilà pourquoi ta santé s'est subitement évanouie. — Ah! j'avais donc raison quand je soupçonnais le poison! s'écria l'empereur. —Oui, reprit Effendon; mais tes soupçons les ont effrayés, et comme ils ont appris que le médecin Wang-ti connaissait des moyens plus subtils qui ne laissaient aucune trace, et conduisaient le

malade à la tombe par une agonie qui ressemblait à la convalescence, ils se sont adressés à lui... — Ainsi ils ne t'appelaient ici que pour assurer ma perte! interrompit l'empereur, que cette révélation inattendue avait jeté dans une surprise mêlée de douleur et d'indignation; et tu ne connais pas les noms de ces infâmes?— Fo-hu seul m'a parlé; c'est à lui que j'ai promis de te verser aujourd'hui même le remède qui doit assurer leurs projets.

L'empereur garda un instant le silence, et semblait réfléchir profondément; enfin ses traits s'animèrent tout à coup, un éclair de triomphe presque joyeux traversa son regard, et se tournant vers Effendon :

— Tu as ce remède? demanda-t-il.

Le facteur montra la fiole de bronze renfermée dans la cassette du médecin.

— Remplis ce vase, dit l'empereur en lui tendant la coupe dans laquelle il avait bu son lait de fèves.

Effendon obéit. Alors le prince fit un signe, et tous les mandarins s'étant approchés, il reprit à haute voix :

— Les fils de la dynastie de Han sont protégés du ciel, et une grande bénédiction vient de descendre sur eux. — Qu'est-il donc arrivé? demandèrent toutes les voix.— Regardez cet homme, reprit l'empereur, et adorez-le comme un dieu protecteur; car sa science a découvert un breuvage qui non-seulement soulage toute maladie, mais fait refleurir en nous la vie, comme l'été fait refleurir les bourgeons.

Tous les yeux se tournèrent sur Effendon, et un long murmure d'admiration s'éleva dans la foule des courtisans.

— Ce breuvage, reprit l'empereur, je pourrais le réserver pour moi seul; mais il a été dit que le souverain maître devait être comme une rosée bienfaisante pour ses

sujets. C'est pourquoi je veux que mes fidèles serviteurs aient leur part du trésor de vie.

Et saisissant la coupe :

— Qu'ils approchent donc, ajouta-t-il, tous ceux qui veulent puiser comme moi dans cette coupe la santé, la force et la jeunesse.

Il y eut à ces mots un grand mouvement dans la foule des courtisans. Tous ceux qui ignoraient le complot s'avancèrent avec empressement vers l'estrade, tandis que les autres restaient en arrière, en se jetant des regards inquiets. L'empereur les compta de l'œil : c'étaient les plus hauts officiers de l'empire! Il les appela par leurs noms.

— Pourquoi les plus nobles ne passent-ils point les premiers? demanda-t-il en soulevant la coupe d'or. Avance, avance, Fo-hu! c'est par toi que je veux commencer...

Le censeur, pâle et chancelant, fit quelques pas vers le trône; mais tout à coup il s'arrêta, étendit les mains et tomba à genoux en s'écriant que le médecin était un imposteur. Ses complices l'imitèrent. Alors l'empereur se leva menaçant, et s'écria d'une voix terrible :

— Le ciel a marqué le signe *tao* sur votre front * ! Moi, qui suis le père et la mère de mon peuple, vous m'aviez entouré de vos ruses comme d'un filet, et vous y voilà pris vous-mêmes. Que les cieux azurés en soient bénis! Et vous, soldats, arrêtez ces empoisonneurs, et que la torture les force à l'aveu de leur crime.

A ces mots, les gardes accoururent des portes de la salle, s'emparèrent de Fo-hu et de ses compagnons qui furent emmenés.

* Signe des traitres.

Le reste de la cour semblait saisie d'épouvante. Il y eut un moment de trouble, pendant lequel le cérémonial d'usage fut oublié. Les plus fidèles serviteurs de l'empereur avaient entouré le trône, s'informant des détails du complot, et exprimant tout haut leur horreur. Enfin les yeux se reportèrent sur Effendon, qui, dans le premier moment, avait été oublié, et l'empereur, lui faisant signe d'approcher :

— Viens, toi qui m'as sauvé! dit-il avec bonté; viens, fidèle Wang-ti! et quels que soient tes désirs, exprime-les, ils seront accomplis.

Le facteur s'agenouilla.

— Commence donc par me pardonner de t'avoir trompé, dit-il; car je ne suis point médecin, et mon nom n'est pas Wang ti. Tu vois devant toi, fils du ciel, un barbare étranger qui a bravé tous les périls pour venir te demander justice.

Il raconta alors en détail sa propre histoire sans rien déguiser, et tout le monde l'écouta avec étonnement et admiration. Enfin, quand il eut achevé, l'empereur lui fit signe de se lever, et le regardant avec bonté :

— Le sage excuse le tigre qui déchire le chasseur pour sauver ses petits, dit-il; on peut donc te pardonner d'avoir violé les lois du *dessous du ciel* pour ta fille. Il est dit d'ailleurs que le souverain empereur doit être une fontaine de délices pour tous ceux qui l'approchent. Relève-toi et reviens à l'espérance, car si celle que tu cherches respire encore, elle te sera rendue.

. . . .

Cette promesse fut tenue, et un mois après, Effendon cingla vers l'Amérique avec Marie, dont la tendresse pour son père semblait encore avoir grandi. Elle avait en effet compris l'étendue de ce dévouement qui avait

surmonté tous les obstacles et vaincu pour ainsi dire les impossibilités. Aussi, lorsque l'on parlait devant elle d'entreprises difficiles, au succès desquelles le vulgaire refuse de croire, et qu'Effendon répétait selon son habitude :

— Avec la volonté on remue des montagnes !

La muette ne manquait jamais d'ajouter un signe qui voulait dire :

— Et on les transporte avec l'amour !

QUATRIÈME RÉCIT.

—

La troque.

§ 1.

On était aux derniers jours du mois d'août, et le beau fleuve de la *Sanaga*, grossi par les pluies des mois précédents, commençait à rentrer dans son lit *. On voyait les campagnes, qui venaient de sortir des eaux, couvertes encore d'un limon humide. Les troupeaux, précédemment chassés sur les montagnes par l'inondation, redescendaient au fleuve de toutes parts, et les éléphants se mon-

* Les pluies commencent dans la Sénégambie vers la fin de mai, et durent jusqu'en juin. Les eaux de la Sanaga (ou Sénégal) grandissent alors jusqu'en août, puis diminuent jusqu'en septembre.

traient par troupes à la lisière des bois, poussant leurs cris sauvages, et brisant, avec leurs trompes, les tiges des jeunes palmiers.

Quant à la végétation, elle était dans toute sa plendeur. Les ébéniers, les mahots et les *apes,* chargés de singes ou d'oiseaux, formaient, le long du fleuve, une sorte de bordure mouvante que diapraient des fleurs gigantesques. Au loin s'étendaient des prairies dont l'herbe était si haute, qu'un homme à cheval y eût disparu tout entier. Çà et là quelques villages entourés de palissades montraient leurs toits pointus, couverts de feuilles de balisier, et des *almadies,* à voiles de coton, descendaient les affluents de la *Sanaga,* se dirigeant toutes vers une sorte de baie qu'annonçaient de loin deux potences auxquelles étaient suspendues des calebasses de différentes grosseurs.

Là venait de s'établir un de ces marchés improvisés par les nègres, loin des comptoirs français, pour *la troque* de l'ivoire, de la gomme, de l'or et des esclaves. Une grande barque pontée, d'environ cent tonneaux, se tenait à l'ancre vers le milieu du fleuve, avec le pavillon blanc à son pic. Elle était commandée par le capitaine Jean Lescot, de Dieppe, qui avait acheté de la Compagnie du Sénégal * le droit de commercer jusqu'à Mankanet. Obligé de laisser à Saint-Louis son navire, qui n'eût pu remonter la *Sanaga,* il avait fait construire cette grande barque avec laquelle il était parvenu jusqu'à l'embouchure de la rivière *Fatmé,* où il avait ouvert la troque avec les Yalofs, les Foulis et les Mandingos.

* Compagnie composée de marchands de Rouen, à laquelle était accordé le privilége exclusif du commerce d'Afrique.

Les marchands de l'intérieur, avertis de sa présence, étaient arrivés, les uns avec des troupes d'esclaves liés deux à deux par une corde de cuir, et portant sur la tête une dent d'éléphant; d'autres avec des chameaux chargés de gomme ou de *bomba* (bois de santal); d'autres enfin avec des ânes portant, dans de doubles mannequins, des fruits, du vin de palme et du maïs.

Jean Lescot compléta ainsi son chargement en peu de jours, et déclara qu'il n'échangerait plus de marchandises que contre du *ghingan* ou poudre d'or. Il se rendit, en conséquence, chez le chef des villages voisins pour lui annoncer sa résolution, laissant le canot qui l'avait mené à terre sous la garde de deux matelots et d'un vieux chirurgien nommé Jollard.

Celui-ci n'avait quitté le fort de Saint-Louis, où il exerçait habituellement ses fonctions, que dans l'intérêt de la science et pour compléter *la flore africaine*, à laquelle il travaillait depuis dix années. C'était un de ces philosophes pratiques auxquels l'étude silencieuse de la nature a donné la foi naïve des enfants et la sérénité des saints; âme si simple et si ouverte, qu'aucune mauvaise inclination n'eût trouvé à s'y cacher. Lorsque le capitaine fut parti, il s'apprêta également à quitter le canot, sa boîte d'herboriste sur une épaule et une faucille à la main.

— Vous allez donc encore faire votre provision de foin, *père Consolation*? dit le plus âgé des matelots, en riant.

Ce nom de *père Consolation* avait été donné au vieux chirurgien par les malades, à cause de sa douceur affectueuse et encourageante. Il frappa amicalement sur le bras du marin, en lui disant :

— Cela t'étonne, Étienne Riou, tu n'es pas venu ici,

toi, pour chercher des simples, n'est-ce pas? — Ma foi non! répliqua le second matelot; mon cousin et moi, nous préférons la *troque* à la botanique, comme vous appelez votre affaire.

Le chirurgien secoua la tête.

—J'ai même peur que vous n'aimiez trop le commerce, reprit-il. — Comment cela? — N'oubliez point que votre capitaine a seul droit de faire ici la troque... — Bah! interrompit Michel Loriol, il n'y a que les curés qui y regardent de si près; et, en définitive, de pauvres diables peuvent ramasser les croûtes quand les maîtres ont mangé. — Oui, dit Jollard; mais, après la croûte, on prend la miche entière. Une fois la règle enfreinte, rien n'arrête plus, et, si vous admettez le diable dans votre antichambre, il sera bientôt maître de toute la maison.

Il partit à ces mots; Étienne haussa les épaules, et dit ironiquement :

— Le *père Consolation* a toujours quelque principe à vous appliquer ainsi sur la conscience en guise d'onguent; mais on ne fait pas la troque depuis si longtemps sans savoir se conduire.

Il y avait, en effet, près de dix années qu'Étienne Riou naviguait pour le commerce d'Afrique avec Michel Loriol, et tous deux connaissaient assez bien les différents langages des tribus nègres de la *Sanaga* pour servir d'interprètes. Nés en Normandie dans le même village et parents à un degré éloigné, ils ne s'étaient presque point quittés depuis leur enfance. Il était résulté de cette communauté d'existence une communauté de principes qui les avait associés dans toutes leurs actions. Bien que chacun se préférât ouvertement à l'autre, ils étaient habitués à atteler de front leurs deux égoïsmes; ils se trouvaient à l'aise ensemble, par cela seul qu'ils se connaissaient bien;

il n'y avait pas entre eux sympathie de cœur, mais leurs vices se comprenaient.

Tous deux étaient demeurés dans le canot, appuyés sur leurs avirons et regardant avec indifférence les eaux du fleuve qu'entr'ouvrait, par instants, la tête monstrueuse d'un hippopotame. Dans ce moment, une troupe de Mandingos parut à l'autre extrémité de la baie.

A la vue du canot, elle s'arrêta sous un bouquet de palmiers, et un seul nègre s'avança vers les matelots.

Sa *juba* (haut-de-chausses) de six aunes de tour, et les anneaux de corail qui ornaient ses jambes et ses bras, le faisaient aisément reconnaître pour un riche marchand habitué à commercer avec les navires. Ses cheveux, mêlés de verroteries, étaient longs de six pouces, ce qui est chez les nègres de la côte d'Afrique un grand signe d'élégance, et il portait à la ceinture un trousseau de clefs comme marque de son opulence.

Il s'avança jusqu'au canot, la zagaie sur l'épaule, et annonça aux deux marins qu'il arrivait avec des marchandises de troque.

— Nous n'en avons que faire, répondit Loriol. — Mes gens, reprit le Mandingo, apportent des *barrys* * qui savent piler le grain, puiser de l'eau et tourner la broche. — Tu peux offrir tes singes à Horrei, dit Étienne; nous ne nous embarrassons point de pareille vermine. — J'ai aussi des *biens secs* **. —Notre barque est chargée jusqu'aux écoutilles.

Le nègre parut déconcerté; cependant, après un silence, il s'approcha des matelots. — Peut-être le capi-

* Grands singes que l'on dresse au service.

** Nom donné, dans le commerce de troque, à l'ivoire et à la gomme.

taine aimerait-il mieux du *ghingan?* dit-il. — En aurais-tu, par hasard? demandèrent-ils vivement.

Le Mandingo tira de son sein un sac de cuir qu'il entr'ouvrit avec précaution : il était plein de poudre d'or.

— Le capitaine ne refusera pas des *chefs d'argent* * en échange d'une pareille marchandise, fit observer le nègre. — Le capitaine, dit Étienne, ne reviendra pas de longtemps. — J'attendrai.

Riou et Loriol se regardèrent; l'occasion était trop favorable pour la laisser échapper. Après un court silence, Michel dit :

— Est-ce là tout ce que tu as de poudre d'or? — Tout, répliqua le Mandingo. — Alors nous pouvons te l'acheter. — Je préfère attendre le capitaine. — Pourquoi cela? — Parce qu'il m'en donnera un meilleur prix. — Veux-tu voir ce que nous t'offrons? — Soit.

Ils rentrèrent dans le canot qu'ils avaient quitté, et tirèrent du coffre établi sous le banc une petite caisse qui s'y trouvait cachée.

Elle était pleine de marchandises d'étape dont ils avaient fait secrètement pacotille en quittant Dieppe. C'étaient des colliers de cristal, des dollars à l'aigle déployée, des grelots, des sifflets argentés, et des cahiers de papier.

Tous ces objets furent étalés par eux avec une sorte d'emphase, et le marché s'engagea. Le nègre, qui semblait fasciné par la vue des *chefs d'argent*, allait de l'un à l'autre, voulant tout avoir. Enfin, après de longs débats, l'échange fut conclu, et le Mandingo venait de

* Nom donné, dans le commerce d'Afrique, à certains objets d'élite.

livrer le sac de *ghingan*, lorsqu'un nouveau personnage parut tout à coup au détour du chemin.

A son aspect, les deux matelots tressaillirent et refermèrent vivement le coffret; mais le capitaine Lescot (car c'était lui) avait tout vu, et s'écria :

— Vivat! mes gars! il paraît qu'on fait du commerce ici !

Comment donc! ajouta-t-il en s'approchant et apercevant le sac du Mandingo, de la poudre d'or!... C'est la première que je vois depuis mon arrivée! Combien avez-vous acheté, mes agneaux, le droit de commercer sur la *Sanaga* ?

— Pardon, capitaine, balbutia Loriol; nous avons cru... il nous a semblé... — Que tu avais le droit de me faire concurrence, n'est-ce pas? Te rappelles-tu les termes de ton engagement, drôle? — Oui, capitaine. — Et le premier article ne renferme-t-il point la défense formelle de faire la troque pour ton compte?

Michel baissa la tête sans répondre.

— Je pourrais te faire payer ta friponnerie par une *cale* * dans le fleuve, ou quelques tours de *bouline* ** sur le pont; mais je suis bon prince: j'aime mieux croire que tu as fait le commerce pour moi et dans mes intérêts. En conséquence, ajouta Lescot, qui arracha à Étienne le sac de *ghingan*, je reprends mon bien.

Riou voulut réclamer; mais le capitaine lui imposa silence d'un geste menaçant.

* Supplice qui consiste à plonger le patient plusieurs fois dans l'eau.

** Supplice qui consiste à courir d'un bout du pont à l'autre, entre deux rangs de matelots qui vous frappent de coups de corde.

— Pas de mots, *loffia**, s'écria-t-il brusquement, ou gare à votre cuir! Quant à toi, boule de neige, pour t'apprendre à ne point faire la troque avec mes matelots, je ne te prendrai aucune marchandise.

Comme il achevait, Jollard parut, et l'avertit que le chef des villages l'attendait derrière le coteau avec une cinquantaine de nègres, réunis pour une chasse d'éléphants. Lescot remercia le chirurgien, et, après avoir durement averti les deux matelots de l'attendre, il repartit pour rejoindre les chasseurs.

§ 2.

A peine les cousins se trouvèrent-ils seuls qu'ils s'abandonnèrent à toute leur colère.

— Ainsi il nous emporte notre poudre d'or! s'écria Étienne. — Et sans nous rembourser nos marchandises encore! ajouta Michel exaspéré.— Je vous avais avertis, objecta doucement Jollard. — Au diable les avertissements! murmura Riou. Que je sois pendu si je ne me venge du brigand! — Je jure de ne pas perdre mes dents à son service. — Ni moi. — Et, à la première occasion, je laisse sa patache en panne. — Et nous filons notre nœud. — Vous ne ferez point cela, mes amis, dit le vieux chirurgien, car ce serait manquer à vos engagements.

Les deux marins firent un signe de tête sans répondre, et retournèrent au canot.

Cependant le Mandingo, désappointé par ce que venait de lui dire le capitaine Lescot, s'était assis à terre et se mit à fumer. Jollard s'approcha pour considérer sa

* Terme injurieux parmi les marins

pipe, dont l'énorme foyer pouvait contenir une livre de *taffio* (tabac).

— Pardieu! c'est un *callot*, dit-il après l'avoir considéré un instant. — Qu'est-ce qu'un *callot?* demanda Loriol. — Rien, en apparence, qu'une tête de pipe en terre rougeâtre; mais cette terre contient une quantité d'or considérable. — Est-ce vrai? interrompirent les deux Normands. — J'en ai fait l'analyse. — Vous, *père Consolation?* — Ne savez-vous point que mon oncle était joaillier, et que j'ai moi-même travaillé chez lui?... Je me connais en métaux et en diamants au moins aussi bien qu'en mauvaises herbes, comme dit Michel. — Ainsi, l'on pourrait extraire de l'or de ces *callots?* — Très-facilement. Je serais même curieux de savoir où ce marchand s'est procuré le sien. — Je vais le lui demander, dit Michel.

Le Mandingo, interrogé à ce sujet, répondit qu'il avait acheté sa pipe de voyage au pays de Bambuk, où l'on pouvait s'en procurer sans peine pour de la verroterie. Il ajouta que cette contrée était peu éloignée et se trouvait sur la route de Tambuto.

A ce dernier nom, les deux marins firent un mouvement, et Jollard lui-même devint plus attentif.

Tambuto était alors quelque chose comme *la ville d'or*, autrefois cherchée par Raleingh au pays d'*Eldorado*, et ce qu'on en racontait semblait emprunté aux contes arabes. Là, disait-on, les toits étaient d'or, et des carrières de pierres précieuses se rencontraient presque à chaque pas. La Compagnie avait plusieurs fois songé à faire chercher cette cité mystérieuse; mais le temps, les moyens ou la volonté lui avaient tour à tour manqué. Cependant il n'était point d'aventurier qui ne tournât au moins ses désirs vers Tambuto, comme vers une nouvelle Colchide.

Aussi les yeux de Riou et de Loriol s'allumèrent-ils à la pensée qu'ils en étaient assez peu éloignés pour pouvoir y parvenir. Ils interrogèrent le Mandingo, qui leur donna les détails les plus circonstanciés sur l'itinéraire à suivre pour arriver à la ville inconnue. On devait pour cela traverser plusieurs contrées bien peuplées et fertiles en *ghingan*. Le nègre leur parla surtout d'un peuple habitant le pays de *Jaie;* les Arabes lui apportaient tous les ans du sel à un lieu désigné, se retiraient après avoir séparé en un grand nombre de portions cette marchandise, et trouvaient, au retour, de l'or à la place de chaque tas. Il ajouta que les habitants de *Jaie* n'évitaient ainsi de se montrer que parce qu'ils avaient des lèvres descendant jusque sur la poitrine, et toujours près de tomber en putréfaction si on ne les frottait de sel!!!

Les deux matelots écoutèrent tous ces récits avec une avidité crédule, et retournèrent à bord, la tête pleine des merveilles qui leur avaient été racontées. Le vieux chirurgien, dont le hamac n'était séparé des leurs que par une mince cloison, les entendit causer bas une partie de la nuit, et ne douta point qu'ils ne formassent quelque nouveau projet.

Leur mine résolue, lorsqu'ils reparurent le lendemain sur le pont, le confirma dans cette opinion.

— Vous n'avez point dormi, dit-il en s'approchant d'eux avec un sourire.

Étienne rougit.

— Non, répliqua Jollard; mais, si je ne me trompe, vous parliez de choses graves et dont peut dépendre votre avenir. — Juste! *père Consolation*. — Et que disiez-vous donc? — Nous disions que le seul moyen de faire son chemin dans la vie, comme en pleine mer, était de profiter du vent et de naviguer toujours au plus près. —

C'est aussi le moyen de faire naufrage. — Bah! on ne retrouve point une bonne occasion perdue; avec de l'audace tout réussit.

Le vieux chirurgien secoua la tête, et dit :

— Prenez garde! prenez garde, Riou! l'audace sans l'instinct du devoir est comme une épée dont on a jeté le fourreau, également dangereuse pour les autres et pour nous-mêmes.

Étienne n'eut point le temps de répondre; le capitaine Lescot se rendait à terre, et l'appelait avec son cousin pour conduire le canot. Ils firent un signe d'adieu à Jollard, et partirent.

Mais, le soir, le capitaine revint seul; les deux matelots avaient déserté avec leurs armes et leur pacotille.

§ 3.

Quinze jours après leur désertion, Étienne et Michel longeaient les collines qui entrecoupent le pays entre la rivière *Fatmé* et celle du *Ghiannon*. Tous deux montaient des ânes vigoureux qui portaient également leurs pacotilles soigneusement enveloppées dans des peaux de vache grossièrement préparées.

Riou, plus hardi que son compagnon, plus avide de découvertes et de profit, marchait le premier, le fusil en bandoulière et des pistolets à la ceinture. Son œil semblait chercher à l'horizon quelques-unes de ces fumées qui se dessinent sur la blancheur rosée du ciel, et annoncent l'approche d'un lieu habité.

— Rien! murmura-t-il après un long silence.— Rien! répéta Loriol avec un soupir, et je tombe de besoin!... Infernal pays! — Ne vas-tu pas te plaindre, reprit brusquement Etienne, quand tout nous réussit. — Tout? —

Depuis que nous avons quitté ce brigand de capitaine, n'avons-nous pas déjà ramassé 50 onces de *ghingan* et plus de cent *callots*? — Oui, mais aussi quelle vie! dormir le plus souvent à la belle étoile, avec une douzaine de tigres ou de lions qui hurlent autour de votre chambre à coucher; manger du maïs écrasé entre deux pierres ou de la bouillie de manioc assaisonnée de poivre vert! — Silence! interrompit Riou; voici peut-être l'occasion de faire un meilleur repas, puisque *Sonka* ne paraît pas encore à l'horizon. — Comment? — Ne vois-tu pas là-bas, sous l'ombre de ces *bischales*, une troupe de nègres? — Oui, dit Michel. — Rejoignons-les; nous pourrons sans doute obtenir quelques rafraîchissements.

Les deux matelots se dirigèrent vers le bouquet d'arbres, et reconnurent en s'approchant une famille de marabouts; tel est le nom donné à leurs prêtres par les nègres de la *Sanaga*, qui sont tous mahométans. Ces marabouts vont de village en village, enseignant la religion aux enfants, et vendant des inscriptions extraites du Coran, que les nègres renferment dans des étuis comme des talismans souverains. Chacun de ces *grisgris* a son influence spéciale; car les marabouts en inventent pour tous les dangers et pour tous les désirs.

Lorsque Riou et Loriol arrivèrent près des arbres où le prêtre noir avait établi son campement, il était occupé à faire écrire ses enfants sur de petites planchettes de bois blanc, couvertes de caractères tracés au pinceau. Plusieurs ânes attachés à des piquets broutaient à peu de distance, et des ballots étaient entassés au pied des *bischalos;* car le marabout fait le commerce, et plus sûrement qu'aucun autre, son caractère sacré le mettant à l'abri de toute insulte, même en temps de guerre.

A la vue des deux étrangers, le prêtre s'était levé.

Michel lui souhaita mille prospérités, et lui demanda s'il pouvait lui procurer quelques provisions. Le marabout jeta un regard oblique sur le bagage qui chargeait la croupe des deux ânes.

— Les hommes de notre profession sont pauvres, répondit-il, et ont plus besoin de recevoir que de donner.

— Eh bien! on te payera tes vivres, répliqua Étienne brusquement; mais montre-nous ce que tu peux vendre.

Le marabout appela ses femmes, qui ouvrirent un mannequin de cuir, dont elles retirèrent d'abord un quartier d'éléphant; mais à l'odeur de cette chair à demi pourrie, Michel détourna la tête avec dégoût, malgré sa faim. Il se montra aussi peu friand d'une tranche de crocodile dont le marabout lui vantait la délicatesse. Il s'arrêta enfin à un plat de *kus-kus* qui venait d'être apprêté* et à des épis de maïs rôtis sur les charbons. Les femmes du marabout servirent en outre des gourdes pleines d'une sorte de bière appelée *bullo* et quelques rayons de miel qu'elles avaient découverts dans le creux d'un *sanara* **.

Le repas achevé, Étienne fouilla dans une des valises pour s'acquitter envers son hôte. A la vue des marchandises, les yeux de celui-ci s'allumèrent, et il s'approcha.

— Dis donc, le curé nègre regarde notre bazar de bien près, fit observer Riou.—Referme tout, répliqua Loriol avec intention.

Étienne voulut replacer la valise sur la croupe de l'âne; elle lui échappa, et une partie de ce qu'elle contenait s'éparpilla sur le sol.

* Ce sont des boulettes de farine de maïs, cuites à la vapeur de la viande.

** Arbre dans lequel les abeilles font leur miel.

— Le ciel te confonde! s'écria Michel d'un ton de reproche. — Au diable! répliqua Étienne furieux; vas-tu me faire la leçon, maintenant? — Tout est dans la poussière. — Eh bien! ramasse.

Ils se mirent, en effet, à relever leur marchandise. Le marabout s'avança avec empressement pour les aider; mais Loriol l'éloigna du geste.

— Va manger ton *sanglet* (bouillie), monsieur le curé, dit-il brusquement; nous n'avons que faire ici de toi.

Le marabout se montra presque blessé et protesta de ses bonnes intentions; mais tout en parlant, il avançait doucement le pied jusqu'à des bracelets de corail tombés derrière une touffe d'herbe; il les saisit avec l'orteil, retira lentement la jambe en arrière, et trouva moyen d'introduire le bijou dans les plis de sa *juba*.

Malheureusement Étienne avait aperçu le mouvement; il se leva brusquement, saisit le marabout à bras-le-corps, et reprit le bracelet dans sa ceinture.

— Ah! brigand! s'écria-t-il, tu oses nous voler au moment où tu nous parles de ta probité! — C'est par inadvertance, dit le nègre tranquillement.

Loriol fit un geste de menace.

— On m'avait bien dit qu'il fallait moins regarder à leurs mains qu'à leurs pieds, reprit-il. Vite, Loriol, ou ces vauriens nous pilleront jusqu'à la dernière bimbeloterie.

Michel acheva de ramasser les objets tombés, et la valise fut refermée.

— Mais le prix du repas? demanda le marabout. — Tu t'es payé toi-même, cria Michel en colère. — Comment? — Tu dois avoir volé autre chose que ce bracelet. — Rien! s'écria le nègre. — Eh bien! ce sera une leçon pour toi.

Ils étaient remontés sur leurs ânes; le nègre voulu arrêter ceux-ci par la corde de cuir qui leur servait de bride; mais Étienne le repoussa rudement. Le marabout, irrité, saisit un couteau qu'il portait à la ceinture : le matelot arma son pistolet.

— Prends garde! boule de neige, dit-il; tu sais qu'il n'y a pas de *gris-gris* contre les *pouffs* (armes à feu). Ne dites-vous pas qu'on ne les connaissait point du temps de Mahomet, et qu'il n'a pu mettre des talismans contre la poudre dans son Coran? Sois donc sage et laisse-nous continuer tranquillement notre chemin.

Le nègre, qui avait déjà reculé à la vue du pistolet, lâcha la bride; mais lorsque les deux matelots se furent éloignés, il fit un geste de menace, murmura quelques mots inintelligibles et rejoignit ses femmes sous les arbres.

Nos voyageurs aperçurent enfin vers le soir la ville de Sonka; elle était composée (comme toutes celles que bâtissent les nègres sur la côte occidentale d'Afrique) de deux ou trois cents habitations dispersées sans ordre; chacune d'elles comprenait plusieurs *kombets* ou cases rondes faites de roseaux et de terre rougeâtre. Une double palissade flanquée de tours en charpente défendait la ville entière contre les bêtes féroces et contre les incursions des ennemis.

Les deux cousins touchaient déjà aux *lugans* (champs cultivés) qui annonçaient les approches de la ville, lorsqu'un nuage de poussière s'éleva derrière eux et détourna leur attention : c'était le sérakik, ou roi du pays, qui se rendait à Sonka avec toute sa cour.

Il était à cheval, ainsi que les principaux officiers, vêtu d'une robe rouge toute garnie de queues d'éléphant, et coiffé d'un bonnet d'osier orné de cornes de bouc. Der-

rière lui venaient ses femmes dans des mannequins portés par des chameaux, puis le reste de ses gens, montés sur des ânes et sur des bœufs; quelques-uns se tenaient même à cheval sur le dos d'esclaves nègres qu'ils faisaient galoper à la suite de la caravane.

Dès que les officiers qui précédaient le sérakik aperçurent les deux Français, ils s'élancèrent vers eux en agitant leurs zagaise. Michel et Étienne, qui connaissaient les usages du pays, s'avancèrent à leur rencontre, le pistolet au poing. Les nègres s'arrêtèrent à quelques pas, et Riou leur cria qu'ils venaient rendre visite au sérakik. On les conduisit aussitôt vers celui-ci, qui les reçut avec bienveillance, et leur demanda s'ils apportaient de belles marchandises d'Europe. Michel répondit que le roi pourrait en juger par le présent qu'ils lui destinaient. Le visage du sérakik s'illumina à ces mots; il engagea les deux matelots à prendre place dans son cortége, et continua sa route vers Sonka.

Ils suivirent le roi jusqu'à sa demeure; c'était un enclos assez vaste et ombragé de palmiers, dans lequel se trouvaient une cinquantaine de cases destinées au logement de la cour. On en mit une à la disposition de nos troqueurs; c'était un *kombet*, sans fenêtres, et ayant à peine quelques pas de diamètre; la porte était si basse que l'on ne pouvait entrer qu'en rampant. L'ameublement se composait, selon l'usage, d'une petite armoire, d'une natte tendue sur quatre pieux, de manière à former un lit, de quelques plats de bois, de calebasses et d'un mortier de bois de *kamiay* pour piler le maïs.

L'arrivée du sérakik avait été annoncée, et tout était prêt pour le recevoir; on avait coupé au sommet des *houdiers* et des *cypriers* * plusieurs branches au tronçon

* Palmiers fournissant la boisson connue sous le nem de *vin de palmier*.

desquelles étaient suspendues des gourdes destinées à recevoir la précieuse liqueur. Des corbeilles de *ghélola* (sorte d'osier), pleines d'oranges, d'ananas et de limons, étaient entassées au pied des arbres. On voyait aux portes des *kombets* les femmes occupées à écraser les fruits du palmier pour en faire du beurre, ou vannant et pilant le maïs destiné au sanglet national, tandis que quelques autres achevaient la limonade de miel et de tamarin.

On ne tarda point à venir chercher les marins de la part du sérakik, qui les attendait entouré de sa cour, en mâchant des noix de *kolla*. On donne ce nom à un fruit de la grosseur d'une châtaigne, venant de la Sierra-Leone ou de l'intérieur de l'Afrique. Les nègres prétendent qu'il fortifie les dents, et qu'après l'avoir mâché on trouve à l'eau la saveur du vin. Les noix de *kolla* servent de monnaie dans toute l'Afrique, et valent presque partout leur poids en or.

Le sérakik en donna quelques-unes aux troqueurs, qui présentèrent en échange des couteaux, de la verroterie et un sifflet. Ils furent ensuite conduits à la reine, et lui offrirent une douzaine de grelots dont elle se para sur-le-champ. C'était une femme encore jeune, à l'œil vif et au sourire intelligent. Elle interrogea les deux Français sur le but de leur voyage, leur parla des obstacles qu'ils auraient à vaincre; puis, se ravisant tout à coup, elle frappa ses mains l'une contre l'autre.

— J'y pense! dit-elle, le sérakik peut diminuer les dangers. — En nous faisant accompagner? demanda Michel. — Non, car une escorte ne dépasserait point les frontiètières, mais en vous recommandant à ses alliés.

A ces mots, elle fit venir un des officiers du sérakik et lui donna un ordre que les troqueurs ne purent comprendre. L'officier sortit, puis reparut tenant à la main une

courte branche de *komo* entourée de lanières de cuir colorié.

— Prenez ce *bâton d'État*, dit la reine à Michel; il vous servira de sauf-conduit chez tous les alliés du sérakik : cachez-le seulement à ses ennemis, afin qu'ils ne vous imputent pas à crime sa protection.

Nommant alors successivement tous les chefs des pays voisins, elle désigna à ses hôtes ceux qu'ils devaient chercher ou éviter, et les renvoya suivis de plusieurs esclaves portant des plats de *kus-kus* et des gourdes de vin de palmier.

Comme ils finissaient leur repas, le sérakik les fit avertir qu'il les invitait le soir même à un *folgar* (fête) donné en leur honneur.

Riou et Loriol trouvèrent la foule réunie dans l'enclos royal. Une troupe de *guiriots* (bardes nègres) entourait le sérakik. Les uns tenaient à la main des luths de bois creusé et recouvert de cuir, sur lequel passaient trois cordes de crin; d'autres soufflaient dans des flageolets de roseaux ou dans d'énormes clairons formés d'une seule défense d'éléphant. Le chef des *guiriots* chantait à haute voix les louanges du sérakik, dont il vantait les richesses et le courage. Lorsqu'il eut achevé, le roi lui jeta son manteau d'étoffe rayée et ses bracelets de corail. Les invités s'assirent alors à terre, de manière à former un grand rond au milieu duquel devaient s'exécuter les danses; puis les sons du *balaffo* se firent entendre.

Cet instrument, le plus curieux et le plus estimé de tous ceux que les nègres ont inventés, est une espèce d'orgue grossier, composé d'une rangée de calebasses progressivement plus petites. Un *guiriot* frappe les touches avec des baguettes, en agitant deux chaînes suspendues à ses poignets.

D'abord parurent les danseuses, dont les pas cadencés et les poses mêlées de cris excitèrent plusieurs fois l'admiration de l'assemblée; puis vinrent les guerriers tenant d'une main leurs *ardillias* (javelines), de l'autre leurs boucliers en peau de *dansa* (espèce de vache), et les cheveux ornés de morceaux d'ivoire, de cuivre ou d'étain. Ils imitèrent successivement toutes les attitudes de la lutte et du combat, se menaçant de leurs armes et les entrechoquant au passage. Les spectateurs regardaient en causant et en riant, jusqu'au moment où, animés par la musique, ils se levèrent presque tous, et commencèrent une danse générale à laquelle prit part le sérakik lui-même.

Les deux troqueurs ne quittèrent le *folgar* que vers le milieu de la nuit.

Comme ils regagnaient leur case, ils aperçurent dans l'ombre un homme qui les suivait, et crurent reconnaître le marabout qu'ils avaient rencontré le matin. Celui-ci les regarda entrer, fit un geste de menace, puis se dirigea vers le *folgar* où le sérakik était demeuré.

Étienne et Michel furent réveillés avant le jour par un des *guiriots* de la reine, qui venait les engager à partir sans plus de retard. Il leur déclara que le marabout *Toni* s'était plaint de leur conduite et avait persuadé au sérakik de les arrêter.

Riou se hâta de rassembler les bagages, tandis que son compagnon allait chercher les ânes, et leur guide les conduisit hors de Sonka.

Il leur fit suivre d'abord la rivière; puis, le jour venu, gagna les bois afin d'échapper aux poursuites.

Cependant, lorsque le danger parut moins imminent, Michel engagea conversation avec son guide. C'était, comme tous ses pareils, un joyeux compagnon accou-

tumé aux plaisirs de la cour; car les *guiriots* jouissent chez les rois nègres de presque autant d'avantages que les marabouts. Ce que ceux-ci exigent en payement de leurs *gris-gris*, les autres l'obtiennent en récompense de leurs louanges, et la vanité rapporte aux seconds presque autant que la crainte aux premiers : aussi n'est-il pas rare de voir les princes et les grands se dépouiller successivement en leur faveur de tout ce qu'ils possèdent.

Le *guiriot* qui conduisait les deux troqueurs était occupé à leur vanter les priviléges de sa profession, lorsqu'un sourd retentissement se fit entendre à la gauche du chemin qu'ils suivaient. Le nègre s'interrompit et s'arrêta court.

— Quel est ce bruit? demanda Étienne. — C'est *l'olomba* (tambour), dit le guiriot. — Ainsi nous sommes poursuivis? — Non, car le son retentit devant nous. — Qu'est-ce donc alors? — Un de nos chefs est parti depuis trois jours pour une expédition contre les habitants de Felu, et ce tambour de guerre doit être le sien.

Il n'avait point achevé, qu'une avant-garde de cavalerie parut sur la lisière du bois.

Il y avait environ six cents hommes bien montés, et pour la plupart armés de fusils. Chaque cavalier s'était revêtu, selon l'usage, de tous ses habits, portant par-dessus une telle multitude d'étuis et de boîtes renfermant des *gris-gris*, que beaucoup pouvaient à peine manier leurs armes. L'un d'eux, ayant été désarçonné, resta étendu sur le dos sans pouvoir se relever, et fut obligé d'attendre l'arrivée des fantassins qui l'aidèrent à se remettre en selle. Ceux-ci portaient un carquois rempli de flèches empoisonnées, un arc, des zagaies à quatre pointes et des *sina-hamas* ou javelots liés par une corde, que l'on retire après les avoir lancés. Chaque soldat avait, en outre,

suspendu à l'épaule, un sac de la grosseur du bras, long d'un pied, et plein de *kus-kus*. Enfin venaient derrière trois chameaux portant chacun deux pièces de canon de petit calibre, et un grand nombre d'ânes ou de bœufs chargés de bagages.

Cette petite armée longea quelque temps le bois; puis, tournant subitement pour le traverser, elle arriva à l'espèce de carrefour où les troqueurs s'étaient arrêtés avec leur guide.

Les fugitifs furent à l'instant environnés; mais Étienne montra le bâton d'État qui lui avait été remis, et le chef porta les deux mains à son front en s'inclinant avec respect. Il descendit ensuite de cheval pour inviter les Français à prendre avec lui quelques rafraîchissements. Ils n'osèrent refuser, et ce retard les perdit. Ils n'avaient point achevé la collation offerte par le chef, lorsque deux cavaliers envoyés à leur poursuite arrivèrent au galop et annoncèrent que le sérakik leur ordonnait de revenir à Sonka.

Toute résistance eût été inutile. Étienne et Michel se résignèrent donc à obéir.

Ils trouvèrent le sérakik accroupi sur une natte devant la porte de son *kombet*, et fumant dans une pipe de pierre. Le marabout *Toni* se tenait derrière lui.

En apercevant les troqueurs, le prince nègre leur jeta un regard sombre.

— Pourquoi êtes-vous partis subitement comme des voleurs qui se dérobent au châtiment? demanda-t-il d'un ton sévère.

Riou hasarda quelques excuses empruntées aux nécessités du commerce.

Le sérakik l'interrompit.

— Et qui vous a permis de faire ce commerce? s'écria-

t-il; ne savez-vous point que moi seul je puis l'autoriser, et que vous me devez avant tout un droit?

Les troqueurs se regardèrent avec étonnement, puis protestèrent de leur pauvreté.

— Vous êtes des menteurs, reprit le prince avec colère, je sais que vous avez du *sangara.*

Les deux cousins possédaient en effet quelques gourdes d'eau-de-vie réservée pour leur propre usage, et qu'ils cachaient soigneusement. Le marabout *Toni* les avait aperçues dans leurs bagages, et en avait averti le sérakik. Malgré leur répugnance à livrer la précieuse liqueur, ils répondirent au roi nègre qu'ils étaient prêts à lui faire goûter leur *sangara.*

— Tout de suite! cria-t-il avec emportement.

Loriol chercha une des gourdes cachées sous les bagages et la lui donna. Il la porta à ses lèvres avec avidité, avala la moitié de la liqueur tout d'une haleine, puis, passant la main sur sa poitrine nue avec un sourire brutal :

— Du soleil pour le dedans! murmura-t-il.

Et il but de nouveau.

Les yeux du marabout étaient devenus étincelants; il se pencha vers le sérakik.

— Ce qui reste dans la gourde suffirait pour acheter un *gris-gris* contre la morsure des serpents, dit-il.

Le sérakik serra la bouteille contre lui et s'écria :

— Il n'y a point de serpents dans mes *kombets;* je ne crains pas les serpents.

Et il but de nouveau à petits coups.

— Je puis fabriquer un talisman contre les flèches, reprit le marabout. — Je ne vais point à la guerre, interrompit le prince, qui porta de nouveau la gourde à ses lèvres. — Contre la fièvre. — Je me porte bien. —

Contre le poison. — Contre le poison! répéta le sérakik devenu attentif; pourquoi ne l'avoir point dit plus tôt?... La gourde est vide. — Il y en a d'autres là, fit observer *Toni* en désignant du regard les valises des troqueurs. — D'autres! Qu'ils les donnent, s'écria le prince déjà à moitié ivre... Qu'ils les donnent toutes, et je partagerai avec toi pour avoir un *gris-gris* contre le poison.

Les deux matelots s'assirent sur leurs bagages.

— Le sérakik ne voudrait point dépouiller ses hôtes! s'écria Michel. — Prétendrais-tu me donner des conseils? répliqua le prince nègre. — Mais songez... — Je suis un honnête prince, un grand prince! — Alors, vous ne voudrez pas... — Et je puis tout prendre si je veux. — Pourtant... — Et je prends tout.

Étienne essaya de défendre ses valises; mais à un signe du sérakik, quelques officiers se précipitèrent sur lui et le renversèrent.

— Qu'on le tue s'il bouge, dit-il. — Et qu'on ne leur rende point leurs marchandises, ajouta *Toni*. — Non, je confisque tout; je suis un grand prince. A moi d'abord cette gourde; celle-ci à toi, marabout; à nous les colliers, les couteaux, les galons... Je suis un grand prince!

Et comme Riou et Loriol continuaient à crier et à se débattre pour reprendre leur pacotille, il ordonna de leur lier les mains, de leur bâillonner la bouche avec une corde et de les emmener, ce qui fut exécuté.

Le marabout triomphait : il acheva de boire toute l'eau-de-vie des troqueurs avec le sérakik, auquel il soutira, de plus, la meilleure part des marchandises en échange de quelques *gris-gris*.

Quant à Étienne et à Michel, ils avaient été conduits à une case où ils restèrent enfermés jusqu'à la nuit. Le *guiriot* qui leur avait déjà servi de guide vint alors les

délivrer de leurs liens au nom de la reine. Il leur apportait également de sa part une pintade au riz et un plat de *sanglet* au miel.

Mais tous deux avaient perdu l'appétit; la violence dont ils avaient été victimes leur avait en effet causé d'autant plus de désespoir et de colère, qu'elle était complétement imprévue. Rien ne les y avait préparés. Loin de là, tout était favorable jusqu'à ce moment. En quelques jours, ils avaient ramassé plus d'or que ne leur en eût produit le même nombre d'années de navigation, et cet or venait de leur être enlevé sans motif! Près de réaliser leurs plus beaux rêves, ils se voyaient arrêtés subitement; ils perdaient une chance de fortune certaine, la seule peut-être qui leur serait jamais offerte, et cela par la méchanceté d'un misérable hypocrite!...

Cette idée les jetait tous deux dans une sorte de rage.

Le désir de se venger du marabout, qu'ils regardaient comme la cause première de leur malheur, semblait l'emporter sur le sentiment de ce malheur lui-même; mais ne pouvant satisfaire leur colère, ils la déchargèrent l'un sur l'autre, s'accusant réciproquement d'avoir causé le désastre qui les frappait; conséquence tristement inévitable de cette association sans tendresse et sans dévouement! car l'infortune est comme un réactif qui fait connaître de quelles substances se composent nos sentiments, et l'insuccès, qui resserre les amitiés venant du cœur, ne manque jamais de détruire celles que l'intérêt seul a nouées.

Les troqueurs commençaient à se quereller pour la centième fois, lorsqu'ils furent tout à coup interrompus par un éclat de rire.

C'était le marabout lui-même qui venait d'entrer dans le *kombet*.

A sa vue, les deux cousins firent un mouvement pour

s'élancer vers lui; mais *Toni*, que les *angara* avait rendu audacieux, les arrêta du geste, et leur dit :

— Que mes amis les blancs ne se fâchent point; je viens les consoler. — Traître! voleur! chien! s'écrièrent à la fois les deux matelots. — Allons! la paix! reprit le marabout en s'asseyant sur la natte et plaçant devant lui une des gourdes d'eau-de-vie encore presque pleine : je vous ai réservé votre part; buvez, puis nous causerons. — Sors d'ici, scélérat! reprit Étienne; sors à l'instant si tu tiens à la vie. — Je viens vous fournir les moyens de vous enrichir, reprit *Toni* d'un air mystérieux. — De nous enrichir! quand, grâce à toi, nous voilà dépouillés de nos marchandises et de notre or! — Qu'importe, si je vous en fais trouver mille fois davantage! — Que veux-tu dire?

Le marabout leur fit signe de baisser la voix, but à la gourde, puis la leur tendant :

— Goûtez le *sangara*, dit-il.

Ils burent l'un après l'autre : *Toni*, rassuré, leur fit alors signe de s'asseoir près de lui, et reprit :

— Mes amis les blancs habitent un pays où le fer, le cuivre, le plomb se trouvent en abondance. — Il est vrai, répondit Michel. — C'est une grande bénédiction du ciel, reprit le marabout; mais comment font-ils pour trouver ces métaux et les arracher à la terre? — Nous avons pour cela des moyens faciles et sûrs. — Et s'il y avait chez vous des mines d'or, vous sauriez les découvrir et les exploiter également? — Qui en doute? Mais à quoi bon ces questions?

Le marabout regarda autour de lui, et reprit en baissant encore la voix :

— Ce que mes amis les blancs feraient chez eux, ils peuvent alors le faire ici. — Comment cela? — Je con-

nais, à une journée de marche de Sonka, une vallée qui est pleine d'or. — Se peut-il? s'écrièrent Michel et Étienne. — J'en ai recueilli moi-même, il y a un mois. — Toi? — Oui; mais nous n'avons point l'habileté des blancs pour charmer ce qui est sous terre, et l'or se joue de nos recherches, comme le lièvre et le cerf des poursuites du chasseur. Dès que nous fouillons à un endroit, il s'enfuit dans un autre, et pour le trouver, il faut le surprendre. Aussi n'ai-je pu m'emparer que de celui qui se trouvait à la surface de la terre. — Et il y en avait beaucoup? — Autant qu'en pouvait porter le plus vigoureux de mes esclaves.

Les troqueurs se récrièrent d'abord; mais Étienne se ravisa tout à coup.

— C'est un mensonge! dit-il. — Je jure... — Un mensonge! sans quoi tu serais plus riche que le sérakik. — Et qui te dit que je ne le sois pas? — Dans ce cas, où est ton or? — Je l'ai donné à un marchand arabe. — Et qu'as-tu reçu en échange? — Quelque chose de plus précieux. — Une chose plus précieuse que l'or! — Et surtout plus facile à garder. — Tu mens! te dis-je. — Je mens! répéta *Toni* en tirant de son sein une petite boîte de cuir; eh bien! regarde.

Il avait ouvert la boîte. Les deux troqueurs aperçurent un diamant d'une grosseur prodigieuse, dont les facettes scintillaient dans l'ombre. Ils ne purent retenir une exclamation.

— Me croyez-vous, maintenant? dit le marabout avec un sourire triomphant. — Mais c'est un diamant digne de la couronne d'un empereur! s'écria Étienne. — Le roi de France n'en a point de pareil, ajouta Michel. — Combien veux-tu le vendre? — Oui, nous te donnons toute notre pacotille. — Votre pacotille! répéta *Toni* en riant, le sérakik vous l'a prise.

Les troqueurs l'avaient oublié;ils fermèrent les poings et blasphémèrent de rage.

— Mais vous pouvez tout réparer en venant à la vallée de l'or, reprit le marabout; je vous y conduirai, vous trouverez la mine, et nous partagerons.

C'était une dernière ressource à tenter. Après quelques hésitations, les deux matelots acceptèrent.

Il fut convenu qu'ils partiraient tous trois dès le point du jour. *Toni* se chargea de voir le sérakik pour faire rendre aux troqueurs leurs armes et leurs montures.

Lorsqu'il fut parti, les deux cousins demeurèrent longtemps sans parler. Enfin Étienne frappa la terre du pied avec dépit, et s'écria :

— Un pareil trésor à ce misérable! quand nous ne pouvons, nous autres, conserver quelques onces d'or péniblement gagnées. — Ma mère avait pour voisin un joaillier, reprit Michel, et je l'ai souvent entendu parler du prix des diamants; celui du marabout vaut des millions. — Il ne nous en faudrait pas davantage pour retourner riches en France. — Et pour y vivre comme des seigneurs. — Si nous n'avions pas été dépouillés, nous aurions peut-être fait un échange avec ce brigand. — Oui, mais il a déjà toute notre pacotille. — Par le ciel! ce serait justice d'exiger de lui un dédommagement. — Et ce serait facile, puisqu'il vient avec nous.

Ils se regardèrent !... tous deux s'étaient compris.

— Alors, c'est dit, murmura Étienne avec un geste énergique; coûte que coûte, demain nous aurons notre fortune en poche! — Et après-demain, ajouta Michel, nous serons en route pour Saint-Louis.

§ 4.

Le lendemain, les deux matelots étaient sur le point de partir, conduits par le marabout, lorsque des cris lugubres retentirent au dehors. *Toni* prêta l'oreille, et parut contrarié.

— Que se passe-t-il? demanda Riou inquiet. — Quelqu'un vient de mourir dans le village, répondit le marabout, et ils vont me demander pour la cérémonie funèbre. — Ce qui nous forcera à rester. — J'en ai peur. — Partons tout de suite, alors. — Il est trop tard. Voici des gens qui me cherchent.

Plusieurs nègres passaient en effet devant le *kombet* en appelant *Toni;* l'un d'eux entra et aperçut le marabout qui fut obligé de le suivre.

Les troqueurs, n'ayant rien de mieux à faire, se décidèrent à suivre la foule pour voir la cérémonie qui se préparait.

Les voisins, avertis par les cris de la famille, entouraient déjà la case du défunt, que les marabouts étaient occupés à laver et à vêtir de ses plus beaux habits. *Toni* fit entrer les deux étrangers. Une troupe de *guiriots* se tenait au pied du lit funéraire, chantant les louanges du mort au son du luth et du tambour. Lorsqu'ils eurent cessé, les amis entrèrent successivement pour parler au cadavre. Chacun d'eux lui disait :

« Pourquoi t'en es-tu allé, toi que nous aimions? N'avais-tu pas dans tes champs assez de maïs? Le palmier ne produisait-il plus pour toi du *may* (vin) petillant? Avais-tu cessé d'aimer la fumée du *taffio?*

» Pourquoi t'en es-tu allé quand tes femmes filaient pour toi *l'innuma* (coton) aussi blanc que les défenses

de l'éléphant? quand tu avais encore dans ton *kombet* des noix de *kolla*, et quand les chrétiens se préparaient à t'apporter des colliers de corail et des sifflets d'argent?

» Pourquoi t'en es-tu allé? Sont-ce les âmes de tes pères qui sont venues sous la forme de lézards t'engager à les rejoindre, ou bien étais-tu pressé de mourir pour ressusciter parmi les blancs, et faire comme eux la troque avec tes frères d'autrefois? »

Après ces questions plus ou moins prolongées, selon l'imagination de celui qui les adressait, le mort fut transporté hors de la ville, à la case où il devait être enterré, et dont le toit avait été enlevé. Les marabouts y creusèrent la fosse où il fut placé; on déposa à côté des calebasses pleines d'eau et de *kus-kus*, afin que le défunt pût boire et manger avant de partir pour le pays des âmes. Le toit fut replacé; on l'orna au sommet d'un faisceau d'armes, puis une douve fut creusée autour de la cabane, afin de mettre le cadavre à l'abri des bêtes féroces, et tout le monde se rendit au *folgar* célébré en l'honneur du mort.

Toni profita du premier moment de tumulte pour partir avec ses deux compagnons; mais la cérémonie funèbre avait absorbé une partie du jour; ils n'étaient encore qu'à moitié chemin lorsque la nuit les surprit.

Il fallut camper au pied d'une colline. Le pays était sauvage, et quelques touffes d'herbes brûlées poussaient seulement dans le sable rougeâtre. Les troqueurs remarquèrent plusieurs fosses creusées de loin en loin pour la recherche du *ghingan*. Elles avaient à peine trois pieds de profondeur, car les nègres ne connaissent point l'usage des échelles; ils se contentent de creuser à la pelle et au hasard, lavant la terre qu'ils retirent

pour en séparer la poudre d'or, et recommençant quelquefois cent essais infructueux avant de trouver ce qu'ils cherchent.

Toni et ses compagnons, qui avaient reconnu sur le sable la piste de plusieurs lions, ramassèrent autant d'herbes sèches, de bois mort et de broussailles qu'ils purent en trouver, et allumèrent une douzaine de feux, formant un grand cercle au milieu duquel ils se retirèrent avec leurs montures. Les hurlements, qui ne tardèrent pas à retentir dans la campagne, leur prouvèrent combien leur précaution avait été prudente. Des tigres et des lions vinrent rôder autour du rempart enflammé qui les défendait; mais ils disparurent vers le matin, et tout rentra dans le silence.

Toni, qui avait veillé jusqu'alors pour entretenir les feux, s'endormit à son tour, et les deux cousins se trouvèrent seuls.

Tous deux jetèrent en même temps un regard sur le marabout. — L'occasion ne peut être meilleure, dit Étienne d'une voix agitée. — C'est vrai! répliqua Michel sans bouger. — Qui de nous lui prendra la boîte? — Tu es le plus fort, Riou! — Poltron! — J'ai seulement peur qu'il n'échappe. — Le diamant est dans la ceinture de sa *juba*? — Oui... — Allons!... A tout prix nous devons l'avoir!

Il s'était levé avec une sorte d'effort; Michel lui dit :

— S'il allait se défendre! — Ne sommes-nous pas deux? — Mais il a un coutelas? — Tire le tien. — Loriol le tira; Riou s'approcha avec précaution du marabout, se laissa brusquement tomber à genoux sur sa poitrine, et porta les deux mains à la ceinture de sa *juba*.

Ainsi réveillé en sursaut, *Toni* jeta un cri et s'efforça de se débarrasser de son agresseur. Son mouvement ren-

versa effectivement Riou, mais il se releva aussitôt et saisit le nègre. Tous deux luttèrent un instant, tombèrent de nouveau et roulèrent jusqu'aux brasiers encore enflammés. Là, *Toni* s'arrêta, tenant Étienne sous lui.

— A moi, Michel! cria le marin.

Michel voulut forcer le marabout à lâcher prise, mais inutilement; la flamme gagnait les vêtements et les cheveux de Riou, qui s'écria : — Ton coutelas!... sers-toi de ton coutelas!...

Loriol sembla balancer...

— Misérable lâche! reprit Étienne haletant; tue-le ou donne-moi l'arme.

Michel la lui présenta : il fit un effort pour dégager un de ses bras, saisit le coutelas et en frappa le marabout, qui alla rouler à quelques pas en poussant un gémissement.

§ 5.

Les troqueurs n'eurent d'abord d'autre pensée que celle de s'éloigner du lieu où leur crime avait été commis. Ils marchèrent jour et nuit, bravant la chaleur, les marais, les bêtes féroces, et se dirigeant vers la mer. Enfin, lorsqu'ils se crurent à l'abri de toute poursuite, ils revinrent à ce souvenir du trésor qu'ils emportaient, et s'occupèrent du changement de position qui se préparait pour eux.

La vente du diamant devait leur assurer une opulence qu'ils n'avaient pu espérer, même dans leurs plus beaux rêves. Ils commencèrent par former tout haut et en commun mille projets, à l'instant remplacés par mille autres. Tous deux voulaient les jouissances du luxe et de l'oisiveté, mais sous des formes différentes : aussi, ne pouvant s'accorder, résolurent-ils de se séparer aussitôt que le trésor commun aurait été transformé en argent.

Restaient les difficultés de s'entendre sur cette transformation. Michel voulait vendre le diamant au comptoir de Saint-Louis, si le directeur de la compagnie en donnait un bon prix; Étienne, au contraire, désirait l'apporter en France, où il était sûr d'en tirer meilleur parti. L'un écoutait les inspirations d'une avarice âpre et plus calculée; l'autre se laissait aller à l'empressement avide de jouir. De là des débats qui ne tardèrent point à les irriter l'un contre l'autre. Une sorte d'hostilité sourde succéda à leur intimité. Chacun d'eux commença à regarder son compagnon avec mécontentement et soupçon; et le hasard les ayant un jour séparés, Étienne accusa Michel d'avoir voulu le quitter. Il en résulta une altercation qui faillit devenir sanglante, et à la suite de laquelle il fut convenu que le diamant serait successivement gardé par chacun d'eux.

De la défiance à la haine la pente est fatale : aussi les cousins en vinrent-ils bientôt à se haïr. Loin de s'accorder un appui réciproque, ils ne songèrent plus qu'à se nuire ou à se tromper. L'idée du *partage* leur était devenue également insupportable, car la cupidité avait grandi avec leur richesse. Chacun d'eux pensait que sans l'autre le trésor lui eût appartenu tout entier, et s'il eût suffi d'un désir pour se débarrasser d'un compagnon importun, aucun n'eût survécu. La complicité les condamnait d'ailleurs à une sorte de confraternité qui leur était insupportable. Ils se rappelaient réciproquement le crime commis en commun, et se connaissant trop bien pour ne pas se craindre, ils se méprisaient et se détestaient.

Michel étant tombé malade, Étienne eut un instant l'espérance de rester maître du diamant; et Loriol, à qui ses propres sentiments révélaient ceux de son com-

pagnon, lui laissa voir qu'il l'avait deviné. Celui-ci convint de son désir, et l'espèce de pudeur qui avait du moins, jusqu'alors, voilé ses mauvaises pensées, disparut pour faire place à l'hostilité ouverte et avouée. Tous deux arrivaient ainsi à l'expression complète de leur nature corrompue; les passions coupables avaient rompu la digue qui les contenait. Le sang de *Toni* semblait avoir subitement fécondé les germes dangereux jusqu'alors enfouis dans ces âmes; entrées dans le crime, elles s'étaient senties dans leur domaine.

Les fatigues de la route achevèrent de les aigrir; car la souffrance, qui attendrit le cœur des bons, envenime au contraire celui des méchants. Privés de leurs marchandises d'étapes, ils se virent forcés, pour ne point mourir de faim, d'échanger successivement leurs vêtements contre du riz, du maïs ou de la jarnote, espèce de blé. Mais le partage de ces rares provisions amenait toujours quelques réflexions d'autant plus dangereuses qu'elles ne se cachaient plus. Chacun des fugitifs regrettait tout haut ce que son compagnon lui enlevait; il s'indignait de cette nécessité de communauté, si dure maintenant pour leur indigence, si odieuse plus tard quand viendrait l'heure de la richesse. Ainsi la faim venait au secours de l'avarice pour attiser leur haine et les rendre plus odieux l'un à l'autre.

Cependant ils atteignirent les bords de la *Sanaga*, et résolurent de se procurer à tout prix un bateau pour descendre jusqu'à Saint-Louis. Ils traversèrent plusieurs fois, dans ce but, les gués du fleuve, s'adressant tour à tour aux populations des deux rives. Enfin, ils arrivèrent à un village de Foulis, dont le chef leur offrit une *amaldie* de bois de katy pour leurs deux fusils. Après quelques hésitations, ils acceptèrent, et l'échange fut conclu.

La pirogue, qui n'avait point servi depuis quelque temps, fut calfatée avec de l'écorce de mahot; on frotta les coutures de beurre de palmier, mêlé à la chaux vive, et les troqueurs s'embarquèrent pour le comptoir français.

Parmi les dangers que présentait, à cette époque, la navigation de la *Sanaga*, l'un des plus graves était la rencontre des hippopotames dont le fleuve était alors rempli. Plus d'une fois leur choc avait coulé des barques solidement construites, et les nègres ne pouvaient guère entreprendre de navigation sur le fleuve dans leurs *amaldies*, sans courir le risque d'être chavirés.

Or, cet accident devenait d'autant plus redoutable que les crocodiles couvraient pour ainsi dire la *Sanaga*. On les voyait de tous côtés, flottants, sans mouvement, comme des troncs d'arbres; mais au moindre bruit dans les eaux, tous les corps immobiles qui tachetaient le fleuve semblaient revivre, et s'élançaient impétueusement vers leur proie.

La crainte de ces dangers avait obligé Étienne et Michel à ne naviguer que le jour. La nuit venue, ils mouillaient au milieu du fleuve en se servant de deux pierres pour ancres.

Du reste leurs souffrances ne faisaient que s'accroître à mesure qu'ils s'approchaient des pays de traite annuellement visités par les Européens, et habitués à leurs marchandises. Les vivres devenaient plus difficiles à obtenir en échange des boutons et des lambeaux de drap qui leur restaient encore; aussi chacun d'eux enviait-il plus que jamais la part accordée à l'autre. Ils ne se parlaient plus, mais chaque jour leurs regards affamés se menaçaient plus clairement. Tous deux semblaient attendre un prétexte de rupture ou de lutte, et ils l'eus-

sent déjà trouvé s'ils n'en avaient également craint l'issue. La fatigue avait, en effet, brisé leurs corps, et la force faisait défaut à leur haine.

Un matin, Étienne était demeuré endormi, selon sa coutume, au fond de la pirogue, tandis que Michel descendait à terre pour chercher quelques provisions; mais la faim le réveilla plus tôt que d'habitude. Il souleva lentement la tête au niveau de la barque, puisa de l'eau dans le fleuve et voulut la boire; son goût de musc le força à la rejeter *. Il se dressa alors, regarda si Michel ne revenait point, et l'aperçut sur le rivage, à portée de voix de l'*almadie*.

Une négresse venait de lui remplir de lait sa calebasse qu'il vidait avec avidité.

— Misérable! s'écria Étienne avec une imprécation de rage.

Michel se détourna et tressaillit à la vue de son cousin.

— Ah! tu me croyais endormi, brigand! reprit celui-ci en lui montrant le poing; c'est donc ainsi que tu observes nos conventions? Quand la faim me ronge les entrailles à moi, tu te gorges à mes dépens! Que je sois à jamais damné si tu ne me payes cette scélératesse! — C'est bon! braillard, répliqua Loriot brusquement. Approche toujours la barque. — Au diable si je hale sur cette amarre pour toi! dit Étienne exaspéré. Passe le gué si tu veux! — Alors tu renonceras à déjeuner, dit Michel; car je n'entrerai point dans l'eau pour te porter ces bananes. — Et toi! tu renonceras au diamant, répliqua Riou; car si tu ne rentres pas tout de suite, je m'en vais seul.

* Ce goût provient de la présence des crocodiles et des hippopotames.

En parlant ainsi, le matelot se mit à tirer la corde qui tenait la pirogue mouillée.

— Sur ta tête ne fais pas cela! s'écria Michel en entrant dans le fleuve.

Mais à peine Riou avait-il fait cette menace rapportée plus haut, qu'il l'avait prise lui-même au sérieux et s'était décidé à l'exécuter. Une des amarres étant déjà relevée, Loriot, effrayé, se précipita vers la pirogue, espérant la gagner avant qu'elle eût pris le courant.

Il n'en était plus qu'à quelques pas, lorsqu'une sorte de vagissement trop bien connu lui fit tourner vivement la tête : un caïman énorme nageait vers lui, l'œil flamboyant et la gueule ouverte! Michel se rejeta en arrière avec un cri horrible.

Ce cri fut répété par Étienne, dont le premier mouvement fut de saisir une zagaie qui se trouvait au fond de l'*almadie* et de courir au secours de son cousin; mais une réflexion subite traversa sa pensée : il se trouvait en possession du diamant, et si Michel succombait il en serait seul maître! La cupidité, la haine, la crainte le tinrent un instant indécis; ce fut assez pour la perte de Michel.

Le caïman s'était élancé vers lui avec un sourd mugissement. Riou entendit son cousin pousser un cri, le vit se débattre un instant, puis l'homme et le monstre disparurent sous les eaux!

Saisi d'une sorte de vertige, il coupa l'amarre qui retenait encore la pirogue, et se laissa emporter par le fleuve sans oser regarder derrière lui.

. . . .

Quelques jours après, des *gromettes* * qui transpor-

* Nègres libres engagés au service de la compagnie pour un salaire.

taient des vivres à Saint-Louis, aperçurent une *almadie* descendant la *Sanaga* au gré du courant. Elle était montée par un seul homme qui leur fit signe de venir à son secours, et qu'ils trouvèrent épuisé par la faim et la maladie.

Ils le transportèrent mourant au fort. Le vieux chirurgien le reconnut.

— Étienne Riou! s'écria-t-il, et dans quel état!... Ah ! je l'avais prévu ! mais qu'as-tu fait de ton cousin, malheureux ! — Mort! murmura Riou.

Et il s'évanouit.

Jollard lui prodigua tous les soins qu'exigeait sa situation; mais les épreuves avaient été trop fortes : les agitations éprouvées depuis un mois, jointes aux fatigues et aux privations, avaient épuisé à la fois ses forces morales et ses forces physiques; tous les ressorts de son être s'étaient brisés par une tension trop prolongée. Le mal s'accrut rapidement, et le lendemain de son arrivée le chirurgien ne conservait plus d'espoir.

Il crut devoir engager le malade à faire venir un prêtre; mais, à ce mot, Riou se redressa égaré en répétant :

— Un prêtre!... suis-je donc en danger de mort? C'est impossible! Vous me guérirez, *père Consolation!*... Promettez-le-moi!— Hélas! je ne puis promettre que des soins et des remèdes, répliqua Jollard. — Mourir! reprit Étienne; non! non! Je veux vivre! Il faut que je vive!... Écoutez-moi, *père Consolation!* Je ne vous l'ai point encore dit..., mais je suis riche maintenant..., riche comme un prince... Je vous ferai une pension si vous me sauvez; je vous donnerai la somme que vous me demanderez... Mais ne me laissez pas mourir! Ne me laissez pas mourir!

Le chirurgien le crut en délire, et l'engagea doucement à se calmer.

— Ah! vous ne me croyez pas, s'écria Étienne; mais je puis vous prouver... Vous êtes un homme sûr, vous... Écoutez...

Il se leva avec effort sur son séant, regarda autour de lui pour s'assurer qu'ils étaient seuls, et reprit :

— Vous vous étonnez depuis hier de mon obstination à garder ma main serrée sur ma poitrine; mais savez-vous ce que j'ai là?... Un diamant! — Comment? — Un diamant qui, d'après ce que vous m'avez dit vous-même, vaut un duché. — Se peut-il? — Voyez.

Il avait retiré de son sein la petite boîte de cuir, et l'ouvrit. Jollard regarda avec attention, puis hocha la tête.

— Détrompe-toi, mon pauvre ami! dit-il; ce n'est point un diamant. — Que dites-vous? — Tu n'as là qu'un morceau de cristal.

Riou se dressa éperdu.

— Du cristal?... C'est faux! s'écria-t-il. — Je dis la vérité. — C'est faux! c'est faux! c'est un diamant! j'en suis sûr... — Soit, reprit Jollard en souriant; aussi bien, tu pourras t'en éclaircir plus tard.

Mais Riou était hors de lui, et s'écria :

— Non! non! je veux savoir tout de suite... Oh! je vous en conjure, *père Consolation!* ne vous jouez point de moi... Dites que c'est bien un diamant. — Que t'importe, maintenant? interrompit le chirurgien, qui voyait avec peine l'agitation du mourant. — Que m'importe! répéta Étienne; mais c'est toute ma fortune! toute mon espérance!... Il faut que ce soit un diamant!... Mais regardez-le donc!... Regardez comme il brille! Dites, combien vaut-il! — Le prix ordinaire des verroteries.

Riou le regarda égaré.

— C'est donc vrai? balbutia-t-il... Ce que je croyais un trésor..., ce n'est rien! rien! Et le marabout!... et Michel!... Malheureux que je suis!

Il se laissa retomber en arrière, saisi d'une convulsion qui faillit l'emporter.

Jollard réussit à l'apaiser; mais la découverte qu'il venait de faire avait porté au malade le dernier coup. Son agonie commença peu après. Ce fut un délire long et douloureux. Il racontait en phrases interrompues tout ce qui s'était passé, s'accusant du meurtre de son cousin, entrant dans des accès de rage d'avoir été trompé; puis il en demandait pardon à Dieu. Enfin, vers le soir, son agitation s'apaisa, sa voix s'éteignit insensiblement; il prononça encore quelques mots, parmi lesquels Jollard crut distinguer ceux de *diamant... Michel... cristal!...* et rendit le dernier soupir.

— Hélas! pensa le vieux chirurgien en lui fermant les yeux, je lui avais bien dit que l'audace sans l'instinct des devoirs était comme une épée dont on avait jeté le fourreau, également dangereuse pour les autres et pour nous-mêmes.

—

CINQUIÈME RÉCIT.

—

Tollar l'Indien.

§ 1.

Parmi les innombrables fêtes religieuses des Indiens, aucune ne peut être comparée, pour la splendeur, à celles qui se célèbrent en l'honneur de Jaggatnatha ou Jaggernaut *, dans la petite ville du même nom, située entre Calcutta et Pondichéry, sur la route d'Orissa. Le territoire entier, à dix lieues à la ronde, y est regardé comme sacré. Une enceinte carrée renferme environ cinquante temples dédiés à Jaggernaut ou à sa famille, et dont le principal rappelle, pour la forme, ces grands vases de porcelaine qui décorent les comptoirs de nos marchands de tabac. Il a près de 65 mètres d'élévation, et est orné, sur toutes ses faces, de figures bizarres. C'est là que se trouve la statue de Jaggernaut, torse grossièrement ébauché et sans autres membres que des moignons difformes auxquels les brames attachent, en certaines occasions, des mains d'or. On renouvelle cette idole de temps en temps, et les prêtres doivent choisir pour cela, dans la forêt, un arbre qu'aucun oiseau de

* Dieu du monde.

proie n'ait touché. Ils s'en servent pour tailler une nouvelle statue, dans laquelle ils font passer l'esprit de l'ancienne.

Le temple de Jaggernaut renferme quatre mille familles de desservants, parmi lesquels se trouvent cent potiers et cinquante cuisiniers chargés de préparer les vases et les aliments que l'on vend aux pèlerins; car les prêtres se sont assuré le monopole presque exclusif de la nourriture de ces derniers, en déclarant que les mets préparés dans le temple avaient, sur tous les autres, l'avantage de ne pouvoir être souillés par aucun contact*.

Il y a douze fêtes par an à Jaggernaut; mais la plus célèbre est celle de Ruth-Jattra, qui a lieu vers la fin du mois de juin, et l'on se trouvait précisément aux derniers jours de sa célébration lorsque commence notre récit.

Le grand *ruth*** à seize roues, portant le dieu Jaggernaut, avait achevé sa promenade, et se dirigeait vers le temple, suivi des deux autres chars plus petits destinés aux idoles de son père Boloram et de sa sœur Shabudra. Tous trois étaient traînés par plusieurs centaines d'hommes tenant à la main des rameaux verts et marchant en cadence, la tête tournée vers les idoles. Derrière venait le rajah de Kourdah avec son armée d'éléphants chargés de leurs *koudahs**** bariolés, et la foule innombrable de pèlerins se précipitait de toutes parts pour jeter devant le dieu des roupies, des pagodes, des noix de coco, pousser le *ruth* sacré, ou se précipiter sous ses

* Les Indiens croient que le toucher d'un musulman ou d'un chrétien suffit pour rendre un aliment impur.

** Char.

*** Sortes de palanquins portés par les éléphants.

roues massives et mourir en regardant l'idole. Une frénésie enthousiaste s'était insensiblement emparée de cette multitude qui couvrait la plaine jusqu'à l'horizon, formant une sorte d'océan humain dont chaque vague était une tête. Par instants, le cri de détresse des femmes ou des enfants broyés et foulés aux pieds s'élevait de la foule; mais il était aussitôt étouffé par le son des trompettes d'argent des bramines, le rugissement des éléphants, les clameurs des pèlerins et les hurlements des fakirs.

Enfin les trois chars atteignirent les murs du temple et disparurent aux yeux des spectateurs. La musique sacrée se tut aussitôt, l'escarpolette aux chaînes d'airain dans laquelle les prêtres balançaient les idoles d'or, en les arrosant de poudre rouge et d'eau de rose, s'arrêta subitement, les *dévédassi* * cessèrent leurs danses sous les portiques, et la foule se dispersa en poussant des cris joyeux.

Le soleil touchait déjà à son déclin; les vapeurs jusqu'alors invisibles commençaient à se condenser vers l'horizon, annonçant une de ces nuits froides et pluvieuses dont la dangereuse influence décime chaque année les pèlerins attirés par la fête de *Ruth-Jattra*. Aussi les riches Indiens auxquels leurs offrandes avaient assuré une cellule dans l'enceinte sacrée, et les Européens qui s'étaient procuré un logement dans la ville, s'empressaient-ils de rentrer, tandis que la multitude campée près des portiques du temple, dans les bosquets de pipal ou sous des tentes de coton, regagnait plus lentement ses abris, et s'arrêtait par groupes dans la plaine, devant les marchands qui en avaient déjà pris possession : car les fêtes religieuses des Indiens sont aussi des *mélas* **

* Ce sont les danses que nous appelons *bayadères*.
** Foires.

auxquelles accourent les trafiquants de toutes les provinces, et où les affaires de commerce occupent tout le temps qui n'est pas donné aux cérémonies sacrées.

La campagne, couverte un instant auparavant de prêtres, de musiciens, de danseuses et d'idoles, était maintenant parsemée de petites boutiques garnies de pagnes de Madras, de soieries chinoises, de sachets d'*attar* * venant de Chazypour ou de Delhi. Çà et là des habitants de Sonderbonds offraient en vente des tigres et des lions attachés par une simple chaîne à un tamarinier; des paysans criaient leur *tauna* **, leur *toll* *** et leur *katchil* ****; de vieilles femmes colportaient du bois de sandal, du sucre de palmier, des *agapés* ***** ou du bétel ****** préparé, selon l'usage, avec la chaux et la noix d'arec; de jeunes filles offraient des paniers de fruits et des feuilles de palmier nommées *olles*, sur lesquelles on écrit avec un stylet de fer. Partout retentissaient les cris d'appel des tatoueuses habiles à piquer sur le corps des figures ou des emblèmes, les refrains des *sanniassis* avec leurs cymbales, la clochette des *poutchari* chantant au peuple les légendes des dieux indiens, et les prières des fakirs se promenant tout nus au milieu des pèlerins dont ils sollicitaient les offrandes. Enfin, de loin en loin apparaissait un banian exerçant le métier de banquier ou de changeur, et parcourant les boutiques avec sa pierre

* Essence de roses.
** Grain qui croît presque sans culture.
*** Espèce de pois.
**** Le *katchil* remplace, dans l'Inde, notre pomme de terre.
***** Sortes de crêpes de riz.
****** Le bétel est une espèce de poivrier; la feuille a un parfum âcre et aromatique.

de touche pour reconnaître les métaux, ses balances, et des sacs de *casches*, de *roupies* ou de *fanams* *.

Cette scène variée était dans toute son activité, malgré l'approche de la nuit, lorsqu'une de ces voitures malabares appelées *gadis* tourna l'enceinte sacrée et se mit à traverser lentement la plaine.

Ce *gadis*, porté sur quatre roues pleines, était surmonté d'un dais en velours, entouré d'une balustrade dorée, et traîné par des bœufs peints de différentes couleurs, selon l'usage, et ayant les cornes ornées de cercles d'or. Devant marchaient quatre *pions* ** armés de la canne à pomme d'argent, et derrière venaient deux porteurs de parasols.

L'intérieur du char formait une espèce de divan sur lequel se tenaient assis un Européen et sa fille déjà grande. Miss Eva n'avait pourtant que treize ans; mais son intelligence et sa beauté précoce perçaient ces limbes de l'adolescence, habituellement dépouillés des grâces de l'enfance et des attraits de la jeunesse. Récemment envoyée d'Angleterre au docteur Dumfries, elle assistait pour la première fois à une des grandes solennités de l'Inde, et ne pouvait cacher son émerveillement. — Vous trouvez cela beau, Eva ? demanda le docteur Dumfries en souriant. — Étrange plutôt, mon père, répondit-elle ; cela rappelle les fantastiques constructions que je croyais voir quelquefois, en Angleterre, dans les nuages. — En effet, on y retrouve tous les caprices de l'imagination. L'architecture religieuse des Indiens ressemble

* Monnaies indiennes.

** Les pions sont des domestiques indiensdont les fonctions sont à peu près les mêmes que celles des chasseurs et des coureurs dans les maisons opulentes d'Europe.

à leur croyance, mélange confus de beautés sublimes et d'aberrations misérables. Vous avez pu juger ici aujourd'hui de la crédulité fanatique de ce pauvre peuple, Eva, et cependant vous n'avez vu que ses moins révoltantes folies. A la fête du Feu, il y a des pèlerins qui marchent sur des charbons ardents; à celle de Kally, ils se jettent sur des matelas hérissés de poignards; et le nombre de ces fanatiques est si considérable, que la terre est au loin détrempée de leur sang. Quelques-uns s'enfoncent au-dessus des hanches des crocs de fer, se font enlever à des arbres tournants, et jettent de là sur les spectateurs des fleurs effeuillées. Tous regardent ces supplices comme des moyens d'expiation. Je ne vous parle point des femmes se brûlant dans le même bûcher qui consume le cadavre de leurs maris; ces *suttis*, que l'on cite en Europe comme la règle, n'ont jamais été que de rares exceptions, et le gouvernement anglais ne les permet plus. Quant aux tortures que s'infligent les fakirs pour acquérir le renom de *saints*, vous en avez déjà vu des exemples. — Mais qu'est-ce donc que la religion qui a pu conduire à de tels excès ? demanda la jeune fille avec une curiosité mêlée d'horreur. — Ses principes sont pleins d'élévation, reprit le docteur Dumfries; mais c'est une trame d'or qui, livrée à la sottise, à l'intérêt ou à l'ignorance, a fini par se ternir sous leurs souillures. Le bramisme et le bouddhisme, qui sont les deux grandes sectes de l'Inde, recommandent également de penser à la vanité des choses humaines, de secourir toutes les douleurs, d'aimer ses frères comme soi-même. Le bramisme proclame l'existence d'un Être suprême, *Para-Brama* qui s'est associé trois êtres inférieurs : Brama (le Créateur), Vichnou (le Conservateur), Chiva (le Destructeur). Cette trinité s'appelle *Trimourti*. Dans le principe,

Para-Brama créa des anges qui avaient pour chef *Maïssassour;* mais celui-ci se révolta, avec une partie de la milice céleste, contre Para-Brama, qui demanda à ses trois associés comment il devait punir les rebelles. La Trimourti lui conseilla de créer quinze globes d'expiation par lesquels les coupables sont obligés de passer successivement : ceux qui subissent ces quinzes épreuves à leur honneur retournent au ciel, tandis que les méchants sont rejetés au dernier de ces globes, et forcés de recommencer leur longue pénitence. La terre occupe le milieu de cette échelle expiatoire. Brama y a partagé les humains en quatre classes : les *brames*, qu'il tira de sa tête; les *xattryas,* qu'il tira de ses bras; les *vaiscias,* qu'il tira de son ventre; les *soudras*, qu'il tira de ses pieds. La durée de l'épreuve à subir sur la terre est de quatre âges : le premier, qui fut l'âge d'or, vit le pouvoir absolu des brames; au second, qui fut l'âge d'argent, les *xattryas* dominèrent; il y avait alors sur la terre un quart de vices et trois quarts de vertus; pendant le troisième âge, qui fut l'âge de cuivre, la puissance appartint aux *vaiscias,* et il y eut autant de vertus que de vices; enfin l'âge de fer, qui est le nôtre, et que l'on appelle aussi l'âge des *soudras*, présente trois quarts de vices pour un quart de vertus.

Chaque être est composé d'une portion de matière et d'esprit impérissables, mais qui se transforment selon la manière dont nous avons vécu : les bons prennent une forme terrestre supérieure à celle qu'ils avaient d'abord; les méchants, une forme inférieure. Ainsi, l'homme riche et cruel renaît sous la figure d'un animal féroce; l'homme pauvre et généreux, sous la figure d'un bœuf sacré. C'est évidemment à cette métempsycose qu'il faut attribuer l'horreur de la plupart des Indiens pour la

chair des animaux, dans lesquels la croyance leur fait toujours voir un de leurs semblables *transformé*. Cette horreur est surtout extrême dans la secte des banians.

— Et toutes ces croyances sont communes au branisme et au bouddhisme? demanda Eva, dont la curiosité était vivement éveillée. — Non, point toutes, répondit le docteur. Le bouddhisme est une secte distincte du bramisme. Les bouddhas ont été des espèces de messies envoyés pour modifier la croyance primitive. Quatre ont déjà paru, et c'est le dernier d'entre eux que l'on adore de nos jours; mais les initiés en attendent un cinquième, que l'on devra reconnaître à deux cent vingt-six marques qui se trouveront à la plante de ses pieds, à trente-deux signes de beauté placés sur son cou, et à quatre-vingts autres indications. Le bouddhisme a modifié la théogonie des brames. D'après lui, tout ce qui existe, dieux, démons, hommes, animaux, provient des quatre éléments mis en contact avec *Prané* (la Vie) et *Hitta* (l'Intelligence); l'univers n'a pas eu de commencement, il n'aura pas de fin, et il existe vingt-six lieux habités par des êtres ayant différents degrés de perfection. Quant à la mort, elle n'est, aux yeux des bouddhistes comme aux yeux des brames, qu'une transformation.

Pendant que le docteur Dumfries causait ainsi avec sa fille, leur char avait continué à s'avancer à travers la foule, et il allait atteindre un bosquet de pipals et de manguiers, lorsqu'ils aperçurent un palanquin précédé d'un grand nombre de *pions* et porté par des *boès* qui s'avançaient en courant, selon leur coutume, et en se relayant tour à tour sans s'arrêter. Le docteur reconnut un Indien avec lequel il entretenait des relations journalières, et qui passait pour l'un des plus probes et des plus riches marchands de Calcutta. Bundoo appartenait

à la troisième classe, celle des *vaiscias*, et à cette secte des banians dont le docteur Dumfries avait cité le respect pour tous les êtres vivants. Il portait sur la bouche une gaze destinée à arrêter les insectes qu'il eût pu avaler involontairement, et tenait à la main une boîte remplie de sucre et de farine pour offrir aux animaux qu'il rencontrait.

A la vue du docteur, il fit approcher son palanquin, et le salua de la main.

— Que tout arrive selon les souhaits du sage Dumfries, dit-il en anglais. — Et selon ceux du digne Bundoo, ajouta le docteur. — Retournes-tu déjà à la ville? — Je crains pour ma fille l'humidité du soir. — Tu me permettras alors de cheminer en ta compagnie.

Dumfries fit une réponse bienveillante; le palanquin se mit de front avec le *gadis*, et tous deux continuèrent leur route vers la ville.

§ 2.

Le docteur et le banian causaient depuis quelque temps des dernières récoltes d'opium et du prix des *guinées* * à Madras, lorsqu'ils furent interrompus par une exclamation de miss Eva. Ils venaient d'arriver près d'un groupe de fakirs accomplissant leurs dévotions. Le nombre de ces pénitents est si considérable dans l'Inde, qu'ils mendient quelquefois par troupes de plusieurs centaines, et de manière à ne point permettre de refus. Le respect que leur témoigne le peuple est proportionné aux tortures qu'ils s'imposent. Il en est qui font vœu de se tenir toujours sur un seul pied; d'autres qui se con-

* Toiles bleues.

damnent à marcher à genoux ou à demeurer assis dans une immobilité complète. Plusieurs tiennent les poings fermés assez longtemps pour que les ongles, en poussant, puissent traverser la paume de la main et sortir par le côté opposé. Miss Eva demeura saisie d'horreur à la vue de ces visages hagards et de ces corps contrefaits ou mutilés qui étalaient avec orgueil leurs difformités; elle cria au conducteur de hâter le pas des bœufs qui traînaient le *gadis*.

— Ce spectacle vous épouvante, Eva, dit le docteur; mais que serait-ce donc si l'on vous disait que la plupart de ces malheureux obéissent bien moins à une croyance qu'à un calcul? Leurs tortures sont des spéculations; ils les subissent au nom de riches Indiens qui croient racheter ainsi leurs fautes. Bundoo vient de s'arrêter pour parler à un de ces fakirs; je gage qu'il lui achète quelque pénitence. — C'est la vérité, dit le marchand, qui venait de les rejoindre et avait entendu ces derniers mots. L'homme prudent ne saurait amasser trop de provisions pour un long voyage, ni l'homme pieux trop de bonnes œuvres pour le jour de la transformation. Je tâche d'éviter tout contact impur, d'accomplir toutes les ablutions commandées, et de secourir mes semblables; mais qui peut dire qu'il ne tombera point dans le mal? S'il y a au monde trois cents millions de *deota* ** qui, sous toutes les formes, nous aident à accomplir dignement notre épreuve terrestre, il y a, comme tu le sais, huit cents millions de *deilli* ** qui ne s'occupent que de combattre leur influence : aussi le plus sage est-il sujet à faillir. — Eh bien! répondit le docteur en souriant, si tu es quel-

* Bons anges.
** Mauvais anges.

que jour condamné, par suite de tes fautes, à prendre la forme d'un animal inférieur, tâche de faire entrer ton âme dans un de ceux pour lesquels vous avez élevé un hospice à Surate. — Un hospice! répéta Eva surprise. — Où l'on reçoit les animaux de tous genres, y compris les plus hideuses vermines, que l'on y nourrit aux dépens d'un malheureux payé pour se laisser manger par elles.

Le banian fit un mouvement de contrariété.

— Du reste, se hâta d'ajouter le docteur, il ne faut point trop railler cette exagération de bonté. Si les banians traitent les animaux avec trop de respect, les Européens les traitent avec trop de mépris, et dans ces deux excès l'avantage n'est certainement pas de notre côté.

Tout en causant ainsi, ils avaient traversé la plaine, et ils atteignirent un bois de bambous placé en avant des premières maisons. C'était là que s'étaient retirés les plus pauvres pèlerins, au nombre de plusieurs milliers, sans abri, sans vêtements, sans nourriture, et déjà atteints, pour la plupart, de ces fièvres terribles qu'amènent les pluies d'été.

Eva regardait avec pitié cette réunion confuse d'hommes, de femmes, d'enfants, accroupis ou couchés aux pieds des bambous, et implorant, par leurs cris, la charité des passants. Le docteur et le banian vidèrent leurs bourses; mais à chaque pièce de monnaie lancée, tous se précipitaient comme des bêtes fauves, s'arrachant l'un à l'autre l'aumône qui restait toujours au plus fort. Les femmes surtout étaient repoussées avec une brutalité presque féroce. Aussi Eva, indignée, finit-elle par détourner les yeux.

— Vous voyez un exemple de l'abjection à laquelle peu-

ventconduire la faim et le mépris, fit observer le docteur: ces misérables n'appartiennent à aucune des quatre classes dont je vous ai parlé; ils en ont été rejetés, et se trouvent maintenant hors de la société indienne; ce sont des *parias!* Ils ne peuvent plus habiter le même quartier que les autres castes, et leur contact seul suffit pour souiller : aussi leur est-il défendu de puiser aux fontaines communes, et vous voyez que le puits dont ils se servent est entouré d'ossements, afin que nul ne s'en approche. Leur dégradation les laissant libres de tuer les animaux et de préparer leurs dépouilles, ils exercent habituellement les fonctions impures de bouchers, de tanneurs, de cordonniers. Ils se nourrissent de chair, et n'ont au-dessous d'eux que les *paulias*, qui habitent les rizières de la côte de Malabar et que les Naïrs tiennent en esclavage.

Comme il achevait ces mots, le *gadis* arrivait à l'extrémité du bosquet de bambous. Eva jeta avec hésitation un dernier regard de côté : ses yeux s'arrêtèrent sur une femme accroupie près d'un jeune garçon d'environ quinze ans, qui, étendu sur une natte grossière et la tête appuyée contre une pierre, semblait en proie à une fièvre délirante. La femme, que son âge et, plus encore, l'impression douloureuse répandue sur tous ses traits faisaient suffisamment connaître pour la mère du malade, était vêtue d'une simple jupe de coton et d'un pagne en lambeaux; mais les bracelets d'ivoire qui entouraient ses chevilles et ses poignets, le double rang de corail ornant son cou, et surtout l'anneau d'or suspendu à ses narines, annonçaient une ancienne opulence qui rendait sa misère actuelle plus triste et plus apparente. Eva pria son père de lui faire une aumône; et pendant que le docteur ouvrait sa bourse, Bundoo fit arrêter son palanquin et jeta une pagode aux pieds du malade. En voyant tomber la

pièce de monnaie, l'Indienne releva brusquement la tête, elle commença par balbutier un remercîment, mais tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur le banian. Elle parut d'abord incertaine; puis, étendant les bras, elle s'écria :

— Bundoo!

Ce son de voix fit tressaillir le marchand : il regarda plus attentivement la pauvre femme.

— Serait-ce possible? dit-il à demi-voix et comme se parlant à lui-même... Irrady!... — C'est moi, reprit l'Indienne éperdue, c'est ta parente, Bundoo...

Elle avait fait un mouvement pour s'élancer vers le palanquin du banian; celui-ci l'arrêta d'un geste.

— Les *parias* n'ont point de parents parmi les *vaiscias*, dit-il froidement. Tu as voulu prendre un *soudras* pour mari; toi et lui vous avez violé la loi, et dès lors vous n'appartenez plus à aucune classe. Je t'ai jeté l'aumône que l'on doit aux plus pauvres; n'attends de moi rien de plus.

A ces mots, le banian fit signe à ses *boès* qui partirent en poussant leur cri cadencé, et il disparut.

Eva était restée stupéfaite.

— Le méchant cœur! s'écria-t-elle enfin avec indignation. — Non, reprit le docteur, Bundoo n'a pas le cœur méchant; mais les préjugés ont étouffé chez lui les instincts naturels. Habitué dès son enfance à regarder l'être *déclassé* comme impur, il croit faire son devoir en repoussant une parente tombée au rang des *parias*. Toute l'organisation de la société indienne est fondée sur cette hiérarchie et sur ces fonctions distinctes des castes. Par ce moyen, chacun trouve sa route tracée en naissant; la nation entière est comme une ruche dont les alvéoles peuvent s'élargir, mais jamais changer de destination ni de place. Une fois cet ordre établi et accepté, il

est clair que quiconque essaye de le déranger est un coupable que la société doit punir et sa famille rejeter. Ce que vous venez de voir n'est donc point la faute de Bundoo; c'est la faute de tout un système. — Mais cette femme et son fils! interrompit Eva, qui n'écoutait que son émotion de pitié.

— On va tâcher de les secourir. — Ah! tout de suite, mon père.

Le docteur appela un des *pions* qui précédaient le *gadis*, lui donna ordre de chercher un abri pour l'Indienne et de lui fournir tout ce qui lui serait nécessaire; puis, s'apercevant que le brouillard s'épaississait toujours, il fit presser le pas des bœufs qui traînaient le char, de peur d'exposer plus longtemps Eva à sa maligne influence.

§ 3.

Le *pion* conduisit Irrady à un *tchaouvadi* voisin. Il décida, pour quelque argent, un des pèlerins qui y habitaient à céder sa cellule, et après y avoir établi le malade et sa mère, à laquelle il laissa une somme suffisante pour ses premiers besoins, il retourna rendre compte de tout au docteur.

Les *tchaouvadis,* que les Anglais appellent *chaultries*, sont les caravansérails de l'Inde. Fondés par de riches Indiens pour expier quelques fautes, comme l'étaient les églises et les monastères au moyen âge, ils remplacent les hôtelleries. Le voyageur y trouve gratuitement un abri, de l'eau de *cange*, et quelquefois même des légumes et du bois. On a soin de bâtir ces édifices près d'un bosquet, et d'y joindre une pagode et un étang où les Indiens font leurs dévotions.

Irrady commença par se procurer tout ce qui pouvait

soulager son fils; un peu de paille pour le coucher, un pagne pour le couvrir, des vases pour conserver de l'eau, et quelques fruits; enfin un médecin fut averti, et vint voir le malade. Sa science, comme celle de ses pareils, était fort élémentaire; car la médecine indienne est contenue dans trois principes auxquels correspondent trois remèdes. Toutes les maladies, disent leurs docteurs, proviennent du froid, du chaud ou du vent : le froid doit se traiter par le *kali*, ou lait de l'arbre sans feuilles; le chaud, par les excitants; et le vent, par le massage et les ventouses. En conséquence, le Malabare, après avoir examiné le malade, ordonna une potion composée de piment et d'herbes odoriférantes.

Son effet immédiat fut de redoubler la fièvre de Tollar; mais après une crise de quelques heures, l'excès même du mal sembla en amener la fin, et le jeune garçon épuisé tomba dans un sommeil qui ressemblait à la mort.

Or, pendant ce sommeil, il fit un rêve, dans lequel tous les souvenirs de son passé se succédèrent en images plus distinctes et plus brillantes que pendant la veille.

Il se vit d'abord, tout petit enfant, habitant une *aldée* entourée d'arbres. Sa mère était jeune, belle, heureuse; elle le menait chaque matin au fleuve en chantant, et il cueillait des fleurs le long des sentiers, tandis que son père tissait de la toile.

A ce tableau charmant succédait celui d'une ville immense, toujours animée par les cris des marchands, les hennissements des chevaux, les conques des brames et les tambours des bateleurs. Il sortait encore avec sa mère, et passait devant de grandes maisons blanches dont les portes étaient fermées par des rideaux à fleurs nuancées, les fenêtres par des stores coloriés, et au haut

desquelles flottaient mille toiles de toutes couleurs *. Il voyait courir le long des maisons des milliers de singes sacrés; il suivait de l'œil les corneilles qui descendaient sur le marché, enlevant les meilleures pâtisseries et les plus beaux fruits; il entendait les mugissements du bœuf sacré, au flanc duquel était imprimé le trident du temple, et qui s'avançait à travers les marchands, recevant dédaigneusement ce que ceux-ci s'empressaient de lui offrir; il s'arrêtait devant les troupes de jongleurs merveilleux qui, après avoir déposé une graine de manguier dans la terre, montraient l'arbre sortant peu à peu du sol, développant ses feuilles, ses fleurs et ses fruits. Son père alors était marchand, il était riche, et sa mère portait à la cheville douze anneaux d'or dont on entendait le bruit à chaque pas.

Mais un jour, beaucoup de gens étaient venus dans leur *aldée;* on avait reproché à sa mère de s'être mariée hors de sa caste, à son père d'avoir quitté la profession de ses ancêtres; ce qu'ils possédaient avait été saisi, et on les avait chassés comme des mendiants, en leur jetant ce nom terrible de *parias*.

Depuis, tout n'avait été que misère et souffrance. Le père était parti; on ne l'avait plus revu, et quand on demandait s'il était mort, Irrady ne répondait pas. Cependant elle avait gardé les ornements d'ivoire et de corail que doivent quitter les veuves.

Arrivé à cet endroit, le rêve de Tollar s'embrouilla. Il se rappela vaguement de longues courses à travers le

* Dans les villes purement indiennes, on a l'habitude de faire sécher sur les maisons des pagnes bleus, verts, blancs, rouges, qui donnent ainsi aux habitations l'apparence de vaisseaux pavoisés.

arnatic, le Nidzam et le Bengale; sa mère et lui avaient servi dans un bateau de passage, puis chez un marchand d'Europe; puis ils avaient repris leur vie errante...Enfin, les souvenirs devinrent de plus en plus confus; le jeune garçon rouvrit les yeux, aperçut sa mère, et l'appela.

Irrady poussa une exclamation de joie.

— Il me reconnaît! s'écria-t-elle. — Oui, reprit Tollar en se redressant; je sens ma tête libre, je ne brûle plus, mon mal est passé. — Vichnou a eu pitié de nous, dit l'Indienne, qui versait des larmes de reconnaissance; il n'a point voulu t'enlever à moi, quand nous pouvons avoir encore d'heureux jours. — Nous, ma mère? — Oui, oui; rappelle ton courage, mon fils! La graine que l'on a méprisée et foulée aux pieds peut devenir un arbre couvert de fruits; il suffit pour cela qu'elle trouve une fente dans le rocher. Que nous puissions seulement arriver jusqu'à Calcutta, et tout changera pour nous.

Tollar la regarda.

— Je sais, dit-il, qu'un *Bhil* * vous a remis, il y a huit jours, à Taknau, cette moitié de roupie d'or que vous portez au cou, en vous recommandant de vous rendre à Calcutta avant la fin de ce mois; mais qu'espérez-vous y trouver? — Tu l'apprendras, Tollar, tu l'apprendras quand il en sera temps; d'ici là ne me demande rien, ne parle de rien. Tu es encore presque un enfant, et tu ne sais pas ce que le monde cache de dangers. Le monde, vois-tu, ressemble à la Jumma; les jeunes filles y descendent en chantant, portant les vases sur la paume de leur main, et là où elles vont chercher l'eau elles ne trouvent souvent que le caïman qui les dévore. Ne me fais donc point de questions, mais rassemble tes forces afin

* Espèce de bohémien.

de pouvoir suivre la première troupe qui se dirigera vers Calcutta.

Le jeune garçon répondit qu'il se sentait capable de se mettre en route, et pour le prouver, il se leva de sa couche de paille et parcourut en chancelant le portique placé devant la cellule.

Une partie des pèlerins s'occupaient des ablutions qui doivent précéder chaque repas, tandis que d'autres, qui les avaient déjà terminées, étaient assis devant leurs plats de kary posés sur un terrain nivelé pour servir de table, et affectant la forme d'un carré, d'un triangle, d'un cercle ou d'un croissant, selon qu'il est destiné à un *xattryas*, à un *vaiscias* ou à un *soudras*. Irrady courut à la porte du *tchaouvadi*, où les restaurateurs ambulants étaient déjà établis avec leurs immenses marmites fumantes, et apporta à son fils un plat de riz qu'elle l'engagea à manger pour reprendre ses forces. Elle lui fit boire encore quelques gorgées de la liqueur spiritueuse extraite du cocotier sous le nom de toddy, ou arrack des *parias*. Enfin, vers le milieu du jour, le trouvant suffisamment ranimé, elle se chargea du léger bagage qui composait leur fortune, et tous deux se joignirent à une caravane qui prenait le chemin de Calcutta.

La troupe dont le jeune paria et sa mère faisaient partie était composée d'Indiens des dernières castes, tous pauvres, et cheminant à pied, avec un grand nombre de femmes et d'enfants : aussi ne firent-ils ce jour-là qu'une courte traite, et ne purent-ils atteindre le *tchaouvadi* le plus prochain. Ils campèrent sur le bord d'un marais couvert d'une forêt de roseaux et bordé çà et là de manguiers chétifs.

Quelque lente qu'avait été la marche de la caravane, Tollar, affaibli par la fièvre, n'avait pu la suivre qu'avec

peine. Lorsque la troupe s'arrêta, il se laissa tomber accablé sur la natte que sa mère avait étendue à terre, et lui demanda à boire d'une voix éteinte. Irrady, qui avait épuisé sa provision d'eau, regarda autour d'elle, et courut aux manguiers pour y cueillir quelques fruits. Malheureusement les plus voisins de la route avaient été dépouillés par les pèlerins qui précédaient, et elle fut obligée de s'avancer dans un bosquet plus éloigné.

Mais à peine avait-elle disparu qu'un sourd rugissement retentit dans le marais; les roseaux s'agitèrent, un tigre monstrueux bondit, s'élança vers les manguiers, et reparut presque aussitôt, emportant Irrady entre ses dents.

Au cri terrible jeté par Tollar, tous les pèlerins accoururent; mais, en apercevant le tigre, ils s'arrêtèrent.

— Ma mère! sauvez ma mère! cria le jeune garçon en se relevant égaré et en cherchant une arme autour de lui.

Les Indiens demeurèrent immobiles.

— Le tigre a son repas, se dirent-ils tranquillement; nous pourrons dormir sans crainte cette nuit *.

Tollar, hors de lui, s'était précipité à la suite de l'animal féroce, les mains levées, et en poussant des cris de désespoir; mais il allait le perdre de vue, lorsque le tigre s'arrêta tout à coup et laissa tomber sa proie. Une troupe d'Européens montés sur des éléphants venait de paraître au tournant du marais.

A la vue de leur ennemi, ces derniers firent entendre l'espèce de hennissement sonore qui précède toujours leurs attaques, et coururent tous à la fois vers le tigre

* Les Indiens n'essayent point à se défendre contre les animaux féroces.

qui, replié sur lui-même, l'œil sanglant et la gueule ouverte, les attendait en rugissant. Le combat fut terrible, mais court. Quelques coups de feu tirés par les Européens abattirent le tigre, qui fut achevé par les éléphants, et, au moment où Tollar arriva sur le champ de bataille, ceux-ci finissaient de broyer sous leurs pieds l'animal féroce.

Le jeune Indien courut vers sa mère, qui était demeurée à quelques pas, noyée dans son sang. Il tomba à genoux près d'elle, et la souleva dans ses bras en l'appelant à grands cris. Cette voix et ces étreintes réveillèrent Irrady de son évanouissement : elle rouvrit les yeux, reconnut son fils et lui tendit la main.

— Ma mère, ma mère, ranime-toi ! s'écria Tollar en pleurant; le tigre est mort. — Et moi aussi... je vais mourir... bégaya l'Indienne. — Oh! non, interrompit l'enfant ; il y a là des malabars qui savent soigner les plaies, et des pottiers qui guérissent les membres brisés. — Je vais mourir, répéta Irrady, dont on entendait à peine les paroles entrecoupées par le râle... Ah ! pourquoi n'est-ce pas seulement dans quelques jours!... Mais tout est fini... déjà je vois noir...

Elle s'interrompit, et, faisant un effort, elle chercha d'une main tremblante la demi-roupie d'or suspendue à son cou.

— Prends ceci, dit-elle d'un accent presque inintelligible. Quand tu seras à Calcutta, tu chercheras le tadin Kallu... c'est lui... Tu montreras la pièce d'or... l'autre moitié... Mais prends garde... si l'on savait... Tollar... mon fils...

Les mains de la mourante saisirent celles du jeune garçon ; elle lui jeta un regard plein de sollicitude, puis sa tête retomba en arrière; elle avait cessé de vivre.

Tollar, déjà affaibli par la maladie, la fatigue et les émotions qui venaient de se succéder, ne put supporter ce dernier coup, et tomba évanoui près du corps d'Irrady.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se trouva couché sur un riche tapis, dans une tente élégante. Le docteur Dumfries et miss Eva se tenaient debout à ses côtés.

—Le voilà qui reprend ses sens! cria celle-ci; de grâce, parlez-lui, mon père!

Le docteur avait fait une étude particulière des nombreux dialectes hindous, et pouvait converser facilement avec les habitants de la plupart des provinces. Il adressa la parole à Tollar, d'abord en ouriga, qui se parle sur la côte d'Orissa, puis en carnate, en malabar, en maratte, et enfin en langue gaura, usitée dans le Bengale. C'était celle que parlait le jeune garçon, et il répondit à toutes les questions du docteur; mais à mesure qu'il parlait, le souvenir de ce qui s'était passé lui revenait plus distinct, et les sanglots l'interrompirent tout à coup.

M. Dumfries tâcha en vain de le consoler. Tollar demanda avec instance à revoir les restes de sa mère et à lui rendre lui-même les honneurs funèbres.

— Je ne pourrai point, dit-il en pleurant, faire conduire son cadavre au son des instruments, ni le placer sur un bûcher avec le riz, les fruits, le bétel et la fiente de vache consacrée; cette pompe est réservée aux premières castes et aux morts opulents; mais du moins je veux l'envelopper dans son meilleur vêtement, et la déposer de mes mains dans la terre; ce sera le dernier service qu'elle recevra de son fils.

Le docteur respecta ce désir pieux, et laissa aller le jeune Indien, en l'avertissant seulement qu'il voulait le revoir après la cérémonie funèbre.

Tollar revint au bout de deux heures, pâle et abattu.
— Tout est achevé, dit-il à M. Dumfries d'une voix sourde; ma mère est allée recevoir la récompense du bien qu'elle a fait. — Et toi, tu restes seul! demanda le docteur. — Seul, répondit le jeune garçon. — Tu n'as pas même un protecteur? — Personne. — Eh bien! je t'en tiendrai lieu, reprit M. Dumfries avec bonté; à partir d'aujourd'hui tu es de ma maison.

§ 4.

Le docteur Dumfries était un de ces agents de la Compagnie des Indes que les Anglais désignent habituellement sous le nom de *civiliens*, pour les distinguer des employés militaires. Il remplissait à Calcutta des fonctions importantes, et y jouissait d'une opulence presque princière.

Son hôtel, bâti dans le quartier de Chowringi, était une sorte de palais orné d'un double péristyle à colonnades grecques et d'un fronton de marbre sculpté. Il était précédé d'une esplanade de gazon rafraîchi par plusieurs pièces d'eau sur lesquelles s'épanouissaient les calices rouges du lotus, et adossé à un jardin immense tout diapré de jasmins blancs, *d'ixores* aux touffes pourprées, et de ces charmantes fleurs du *tochambaga* dont les femmes hindoues ornent leurs cheveux.

L'intérieur n'était pas moins magnifique. Les murs, partout revêtus du stuc indien, dont le marbre lui-même ne peut égaler l'éclat *, étaient en outre décorés par des peintures et des statues chèrement achetées en Italie. Des tapis de Perse aux merveilleuses nuances s'étendaient partout sous les pieds; des meubles de laque, de porce-

* Il est composé de chaux, de blanc d'œuf et de sucre

laine, d'ivoire, fournis par la Chine ou le Japon, garnissaient tous les appartements et étaient confiés aux soins de cent vingt domestiques revêtus de différentes livrées indiquant leurs fonctions. D'énormes *sunkas* *, toujours en mouvement, agitaient l'air intérieur, tandis que les brises du dehors arrivaient fraîches et parfumées à travers les stores de racine de *kous-kous* ** sans cesse humectés.

Le docteur laissa son train d'éléphants à quelques milles de Calcutta, où ces animaux ne sont point reçus, et y entra en palanquin avec sa fille.

Tollar, qui ne connaissait que les villes de l'intérieur, fut émerveillé à la vue de cette capitale des possessions britanniques.

L'aspect de Calcutta offre, en effet, quelque chose de singulièrement curieux par la réunion des races, des croyances et des civilisations différentes qui s'y rencontrent et vivent côte à côte sans se confondre. On y trouve, pour ainsi dire, des échantillons de tous les peuples de l'Asie, depuis le Turc et le Toungouse jusqu'au Japonais. Cependant la population, qui est de six cent mille âmes, se compose surtout d'Hindous, de Chinois, d'Arabes, de Persans, de Malais, de Juifs et d'Anglais. Les religions dominantes sont, comme dans tout l'Hindoustan, le bramisme, le boudhisme, le mahométisme, et le culte du soleil.

C'est de Calcutta que la Compagnie domine la plus grande partie de l'Inde en deçà du Gange, par le moyen de gouverneurs, de nababs (princes mongols), ou de ra-

* Eventails gigantesques qui descendent du plafond.
** *Andropogon muricatus*.

jahs (princes hindous), toujours surveillés par un résident anglais.

Le docteur Dumfries avait d'abord attaché Tollar au service de son jardin; mais le jeune garçon n'y resta point longtemps. Quelques mois lui suffirent pour apprendre la langue de ses nouveaux maîtres, et il ne tarda point à s'en faire remarquer par son intelligence, son zèle et sa reconnaissance.

Miss Eva surtout semblait être pour lui une divinité bienfaisante à laquelle il rendait un culte silencieux. Il devinait ses désirs au moindre geste, et les avait satisfaits avant qu'elle eût eu le temps de les exprimer. Malheureusement ce dévouement amenait des empiétements continuels sur les fonctions des serviteurs particuliers de la jeune fille, qui s'en plaignirent amèrement, de sorte que le docteur fut obligé, pour tout concilier, d'attacher le jeune Indien au service de miss Eva, qui lui confia le soin de sa volière.

Voulant en même temps faire dégrossir cet esprit inculte, mais pénétrant, il adressa Tollar à un des *gourous* de Calcutta. Le jeune garçon prit rang parmi les enfants de l'école, occupés à chanter tout haut leurs *pouranas* (extraits des livres sacrés), à répéter le syllabaire, ou à écrire sur le sable, devant la porte, les lettres de l'alphabet indien. Mais il eut bientôt épuisé la science du maître. Le docteur l'adressa alors à un brame, employé de la Compagnie, et qui avait perdu ses préjugés de castes dans une longue fréquentation avec les Européens.

Hiro expliqua à Tollar les principaux passages des Védas, lui fit lire les apologues d'Hotopadésa, et l'instruisit dans les différents dialectes littéraires. Enfin le docteur Dumfries, qui, en donnant au jeune garçon cette instruction indienne, avait espéré s'en faire quelque jour

un aide utile, atteignit, au bout de peu de temps, le but désiré, et put l'employer à prendre des notes ou à transcrire d'anciens manuscrits, au profit de ses propres études.

Cependant, en acceptant ces nouvelles fonctions, Tollar demanda comme une grâce de continuer ses soins à la volière de miss Eva. Cette volière, insensiblement peuplée par ses soins, agrandie sur ses demandes, ornée d'arbres, de plantes, de fontaines, était devenue une des merveilles de Calcutta et une des joies de miss Dumfries. C'était là qu'elle passait les meilleures heures de sa journée, respirant le parfum de ses fleurs, causant avec ses oiseaux, répondant à leurs chants par des chants encore plus doux; heureuse dans cette arche gazouillante et fleurie où la création semblait avoir réuni toutes ses grâces innocentes, et n'entendant même pas les flots du monde qui grondaient alentour.

Tollar assistait à ce paisible bonheur, témoin silencieux et ravi. Depuis qu'il avait perdu sa mère, miss Eva était l'unique but de toutes ses pensées et de toutes ses actions. D'elle seule lui venait la tristesse ou la joie; elle était à la fois tout son présent et tout son avenir.

Quel autre, en effet, s'intéressait à lui? Ne devait-il point à miss Eva de vivre comme un homme, lui que le hasard de la naissance condamnait à vivre comme une brute? Ne lui avait-elle pas seule tenu lieu de famille? Il pensait bien quelquefois aux confuses recommandations murmurées par sa mère au moment de la mort, à cette demi-roupie d'or qu'il portait toujours suspendue sur sa poitrine, et à ce tadin Kallu dont les révélations devaient changer son sort; mais tous les efforts tentés pour découvrir ce dernier avaient été inutiles, et il en était venu à se demander si les dernières paroles d'Irrady devaient

être réellement regardées comme une révélation interrompue par la mort, ou comme une des folles et incohérentes inspirations de l'agonie.

§ 5.

Un soir, le docteur Dumfries l'ayant chargé de rapporter à Bundoo un manuscrit qui lui appartenait, il prit le chemin de la Ville-Noire et arriva au quartier habité par les riches *babous**, à l'extrémité duquel se trouvait la demeure du marchand. Il était encore loin de celle-ci lorsque le bruit d'un orchestre indien lui arriva distinctement. Il reconnut le son de l'espèce de violoncelle appelé *sarenguy*, et du *nagassarana* ou hautbois, mêlé à ceux du *tourti* **, du *vina* *** et de l'*hoëzah***** ; par instants même mugissait le *galhank*, monstrueux tambour, dont le retentissement fait trembler les maisons, et que l'on ne peut mettre en mouvement sans une autorisation spéciale.

Tollar comprit que Bundoo donnait un *natché* ***** en l'honneur de quelques amis.

En effet, il aperçut la maison du marchand ouverte comme à l'époque du *Dourga Poujah* ******, et des domestiques debout dans la première pièce pour recevoir les visiteurs et les asperger d'eau de roses. Tollar, qui

* Nobles indiens.
** Musette.
*** Guitare.
**** Tambour de basque.
***** Fête particulière.
****** Espèce de carnaval qui se célèbre du 7 au 10 octobre dans le quartier indien de Calcutta, et pendant lequel les demeures des riches marchands sont ouvertes à toutes les personnes bien vêtues.

n'avait jamais vu de fête de ce genre, profita du désordre inséparable d'une pareille réunion pour s'approcher de la vaste salle où se trouvaient les invités, et dans laquelle une portière entr'ouverte lui permit de regarder. Elle était tapissée de soie, soutenue par des colonnes de stuc, et au fond s'élevait une galerie dans laquelle les femmes assistaient à la fête sans être vues. Les *rumdjénies* venaient de commencer leurs danses. Elles étaient vêtues de grandes robes brodées d'argent, de larges pantalons, et d'écharpes dont elles se drapaient de mille manières. Leur ballet était une sorte de pantomime à mouvements cadencés, mais assez lents, entrecoupés de poses, d'élans et de passes gracieuses. Lorsqu'elles eurent achevé, les *dévédassis* furent introduites.

Bien que ce ne fût point la coutume de les faire paraître dans les *natchés*, Bundoo les avait fait venir sur la demande de quelques Européens invités à sa fête. Les *dévédassis* sont choisies fort jeunes par les prêtres, qui les marquent du sceau du temple avec un fer rouge, leur enseignent à lire, à écrire, à danser, et s'en servent dans leurs solennités religieuses. Lorsqu'un riche Indien désire les avoir pour une fête, il les loue à la pagode qui les entretient, et dont elles restent la propriété jusqu'à ce qu'elles aient perdu leur jeunesse et leur beauté. Les prêtres hindous les renvoient alors dans leurs castes, où elles se marient.

Les *dévédassis* appelées par Bundoo étaient au nombre de quatre, enveloppées du pagne rayé et portant la courte jupe entourée de grelots d'or. Leur danse libre et abandonnée fit courir un frémissement de joie dans l'assemblée; et lorsqu'elles se retirèrent, cinquante mains s'avancèrent pour jeter à leurs pieds les *casches* et les *roupies*.

D'autres divertissements succédèrent. On vit paraître tour à tour des chanteuses, des jongleurs, des devineresses, qui captivèrent longtemps l'attention de l'assemblée, et firent oublier l'heure à Tollar. Il en fut enfin averti par le départ de quelques-uns des invités, et songea à regagner l'hôtel de son maître.

Comme il traversait le premier vestibule, un pénitent à l'air sauvage passa devant lui, reconduit par Bundoo; tous les serviteurs du marchand se rangèrent à son passage avec des signes de respect.

— Quel est ce *joghis?* demanda Tollar au *kansamas* du marchand, qui se trouvait près de lui. — Pour être *joghis*, il faut appartenir à l'une des deux premières classes, fit observer le maître d'hôtel, et celui-ci est né dans la dernière. — C'est un simple tadin? — Oui. — D'où vient alors la considération que lui montre Bundoo? — Des services que lui rend le pénitent en accomplissant pour lui les dévotions les plus difficiles.—Le tadin est donc un grand saint? — Si grand, qu'il arrivera à être un *richi*. —Et tu l'appelles?... — Kallu.

Le jeune Indien fit un pas en arrière.

— Kallu! répéta-t-il; est-ce bien ainsi que tu l'as nommé? — Sans doute. — Le tadin Kallu? — Oui. — C'est le nom que ma mère a prononcé. Je veux le voir! — Il habite le *tchaouvadi* de la grande pagode de Chiva.

Tollar n'en écouta pas davantage, et courut au lieu désigné. Le tadin n'y avait point reparu; et après plusieurs heures d'inutiles recherches, le fils d'Irrady fut obligé de revenir à l'hôtel sans avoir rien découvert.

Dès le lendemain il fit part de sa rencontre à miss Eva, qui pria sur-le-champ son père de voir Bundoo pour savoir où l'on pourrait trouver Kallu; mais le mar-

chand répondit qu'il était parti pour un pèlerinage qui devait durer plusieurs mois.

Ce départ ajournait nécessairement jusqu'à l'hiver l'explication que Tollar pouvait espérer. Le docteur tâcha de l'encourager à la patience; puis, comme l'époque de se rendre à sa résidence d'été était venue, il l'expédia en avant avec une partie de ses bagages et de ses domestiques.

§ 6.

La plupart des routes de l'Inde sont moins des routes que des directions suivies par les voyageurs. Tracées par le passage des caravanes sans avoir été soumises à aucun travail préalable, et sans être l'objet d'aucun entretien, elles sont toujours désagréables, souvent difficiles, et quelquefois complétement impraticables pour les chariots : aussi le docteur avait-il renoncé à ces derniers, et n'employait-il que des bêtes de somme pour les transports nécessités par son changement de résidence. Les plus lourds bagages étaient placés sur des éléphants, devant lesquels marchait un Indien qui, de la voix, leur indiquait la direction, les avertissait des obstacles ou des ornières, tandis que sur leurs cous étaient assis des *mahouts* (cornacs), chargés de leur faire presser le pas au moyen de l'aiguillon, ou de les arrêter en les frappant sur le nez. Derrière venaient les chameaux, puis les chevaux montés par les domestiques du docteur.

Tollar s'était chargé de conduire le poney de miss Eva, mais il s'aperçut bientôt que sa frêle monture ne pouvait suivre le reste de la caravane, et dès le second jour il dut se décider à être devancé et à cheminer seul.

L'aspect du pays qu'ils traversaient était bien propre,

du reste, à le dédommager de cette lenteur forcée. A droite, coulait un des bras du Gange, parsemé d'îles verdoyantes et sillonné par les voiles des barques indiennes, tandis qu'à gauche s'élevaient les montagnes couvertes de forêts sombres. Dans l'intervalle, la plaine, richement cultivée, était entrecoupée de nombreuses *aldées ;* et, de loin en loin, une pagode, assise entre son étang et son bosquet de tamariniers, montrait ses toits ornés et faisait entendre le *combou* de ses brames.

Un jour que Tollar passait, au pas de son cheval, devant un de ces temples, un cavalier sortit tout à coup du petit bois qui longeait le chemin, et l'aborda en lui adressant les souhaits de bonheur qui accompagnent le salut indien.

C'était un homme de moyen âge, aux vêtements grossiers, à la peau ridée par le soleil; et sans les trois raies de son front qui annonçaient un adorateur de Vichnou, on l'eût pris pour un de ces bohémiens de l'Inde, connus sous le nom de mahométans zinganes.

Ses manières mêmes eussent pu confirmer ce soupçon. Il était gai, causeur, et tous ses mouvements indiquaient une résolution singulière. Son cheval, vif comme lui, quoique maigre et petit, n'avait pour tout harnais qu'une corde et un vieux tapis. Sur la croupe était attaché un paquet peu volumineux, auquel pendait une gourde d'arrak.

Le nouveau venu se familiarisa bientôt avec Tollar, auquel il apprit qu'il se nommait Lantou, et qu'il se rendait à Patna pour un pèlerinage; il ne tarda pas à apprendre également ce qu'était le jeune homme et où il allait. Tout en l'interrogeant, il tournait autour de lui, semblait soupeser de l'œil son bagage et estimer sa monture. Tollar commença à entrer en défiance Il savait le pays

infesté de ces bandits appelés *thags*, qui suivent les voyageurs sous prétexte d'abréger la route par la causerie, et qui, au moment où ils s'y attendent le moins, leur jettent au cou un nœud coulant, les renversent de cheval et les dépouillent. Pour comble d'embarras, le jour allait tomber. Ils étaient encore loin du *tchaouvadi* où l'on pouvait s'arrêter, et une partie du chemin devait nécessairement se faire de nuit en compagnie de Lantou, dont les allures devenaient de plus en plus inquiétantes.

Le jeune Indien ne savait à quoi se déterminer, lorsqu'un grand bruit de voix et de chevaux arriva tout à coup jusqu'à lui. Espérant que ce pourrait être une caravane, il pressa le pas de son poney, tourna un fourré, et arriva devant un campement de cipayes.

Tout le monde sait que l'on donne ce nom aux Indiens enrégimentés par la Compagnie, qui n'a presque point d'autre armée. Les cipayes, armés à l'européenne, exercés d'après notre tactique et commandés par des officiers anglais, ont cependant un aspect particulier qui leur ôte toute ressemblance avec nos soldats. Malgré leurs habits rouges à revers jaunes pour les cavaliers, et à brandebourgs blancs pour les fantassins, il y a dans leurs coiffures de carton entourées d'un turban, dans leurs pantalons ne descendant que jusqu'aux genoux, dans leur allure surtout, quelque chose de barbare qui révèle leur origine. On sent que cette armée ne porte point ses armes et ne suit pas son instinct. Elle a appris notre art militaire, mais elle ne le sent pas ; ce sont des machines de guerre montées à l'européenne plutôt que des soldats européens. Il y a d'ailleurs dans la constitution même de ces corps un empêchement à ce qu'ils puissent jamais prendre l'esprit militaire de notre armée : tous sont mariés, et se font suivre de leurs femmes et de leurs enfants; chaque cava-

lier a, de plus, deux palefreniers, le *cavallaire,* qui soigne son cheval et lui fait cuire des lentilles, et *l'herbaire,* chargé d'aller chercher l'herbe qu'il doit arracher brin à brin.

Le détachement rencontré par Tollar était composé de vingt cavaliers, qui, avec leurs familles et leurs serviteurs, formaient un groupe de plus de cent personnes. Le jeune Indien témoigna l'intention de passer la nuit dans ce bivac, malgré les sollicitations de son compagnon qui voulait le faire pousser jusqu'à un *thaouvadi,* encore éloigné de quelques milles. Lantou, voyant qu'il débridait son poney, parut hésiter s'il resterait; mais il se décida enfin à le quitter, et continua brusquement son chemin sans prendre congé.

Tollar repartit le lendemain, et atteignit, sans nouvelle rencontre, la résidence d'été, où miss Eva était déjà arrivée avec son père, et où il reprit ses occupations habituelles.

L'une des plus ordinaires, lorsque M. Dumfries ne l'employait point à copier des manuscrits, était la recherche des oiseaux destinés à la volière de miss Eva. Tollar parcourait, dans ce but, les rives du Gange et les forêts, s'exposant à la rencontre des crocodiles, des tigres et des boas, sans autre arme qu'un poignard malais caché dans sa ceinture.

Un matin que le docteur attendait quelques amis et ne pouvait lui préparer de travail, il descendit jusqu'au fleuve qui baignait les murs du jardin, et, montant dans un *massouli* * léger dont il se servait pour ses excursions, il gagna un point de l'autre rive qu'il n'avait pas encore visité. Miss Eva était souffrante depuis quelques jours,

* Bateau d'écorce.

et le jeune Indien en cherchait plus ardemment tout ce qui pouvait lui plaire et la distraire de son mal.

Après avoir attaché sa barque d'écorce au rivage, il traversa les fourrés de roseaux qui le bordaient,et arriva à la forêt qu'il avait aperçue de l'autre rive. Elle était presque entièrement composée de tecks ou de pounas, dont le feuillage formait une sorte de dôme gigantesque. Au-dessous s'étendaient de longues voûtes sombres, entrecoupées de clairières fleuries.

Tollar s'enfonça sous ces arcades ombreuses avec une sorte d'hésitation. Mille rumeurs étranges bruissaient autour de lui. A chaque instant une antilope, un cerf ou un taureau sauvage, effrayé de son approche, bondissait dans l'ombre et s'enfuyait vers les lieux les plus touffus. Le jeune Indien s'aperçut bientôt qu'il avait eu tort de s'engager sous ces ombrages et que ses recherches y seraient inutiles. Les arbres étaient si élevés qu'une balle de mousquet n'eût pu en atteindre le sommet, et les chants des oiseaux qui y avaient déposé leurs œufs n'arrivaient que confus et affaiblis, comme s'ils fussent venus des nuages. Il chercha, en conséquence, à retourner en arrière; mais les traces de ses pas étaient déjà effacées sur l'herbe fine de la forêt. Il s'égara au milieu des mille routes qui s'entre-croisaient, crut se reconnaître, s'égara de nouveau, et finit par perdre toute direction.

Les heures s'écoulèrent en vaines recherches pour trouver une issue. Le jour allait baisser; la fatigue et la faim commençaient à se faire sentir : Tollar comprit que s'il ne réussissait point à regagner le Gange, il était perdu. Cherchant donc à s'orienter sur les rayons du soleil couchant, il fit un dernier effort, poursuivit sa route à travers tous les obstacles, et arriva enfin sur la lisière de la forêt.

Mais ses forces étaient complétement épuisées; il fut obligé de se laisser tomber à terre, et y resta quelque temps dans un état de langueur qui ressemblait à un évanouissement.

Cependant le vent frais qui venait du fleuve finit par le ranimer; il redressa la tête et chercha à se reconnaître. A sa droite se trouvait le fourré de roseaux qu'il avait traversé le matin; à sa gauche, une pagode, et devant, le fleuve, sur lequel flottait une grande barque dont on carguait les voiles. Cette vue lui rappela le *massouli* qu'il avait laissé attaché au rivage. Il allait se relever pour le rejoindre, lorsqu'un bruit de voix, qui retentit à quelques pas, l'arrêta. Deux hommes venaient d'arriver aux bords de l'étang de la pagode, et Tollar, qui n'était séparé d'eux que par la touffe de roseaux qui le cachait, crut les entendre prononcer le nom du docteur Dumfries. Étonné, il se souleva sur ses genoux, écarta doucement les roseaux, et resta stupéfait à la vue du tadin Kallu et de l'aventurier Lantou. Celui-ci parlait vivement, selon son habitude, et semblait adresser au fakir une prière pressante.

— Songe à la récompense que tu as reçue de moi, disait-il au tadin; il y avait en argent et en pierres précieuses de quoi te rendre riche pour le reste de tes jours.

— Et penses-tu que je ne l'aie point gagnée? répliqua Kallu avec emphase. J'ai visité pour toi le lotus du monde, Bénarès, bâtie sur la pointe du trident de Chiva, et j'ai fait neuf fois le tour de son temple en mesurant l'espace avec ma poitrine; j'ai assisté à la fête de Kali, un fer rouge dans chaque main, et la langue percée d'un poignard; enfin, je me suis fait enterrer jusqu'à la ceinture au grand *herdouar* * d'Ellora : je suis resté là trois jours,

* Fête.

n'ayant d'autre défense contre les oiseaux du ciel que le mouvement de mes paupières. — C'est bien, interrompit Lantou d'un air satisfait, de telles pénitences doivent expier tout mon passé; mais j'en veux une qui puisse racheter le présent. — Tu persistes donc dans ton projet? — Plus que jamais. Toutes mes précautions sont prises; j'ai avec moi, dans cette barque, trente lascars bien armés, et les serviteurs de l'Anglais sont à la fête de Mourchedabad; il n'y a à la résidence que des femmes qui prendront la fuite. — Et quand comptes-tu attaquer sa demeure? — Dès qu'il fera nuit. — Les portes seront fermées. — J'ai un plan...

Ici Tollar cessa d'entendre; les deux interlocuteurs s'étaient remis à marcher, et s'éloignèrent.

Mais ce qu'il avait appris était suffisant. En toute autre occasion, il eût regardé la rencontre de Kallu comme un bienfait du ciel, et n'eût songé qu'à obtenir de lui les révélations annoncées par sa mère; cette fois, il n'y pensa même pas : le danger que courait le docteur, et surtout miss Eva, l'absorba tout entier. Il se releva vivement, se glissa avec précaution au milieu du fourré de roseaux, et tâcha de gagner le fleuve sans être aperçu.

Il fut assez heureux pour arriver à l'endroit même où il avait débarqué le matin et pour y retrouver son massouli. Cependant, comme il était en vue des pirates et qu'il craignait d'éveiller leur défiance, il affecta de ne montrer aucun empressement, et détacha sa barque du rivage avec une espèce de nonchalance indifférente. Mais au moment où il allait pousser au large, une voix forte l'appela; le *massouli* fléchit sous le poids d'un nouveau passager, et il se trouva en face de Lantou, qui venait de saisir un des avirons.

Son premier mouvement fut de reculer en portant la main à son poignard malais.

— Eh bien! s'écria le pirate avec un éclat de rire, est-ce que tu ne reconnais pas tes anciens compagnons de route? — Parfaitement, balbutia Tollar, comprenant aussitôt qu'il fallait avoir l'air de tout ignorer.—J'espère que tu n'as pas oublié notre rencontre sur le chemin de Calcutta? — Ni notre brusque séparation au campement des cipayes. — Ah! oui, reprit Lantou, qui sentit le besoin de s'excuser; j'étais irrité de ton obstination: mais, où vas-tu maintenant? — Chez mon maître. — De l'autre côté du fleuve... Alors nous passerons ensemble.

Il s'assit, à ces mots, près du jeune Indien, et se mit à ramer.

Il y eut un assez long silence. Tollar observait le pirate, dont il cherchait à deviner les intentions; celui-ci se tourna tout à coup vers le jeune homme :

— Tu ne sais point où je vais? demanda-t-il gaiement. — Non, répondit Tollar. — Chez ton maître. — Toi? — Je sais qu'il a besoin d'un cornac pour ses éléphants. — Et tu viens t'offrir? — Oui. — Je doute que le docteur t'engage sans te connaître. — Il ne refusera pas, du moins, de m'essayer, fit observer Lantou, et je n'en demande pas davantage.

Tollar comprit que le pirate voulait seulement s'introduire dans la demeure du docteur afin de la livrer à ses complices : c'était là sans doute le plan qu'il avait confié au tadin, et dont le jeune homme n'avait pu entendre la révélation; mais un heureux hasard avait mis celui-ci à même de faire tourner contre Lantou son propre stratagème; il résolut d'en profiter.

Le *massouli* venait d'aborder. Tollar en retira les avirons, conduisit son compagnon à la résidence, et le laissa dans une des salles basses en lui recommandant de l'attendre.

Il courut aussitôt à l'appartement du docteur, et apprit qu'il était parti avec ses hôtes pour la ville voisine, d'où il nedevait revenir que le lendemain. Il descendit rapidement aux salles de service; mais les domestiques indiens qui n'avaient point été emmenés par leur maître avaient profité de son absence pour prendre un congé : il trouva seulement quelques servantes qui lui annoncèrent que miss Eva était plus souffrante et venait de se mettre au lit.

Tollar désespéré ne savait à quoi se décider, lorsque deux pions rentrèrent. Il leur raconta rapidement ce qui lui était arrivé, leur expliqua ce qu'il fallait faire; puis tous trois entrèrent dans la salle d'attente où se trouvait Lantou, le saisirent et le garrottèrent.

Un d'eux monta aussitôt à cheval pour avertir le docteur, tandis que l'autre gagnait la terrasse afin de faire sentinelle, et que Tollar gardait le prisonnier.

§ 7.

La nuit était venue, une de ces belles nuits de l'Inde, égayées de douces lueurs et rafraîchies par un vent embaumé. La barque des pirates était toujours à la même place, silencieuse et immobile; aucun bruit ne s'élevait de la campagne, et tout semblait calme dans la résidence d'été.

Lantou, garrotté à l'improviste, comme nous l'avons raconté plus haut, avait d'abord voulu protester; mais quelques mots de Tollar lui firent comprendre que son projet était découvert, et il se tut jusqu'à ce que le jeune homme se trouvât seul avec lui. Tournant alors de son côté un regard farouche :

— Tu crois être sauvé, lui dit-il; mais ne te réjouis

pas trop d'avoir pris un des tigres au piége, car les autres ne sont pas loin. — Je le sais, répondit Tollar : aussi ai-je envoyé chercher du renfort; et nous serons bientôt en état d'aller les attaquer jusque dans leur tanière.—Vous n'en aurez pas le temps. — Pourquoi cela? — Ton maître ne peut arriver ici qu'au milieu de la nuit. — Eh bien? — Dans quelques instants, la résidence sera en notre pouvoir.—C'est ce qu'il faudra voir!—C'est ce que tu verras tout à l'heure; et alors, malheur à qui m'a trahi!

Tollar haussa les épaules.

— Tu voudrais m'effrayer, dit-il, mais pense plutôt à toi, Lantou; car, quoi qu'il arrive, tu es entre mes mains un otage et une sauvegarde. Si tes compagnons osent pénétrer ici, ils ne te retrouveront pas vivant.

Lantou regarda le jeune homme : ses traits avaient une expression de fermeté résolue qui le frappa. Il y eut une pause.

— Et quelle récompense espères-tu pour cette fidélité à ton maître? demanda enfin le pirate. — Aucune autre que sa reconnaissance, répondit Tollar. — Eh bien! moi, je te propose la richesse, reprit Lantou; dénoue ces liens, fuis avec nous, et la moitié du butin est à toi seul.

Tollar sourit dédaigneusement.

— Songe à l'avoir, avant de parler de son partage, dit-il.—Veux-tu davantage? — Silence! interrompit le jeune Indien qui prêtait l'oreille depuis un instant, et qui s'approcha de la fenêtre.—Ainsi tu refuses! cria Lantou avec rage, tu veux me livrer? Ah! si je n'avais pas été surpris, s'il me restait une arme, si je pouvais...

Il s'interrompit tout à coup. Son gardien était penché sur le balcon de la galerie, et prêtait l'oreille; mais à un mouvement qui se fit derrière lui, il tourna la tête : le pirate avait réussi à débarrasser une de ses mains.

Tollar s'élança pour le retenir, et une lutte acharnée s'engagea. Lantou avait saisi le jeune homme du bras qui se trouvait libre, et s'efforçait de l'étouffer dans une étreinte désespérée; mais Tollar, remplaçant la force par la souplesse, réussit à se dégager, et se rejeta en arrière, laissant dans la main de son adversaire une partie de son pagne avec le cordon de soie qui retenait à son cou la demi-roupie d'or.

A la vue de celle-ci, Lantou poussa un cri et demeura immobile. — Arrête! dit-il à Tollar qui avait levé son poignard : arrête et réponds!... qui t'a donné cette pièce d'or? — Que t'importe? — Réponds, malheureux, il le faut... Irrady... — Tu sais le nom de ma mère! s'écria Tollar stupéfait.

Lantou le regarda les yeux étincelants.

— Ta mère! répéta-t-il; c'est donc vrai?... Où est-elle maintenant? — Morte. — Que dis-tu? — Morte il y a six ans sur la route de Calcutta où elle se rendait. — Et où je l'attendais. — Toi! — Dans une aldée que devait lui indiquer le tadin Kellu. — En effet. — Et c'était pour l'en avertir que je lui avais envoyé cette moitié de roupie. — Se peut-il? — Regarde! regarde!

Il fouillait dans son pagne, et montra un second fragment qui, rapproché du premier, complétait la pièce d'or.

— Ainsi, c'était toi que ma mère cherchait! reprit Tollar saisi; mais qui es-tu donc alors? — Ne l'as-tu pas deviné? je suis... ton père.

Le cri que poussa le jeune Indien fut un mélange de surprise, de doute et de terreur. Il demeura un instant comme pétrifié devant le pirate qui lui tendait la main; mais les paroles de celui-ci l'arrachèrent à ce saisissement, en lui rappelant tous les souvenirs du passé de ma-

nière à ne permettre aucun doute. Éperdu, il se hâta de dénouer les liens du captif, qui se releva d'un bond.

— Irrady morte! répéta-t-il en parcourant la galerie avec agitation; Brahma a été bon pour elle... Maintenant, sans doute, elle jouit du bonheur que lui a gagné son expiation. Mais toi, tu es vivant, je t'ai retrouvé; j'ai un fils!

Il avait entraîné Tollar près de la lampe, et le regardait avec un égarement mêlé de douleur et de joie; le jeune Indien restait troublé et balbutiant.

— Oui, c'est lui, reprit Lantou comme s'il se parlait à lui-même; mais dans quel état! Serviteur d'un étranger, vivant du travail de ses mains! Ah! ton esclavage ne durera pas plus longtemps. Cette nuit commencera une nouvelle existence pour toi; demain tu seras libre et riche. — Moi? dit Tollar étonné. — Oui, enfant. Ils m'avaient enlevé tout ce que je possédais; mais depuis deux années, j'ai su retrouver plus de biens que je n'en avais perdu. — Et par quel moyen? demanda Tollar avec horreur : par le pillage et par le meurtre. — Je les ai rachetés, interrompit rapidement Lantou; le tadin a accompli à mon intention les plus saints pèlerinages, et ses dévotions m'ont purifié. Sois donc sans crainte, et songe seulement à profiter de ce que j'ai acquis. Cette nuit est heureuse entre toutes; car, outre que je t'ai retrouvé, elle peut doubler notre richesse. — Non, dit rapidement Tollar, vous renoncerez à votre projet. — Moi épargner un étranger, un mangeur de vaches *, quand j'ai été sans merci pour les vrais croyants! tu ne peux l'espérer. — Je vous en conjure... — Tais-toi! interrompit Lantou qui s'était approché de la fenêtre et fit entendre un cri particulier auquel on répondit du dehors. — Ils sont là! s'écria Tollar en tressaillant. Ils n'attendaient que le signal. — Mais son-

(*) Nom que les Indiens donnent aux Européens.

gez que le docteur est prévenu...—Il arrivera trop tard·
— Vous serez poursuivis... — Nous avons les moyens de fuir... — Reconnus. — Mes compagnons ne laisseront derrière eux rien de vivant. — Dieu ! — C'est une loi à laquelle je dois me soumettre moi-même... Tiens-toi donc près de moi, car voici les lascars. — Ah! il faudra d'abord qu'ils forcent les portes. — Ils n'en auront pas besoin ; regarde.

Tollar avança la tête hors de la fenêtre, et aperçut une colonne de flammes qui s'élevait des édifices inférieurs. Il ne put retenir un cri.

— Le feu est notre meilleur ami, fit observer Lantou tranquillement ; il nous ouvre le chemin.

Et se penchant à la fenêtre :

— Par la galerie, compagnons, ajouta-t-il, vite, vite!

Tout à coup, Tollar aperçut une douzaine d'hommes armés qui montaient à l'aide des colonnes conduisant à la galerie voisine. Le souvenir d'Eva traversa sa pensée comme un éclair ; c'était là qu'elle habitait! Il s'élança vers la porte, traversa en courant les corridors qu'il connaissait, et arriva à l'appartement de la jeune fille, qu'il trouva évanouie entre les mains de ses femmes.

Toute hésitation pouvait lui coûter la vie. Il écarta brusquement celles-ci, enleva miss Dumfries dans ses bras, et se précipita vers la galerie opposée à celle que les pirates avaient escaladée; mais comme il en atteignait l'extrémité, les flammeslui barrèrent le passage. Il voulut revenir sur ses pas; les clameurs des lascars le forcèrent à chercher une troisième issue, d'où il fut de nouveau repoussé par l'incendie. Ainsi cerné par le feu et par les pirates, il erra éperdu de corridor en corridor, voyant à chaque instant se resserrer l'espace qu'il pouvait parcourir. Il allait enfin se précipiter à travers les flammes,

presque sans espoir de salut, lorsque des cris mêlés de coups de feu se firent entendre. Une troupe d'hommes venait d'attaquer l'entrée occupée par les lascars, et le jeune Indien reconnut le docteur à leur tête.

Ce secours inespéré lui ôta toute incertitude. Enveloppant Eva dans ses bras de manière à lui servir de bouclier, il se précipita à la rencontre de ses libérateurs.

Les pirates s'étaient dispersés, fuyant chacun par l'issue la plus prochaine. Tollar entendait déjà la voix du docteur Dumfries appelant sa fille; il l'apercevait de loin, lorsqu'une ombre passa brusquement près de lui, et au même instant il se sentit frappé au-dessous de l'épaule. Il se détourna; une lueur d'incendie éclaira le visage de Lantou, qui le reconnut et recula égaré.

Dans ce moment le docteur Dumfries, qui venait de paraître à la porte de la salle, s'élança vers sa fille. En la voyant évanouie et sanglante, il s'arrêta avec un cri ; mais Tollar le rassura du geste, et, déposant dans ses bras la jeune fille :

— Ne crains rien, maître, balbutia-t-il, c'est mon sang.

Et il tomba aux pieds du docteur.

§ 8.

Le lendemain, le tadin Kallu et le chef de pirates Lantou se trouvaient encore réunis dans une des anses les plus solitaires du Gange, à quelques milles au-dessous de la résidence d'été du docteur Dumfries. A leurs pieds était un cadavre qui, livré aux eaux sacrées du fleuve, selon l'usage indien, venait d'être apporté là. Ce cadavre était celui de Tollar, le sauveur de miss Eva.

Au loin apparaissait encore la barque montée par les lascars, qui descendait rapidement le Gange.

—Ainsi tu as pris congé de tes compagnons? dit Kallu après un assez long silence.

Lantou fit un signe affirmatif.

— Et quels sont tes projets? — Je n'en ai plus. — Tu es donc décidé à jouir désormais tranquillement de ce que tu as acquis?

Lantou lui jeta un regard farouche.

— Ce que j'ai acquis est entre tes mains et entre celles des hommes qui sont partis, répondit-il. — Tu n'as rien gardé? — A quoi bon? Penses-tu que je veuille aller habiter quelqu'une de nos villes, au risque d'être reconnu et de me voir appliquer les lois de Manou? Vivre ainsi toujours sous la menace, ce serait mourir chaque jour. — Tu t'en effrayais moins autrefois.—Parce qu'autrefois je comptais sur Irrady et sur mon fils, dit Lantou d'une voix sourde; mais maintenant je suis seul, mes entreprises ne peuvent plus profiter à personne : aussi je veux en finir.

En achevant ces mots, il se baissa, et, prenant plusieurs vases de terre réunis par une corde de coton, il se les attacha au cou. Le fakir le regarda faire sans remuer.

— Tu as, au moins, bien accompli hier pour moi la pénitence promise? demanda encore le pirate.

Kallu fit un signe affirmatif.

— Alors je n'ai rien à craindre du jugement de Para-Brahma, reprit Lantou, et je puis me présenter à sa justice. Un brame m'a rasé ce matin sur le bord de la barque, et m'a répété que chacun de mes cheveux qu'il laissait tomber dans le fleuve m'assurait mille années de paradis. Je vais les réclamer à la *Trimorti*.

A ces mots, il traîna le cadavre de son fils jusqu'à un petit promontoire, l'embrassa étroitement, et se précipita avec lui dans le fleuve*.

* Ces suicides sont fréquents. En mourant dans le Gange, les Indiens croient assurer leur félicité future. Les vases de terre qu'ils s'attachent autour du cou, se remplissant d'eau dès qu'ils sont dans le fleuve, les aident à se noyer plus vite et plus sûrement.

FIN.

Nouvelles Publications :

É. SOUVESTRE

Scènes et mœurs des Rives et des Côtes, 2 v.
Scènes de la Chouannerie, 1.
Le fort du Cèdre, 1 v.
Le Sceptre de roseau, 1 v.
Sous la Tonnelle, 1 v.
Dans la Prairie, 1 v.
Philosophe sous les toits, 1.

L. GOZLAN.

La Marquise de Belverano, 1.
Georges III, 2 v.

J. JANIN.

Les Gaietés Champêtres, 3.

TH. GAUTHIER.

Partie Carrée, 2 v.

A. DUMAS.

Naufrages, 1 v.
Impressions de voyages, 2 v.
Le dernier Roi des Français (Louis-Philippe) 7 v.
Épisodes de la Mer, 1 v.
Dieu et diable, 3 v.
Mémoires d'A. Dumas, 1 à 14
Olympe de Clèves, 7.
Le Véloce, 4.
Le Drame de 93, 3 v.
Dieu dispose, 8.
Mémoires de Talma, 1 à 3.
La Tulipe noire, 2.
Mémoires d'un Médecin, 9
Le Collier de la Reine, 7.
Ange Pitou, 6.
La Comtesse de Charny, (suite) 3 v. p.
Deux Diane, 9 v.
Louis XVI, 5.
Les Mille et un Fantômes, 6.
Vicomte de Bragelonne, 18
La Comtesse de Salisbury, 2.
La Régence, 2.

RENAULT.

Histoire du Prince Louis-Napoléon, 2 v.

F. SOULIÉ.

Le Veau d'Or, 5 v.

COMTESSE DASH.

Renée, 1 v.

FOUDRAS.

La Nuit des Vengeurs, 4 v.

MONTÉPIN.

La Reine de Saba, 2 v.
L'Épée du Commandeur, 2 v.

DE BAWR.

Mémoires d'une Héritière, 6.

É. BERTHET.

Le Réfractaire, 1 v.

ACHARD.

Un vieux Diplomate, 1.

A*** ET J. LEBÈGUE.

Paris et la Province, 2 v.

MARMIER.

Contes d'un Voyageur, 2.

LAMARTINE.

Nouveau voyage en Orient.

E. SUE.

L'Amiral Levacher, 1 v.
Fernand Duplessis, 4 v.
Miss Mary, ou l'Institutrice, 3
La Bonne Aventure, 4.
Les Enfants de l'Amour, 3.
Mystères du Peuple, 16 v. p.
Les Sept Péchés Capitaux.
» l'Avarice, 2.
» l'Envie, 3.
» la Colère, 2.
» la Luxure, 2.
» la Paresse, 1.
» la Gourmandise, 1

